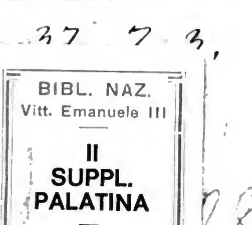
NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE, FAIT EN 1777 & 1778; DANS LEQUEL…




BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
160
NAPOLI

NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE.

NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE,

FAIT EN 1777 & 1778;

Dans lequel on traite des Mœurs, du Caractere, des Monumens anciens & modernes, du Commerce, du Théatre, de la Législation des Tribunaux particuliers à ce Royaume, & de l'Inquisition; avec de nouveaux détails sur son état actuel, & sur une Procédure récente & fameuse.

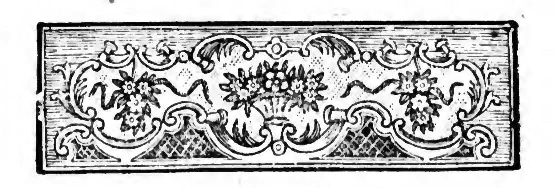
TOME SECOND.





A LONDRES,
Chez P. ELMSLY, dans le Strand;
Et se trouve A PARIS,
Chez P. THÉOPHILE BARROIS, Jeune, rue du Hurepoix, près le Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXXXII.



ESSAIS SUR L'ESPAGNE.

De Madrid.

MADRID ne fut long-temps qu'un petit bourg inconnu, qui appartenoit aux archevêques de Tolede. Ainſi, tandis que tant d'autres villes illuſtres & agréablement ſituées ſont devenues des hameaux déſerts, ce bourg bâti ſur un terrain ſtérile & ingrat, eſt devenu une des plus belles villes de l'Europe.

Rien ne vous annonce aux approches de Madrid, que vous arrivez dans la capitale de la Monarchie Eſpagnole. Les auberges que l'on trouve à deux lieues de cette ville, ſont auſſi mal-propres, auſſi dépourvues de tout, que celles du reſte du royaume. Vous ne voyez ni jardins, ni châteaux, ni maiſons de plaiſance. Le ſol paroît aride, il eſt dépouillé d'arbres & de verdure; mais l'on arrive ſur les bords du Manzanares, & un pont ſuperbe & très-néceſſaire, quoiqu'un mauvais plaiſant

l'aît critiqué, en demandant où étoit la riviere, vous annonce déja le séjour du Roi des Espagnes. Ce pont a environ mille pas de long, & à son entrée, vingt-deux de large; mais il se rétrecit vers le centre, & n'en conserve plus que douze : il est bâti en pierres de taille, & bordé d'un parapet à hauteur d'appui, qui est orné de distance en distance par de grosses boules de pierre. La porte de la ville à laquelle il conduit, est appellée la porte de Ségovie, & le pont en a pris son nom. Ce pont fut construit sous Philippe II, & sur les dessins du fameux Jean de Henera. Le pont de Tolede beaucoup plus moderne, n'approche pas de la beauté du précédent; il est extravagamment orné de niches, comme la plupart des ponts d'Espagne.

Je parlerai d'abord de Madrid en général; je décrirai ensuite plus au long les principaux édifices & ses monuments, ne citant que ce qui sera vraiment digne d'attention & de curiosité.

Presque toutes les rues de cette ville sont droites, larges, propres & bien pavées. Les plus grandes & les plus fréquentées, sont : la rue d'*Alcala*, celle d'*Atocha*, celle de *Tolede*, & la *Grande Rue*. Madrid renferme plusieurs places, qui sont en général peu régulieres. Les principales sont celles de *San-Joachim*, du *Sol*, des *Lasganitas*, de *San-Domingo*, de la *Cevada* & la *Plaça Mayor*. Cette derniere mérite d'être distinguée par sa grandeur, sa régularité, & les belles & hautes maisons dont elle est ornée. Son circuit est de 1536

pieds. Les maiſons qui l'environnent ſont au nombre de cent trente-ſix. Elles ont cinq étages ornés de balcons ; le premier eſt ſoutenu par des piliers qui forment autour de la place quatre galeries, ſous leſquelles on ſe promene à couvert. Le milieu de cette place ſert à tenir le marché.

Les carrefours & les places de Madrid, excepté la *Plaça Mayor* que je viens de décrire, ſont ornés de fontaines de fort mauvais goût. Celles qui dans ce genre ſe font diſtinguer, ſont, la fontaine de la petite place irréguliere d'*Anton Martin*, & celle de la place nommée la *Puerta del Sol* ; les autres ne ſont pas bien magnifiques, quoique moins ridicules. Les eaux de toutes ces fontaines ſont excellentes à boire, & l'air qu'on reſpire à Madrid eſt extrêmement pur, quoique très-inconſtant. C'eſt cette pureté de l'air, & la bonté des eaux qui engagerent Philippe II & ſes ſucceſſeurs à fixer leur ſéjour dans cette ville.

Les maiſons ſont en général bâties en terre ou en brique. On en voit pluſieurs qui ſont auſſi vaſtes que belles ; mais j'en ai peu trouvé qui puſſent être comparées aux beaux hôtels de la rue Grenelle & du fauxbourg Saint-Honoré, à Paris.

Madrid a 15 portes, 18 paroiſſes, 35 couvents de religieux, & 31 de religieuſes, 29 colleges, hôpitaux ou maiſons de charité, 7398 maiſons, & environ 140000 habitants. Le voyageur Lombard, le P. Caimo, obſervent qu'on y mange tous les ans 50000 moutons, 12000 bœufs, &c. ; ſon éditeur fait la mauvaiſe

plaisanterie d'ajouter qu'on y consomme aussi 97000000000000000000000000000000000000045 oignons ou ciboules ; mais ce voyageur ne se plaindroit plus aujourd'hui de l'odeur fétide des rues, & il n'auroit pas besoin d'épuiser les eaux de *melisse*, de *sans pareille*, & tous les parfums de l'Arabie pour s'en garantir.

Madrid n'a dans son intérieur qu'une seule promenade, qui est le *Prado*, si fameux dans presque tous les romans espagnols, par les aventures d'amour. Il s'y en passe bien encore aujourd'hui ; mais elles ne sont pas aussi intéressantes que celles qui nous ont été conservées. Ce *Prado* étoit il y a quelques années une esplanade assez vaste, mais irréguliere & montueuse, où le beau monde alloit prendre l'air. Les ordres & le goût de M. le *Comte d'Aranda*, l'ont fait orner, applanir & planter de plusieurs allées d'arbres, qui ont cependant beaucoup de peine à prospérer, malgré tout le soin qu'on en prend. C'est à lui que la ville de Madrid doit aussi la propreté & la sûreté dont elle jouit. Les femmes viennent réguliérement se montrer en carrosse, & promener leur indolence sur ce *Prado* ; & je ne conçois pas encore quel est le plaisir qu'elles peuvent prendre à cette promenade monotone, qui se fait à travers d'un épais nuage de poussiere. Le *Prado* est cependant arrosé tous les jours pendant l'été ; mais la chaleur du climat & le nombre des voitures, ont bientôt dissipé cette humidité factice.

Madrid n'a d'agréable aux environs de ses portes que les rives du Manzanares ; l'on y

trouve de l'ombrage, de la fraicheur & de la verdure. Ce qu'on nomme *les délices* du côté de la porte d'*Atocha*, est peu digne de ce nom ; il y regne une puanteur qui s'exhale du canal stagnant, appellé le *Canal de Manzanares*, depuis long-temps commencé, & qui n'est pas à la veille d'être fini : il sera utile sans doute aux terres qui l'avoisinent ; il facilitera les transports, il fournira de l'eau à plusieurs moulins qu'on a construits sur ses bords ; mais il répandra dans un cours de quatre ou cinq lieues la fievre & la putréfaction, parce que ses eaux n'auront jamais assez de mouvement. Je rentre dans Madrid pour vous entretenir de ses édifices, de ses académies, de ses spectacles. Je commencerai par le palais neuf.



Du Palais Neuf.

C'EST le palais où le roi fait sa demeure; il est situé à une des extrêmités de la ville, près de la *Porte Saint-Vincent.* On l'a assez ingénieusement comparé à une maison de bénédictins : sa position élevée, ses murailles épaisses & renforcées, le font ressembler davantage à une forteresse isolée, plutôt construite pour soumettre des sujets, que pour les attirer; mais si ce palais est écrasé, si les ornements dont il est décoré, paroissent lourds & confus, il n'en a pas moins une foule de parties qui méritent d'être vues, admirées & connues de quiconque aime les beaux arts & sait les apprécier.

Il est malheureux qu'on ait choisi, pour le bâtir, l'ancienne place qu'occupoit l'*Alcazar*, ou le palais habité par les premiers rois de Castille; tandis que le *Buen Retiro* offroit la plus belle position, & qu'un parc aussi agréable qu'étendu, auroit pu décorer l'habitation royale; mais la politique en a autrement décidé.

Cet *Alcazar* qui existoit du temps des Maures, ou qui fut construit peu après la conquête de Tolede, étoit plutôt une forteresse qu'un palais. Il fut réparé par Henri II, embelli & augmenté par Henri IV. Charles-Quint avoit résolu d'en faire sa demeure, & de la rendre digne de lui. Philippe II, héritier de son trône, donna des ordres pour que le plan de son pere fût suivi. Philippe III & son successeur

ajouterent à ce vieux palais de nouveaux embelliſſements ; il fut réduit en cendres en 1734.

Philippe V voulut le faire rebâtir avec une magnificence & une étendue qui n'euſſent pas d'égale en Europe. L'abbé *Juvarra*, célebre en Italie, & ſur-tout à Turin, par ſes ouvrages d'architecture, fut chargé de faire le plan du nouveau palais ; il répondit aux vœux du monarque, & fit même exécuter avec ſoin un petit modele en bois, de l'édifice qu'il avoit projeté ; ſon plan ne peut pas être ſuivi, l'emplacement ne ſe prêtant point aux grandes idées de *Juvarra*.

Celui-ci étant mort, *Saquelt*, Piémontois, & ſon éleve, fut choiſi pour le remplacer ; il forma un nouveau plan plus conforme aux vues de Philippe V, & d'une exécution plus facile ; il fut approuvé, & l'édifice commencé en 1737.

Sa forme eſt un quarré parfait de 470 pieds ; ſa hauteur eſt de 100 ; ſa façade principale eſt tournée vers le midi ; & de ce côté-là l'édifice a trois étages principaux ; il en a quatre à l'orient, à l'occident, & cinq au nord, ſans compter les entreſols & les offices ou appartements ſouterrains.

Du ſol juſqu'au premier étage, l'architecture conſiſte en une ſimple maſſe ; elle ſert de baſe à un corps d'architecture, qui, ſans être préciſément ionique, a beaucoup de rapport avec cet ordre : il eſt compoſé de douze colonnes, dont quatre dans le centre de la façade, & huit partagées aux deux extrêmités ;

l'intervalle de ces colonnes eſt rempli par des pilaſtres. La façade du nord a huit colonnes dans le milieu ; les chapiteaux des pilaſtres ſont d'ordre dorique. La corniche qui couronne l'édifice eſt ſurmontée d'une baluſtrade, qui dérobe à l'œil la couverture de plomb qui lui ſert de faîte ; & cette baluſtrade eſt ornée tout autour de vaſes ou urnes de pierre.

Les fenêtres du centre de la façade au premier étage, ſont ſurchargées d'ornements ſuperflus, & trop recherchés, pour conſerver à un édifice pareil l'harmonie & la ſimplicité qui lui conviennent.

En entrant dans le palais, l'on ſe trouve ſous un immenſe portique, ſoutenu par des piliers auſſi lourds que nombreux ; s'ils donnent l'idée de l'habitation d'un ſouverain, c'eſt moins par le goût & la magnificence qui regnent dans leur enſemble, que parce que l'imagination eſt accablée de ce poids énorme, & tranſporte l'exiſtence de cet édifice dans les ſiecles les plus reculés. Ce portique conduit au pied du grand eſcalier.

Il eſt vaſte & bien décoré : douze colonnes d'un ordre bizarre, & les chapiteaux, dans leſquels on voit des lions, des châteaux, & le collier de la toiſon d'or, en font l'ornement. Les degrés, ainſi que la baluſtrade, ſont de marbre tacheté de noir ; quatre médaillons placés dans les angles au deſſus de la corniche, repréſentent les éléments ſous des figures d'enfants ; chaque médaillon eſt ſoutenu par deux ſatyres, & le plafond peint à freſque par *Corrado Giacuinto*, repréſente le ſoleil perſon-

nifié dans Apollon, à la vue duquel tous les éléments se réjouissent, & prennent de nouvelles forces.

La porte de la salle des gardes est accompagnée de deux colonnes de marbre jaspé. Jean-Baptiste *Tiépolo* peignit le plafond de cette salle ; on y voit la forge de Vulcain & plusieurs grouppes allégoriques.

Les peintures à fresque du sallon suivant, appellé la *Salle de bal*, ou des *Colonnes*, sont de la main de ce même *Corrado* que j'ai déja cité : elles sont remarquables sur-tout par les beaux effets que l'artiste a su répandre dans son ouvrage, par le coloris, & une grande chaleur dans la composition ; elles représentent la religion & l'église sur un trône de nuées ; ce qui paroîtroit une épigramme, si l'on ne savoit que les nuées, le tonnerre & l'éclair composent dans l'imagination des peintres & des poëtes le marchepié de l'Éternel. Les colonnes qui ornent cette salle sont du même ordre que celles de l'escalier.

Le plafond de la salle qui sert d'antichambre à l'appartement du roi, est peint par *Tiépolo* ; on y voit la monarchie espagnole personnifiée & richement vêtue, appuyée sur un lion ; de l'autre côté est Apollon jouant de sa lyre ; & plus bas, Hercule qui abat une des colonnes qui portent son nom.

Dans la salle suivante, qui est la plus grande & la plus magnifique du palais, par les glaces superbes & le riche ameublement dont elle est décorée, le même *Tiépolo* peignit tout autour, au dessus de la corniche, les

diverses provinces de l'Espagne & des Indes, qu'il désigna par le costume particulier à chacune de ces provinces. *Tiépolo* avoit beaucoup d'imagination, il peignoit avec autant de chaleur que de facilité ; sa maniere est noble, & son goût, celui de l'école actuelle vénitienne ; il mourut à Madrid en 1770.

Dans la salle où dîne le roi, *Antoine Mengs* a peint à fresque l'apothéose de Trajan, il est environné de ses vertus ; on découvre à l'autre extrêmité du plafond le temple de l'immortalité, & les Muses occupées à chanter, & à transmettre à la postérité la gloire de cet empereur.

Auprès de cette salle est celle qu'on nomme *salle de la Conversation;* le même artiste en a fait le plafond ; il a peint le moment où Jupiter, environné des autres dieux, couronne Hercule, & le récompense de ses travaux. Les quatre bas-reliefs qui décorent cette même salle, & qui représentent quatre des principales actions du héros déifié, sont de *Philippe de Castro.*

Le cabinet qu'on nomme *cabinet de la Chine*, est couvert de grandes pieces de porcelaine, sorties de la fabrique de ce genre, établie au *Buen Retiro* ; les ornements en sont lourds, les couleurs & la dorure grossiérement appliquées; de sorte que je n'ai rien vu dans le palais de moins curieux que ce cabinet, à moins qu'on ne veuille admirer la patience, le travail & la dépense qu'a exige la parure singuliere de cette petite salle.

Le plafond de la salle à manger est de *François Bayeu ;* il y a peint la conquête de

Grenade par les Rois Ferdinand & Isabelle; celui de la piece jointe à celle-ci, est d'*Antoine Velasques*: c'est Colomb qui offre le nouveau monde aux mêmes rois catholiques. Les quatre bas-reliefs placés aux angles de cette salle, désignent le Mexique, le Pérou, le Chili & les Philippines.

Un des ornements les plus précieux du Palais neuf, est la collection immense de tableaux qu'il renferme. Si l'on vouloit les désigner tous, l'entreprise seroit longue, & feroit la matiere de plusieurs volumes; je me contenterai d'indiquer les principaux, & de donner quelques jugements sur leur mérite particulier, & celui de leurs auteurs, d'après une lettre du fameux *Mengs*, que les beaux arts viennent de perdre; lettre que cet artiste écrivit à M. l'abbé Pons, qui l'a insérée dans sa description de Madrid.

Dans l'antichambre de l'appartement du roi, on voit du *Titien*, un Sysiphe, un Promethée, quatre portraits de femmes, quatre d'hommes, parmi lesquels est celui du *Titien* lui-même; Vénus qui bande les yeux à Cupidon; une autre Vénus qui se regarde dans un miroir que lui présente l'amour; Adam & Eve dans le paradis terrestre, grands comme nature; & à côté, une copie du même tableau, par *Rubens*. Judith & Holopherne, le martyre de Sainte Ursule & de ses compagnes, sont du *Tintoret* (*). Adonis endormi, &

(*) Jacques *Robusti*, surnommé le *Tintoret*, parce qu'il étoit fils d'un teinturier en draps, étudia beaucoup dans les

Vénus qui le rafraîchit avec un éventail, eſt de *Paul Veroneſe*, ainſi que le tableau de Cephale & Procris. On trouve dans cette même ſalle pluſieurs *Baſſan*, & une nativité d'*Orrente*. Les tables ſont ornées de huit buſtes antiques, quatre de porphyre, & quatre de marbre ; les premiers repréſentent des empereurs ; dans les derniers ſont une tête de Vénus, un enfant & deux têtes inconnues.

Dans la ſalle des ambaſſadeurs il y a pluſieurs buſtes de marbre eſtimés ; entr'autres, une belle tête de Séneque, dans le goût de l'antique, exécutée par *Laurent Bernin ;* & une petite ſtatue équeſtre de Charles II, en bronze doré, du même artiſte.

Dans la piece où le roi dîne, il y a quatre tableaux de *Rubens*, qui repréſentent divers travaux d'Hercule ; & ſept où ſont peints, à cheval, & grands comme nature, Philippe III & Philippe IV ; les deux reines, leurs épouſes, & le comte, duc d'Olivares, par *Velaſques ;* Philippe III, par *Rubens ;* Philippe V & la reine mere Iſabelle, par *Louis Vanloo*. *Velaſques* montra beaucoup d'entente dans le clair-obſcur : il connut ſupérieurement l'effet de l'air placé entre les objets, pour les détacher les uns des

---

œuvres de *Michel-Ange* & du *Titien*. Sa réputation fut ſi grande à Veniſe, qu'il ne tarda pas d'être ſurchargé d'ouvrages ; & l'on trouve de ſes tableaux dans preſque tous les palais & les égliſes de cette ville : ſon ouvrage le plus celebre, eſt ſon tableau de la gloire céleſte, que l'on voit dans le palais ducal de Veniſe, large d'environ 74 pieds, & haut de 30. Il mourut dans cette ville en 1594 ; il étoit né en 1512.

autres, & varier ses plans. Tout est admirable dans ce portrait de Philippe IV, que je viens de citer; le cheval & la figure, & le paysage dans lequel ils se trouvent, sont une imitation excellente de la nature; il faut sur-tout remarquer dans ce superbe tableau, la maniere facile & vraie dont est peinte la tête du roi, la légéreté & le fini avec lesquels les cheveux sont exécutés. Le portrait du comte, duc d'Olivares, ne le cede en rien à celui de Philippe IV. On voit sur les tables de cette salle divers médaillons de marbre & quatre bustes; trois d'impératrices, & le quatrieme d'un empereur.

Dans la salle nommée *salle de la Conversation*, Philippe II offrant son fils qui vient de naître, à la renommée, Charles-Quint armé & à cheval, sont du *Titien*; l'infant Don Ferdinand, aussi à cheval, est de *Vandick*. Le portrait historié de l'infante qui fut impératrice sous le nom de Marguerite-Marie d'Autriche, est de *Velasques*; il s'est peint dans ce même tableau, en faisant le portrait de cette princesse: l'on voit auprès d'elle plusieurs jeunes filles & deux nains; cet ouvrage de *Diego Velasques* est très-estimé (*). Deux tableaux remarquables

(*) Palomino a donné une vie de *Velasques* très-diffuse. Il naquit à Seville en 1594, la même année que mourut le *Tintoret*: il étudia avec le vieux François Herrera, & il chercha à imiter *Louis Tristan*. Philippe IV le prit à son service; il lui donna l'ordre de Saint Jacques, & le nomma un des peintres de sa chambre. Il fit deux voyages en Italie, d'où il rapporta plusieurs modeles des meilleures statues antiques, & quantité de tableaux excellents pour le roi. Il mourut à Madrid en 1660, âgé de 66 ans, avec la réputation méritée d'avoir été un des meilleurs peintres de l'Espagne.

de cette ſalle, ſont, Europe enlevée par le taureau Jupiter; & Vénus & Adonis, du *Titien.*

Dans la piece ſuivante, qui eſt celle où le roi s'habille, on trouve, de *Velaſques*, Mercure & Argus, payſage très-bien fait; la forge de Vulcain, où travaillent pluſieurs Cyclopes; & Apollon qui vient ſans doute lui annoncer l'infidélité de ſon épouſe; un vieillard qui tient en main des papiers; un crieur d'eau qui donne à boire à un enfant. Ce tableau prouve combien *Velaſques* s'étoit ſoumis à l'imitation exacte de la nature, en donnant le plus grand fini à toutes les parties qu'il vouloit peindre; en conſidérant avec ſoin la différence eſſentielle qui ſe trouve entre celles qui reçoivent la lumiere, & celles qui en ſont privées; imitation qu'il pouſſa quelquefois ſi loin, qu'il en devint un peu ſec & dur. Dans ſa bacchanale, où celui qui joue le rôle de Bacchus, couronne ſes camarades ivres comme lui, l'on voit un ſtyle plus facile & plus délicat que dans le tableau précédent; il imita la nature, moins comme elle eſt, que comme elle paroît être; mais le tableau où il prouve combien il avoit acquis une juſte idée de l'imitation vraie de la nature, eſt celui des fileuſes.

La même ſalle contient pluſieurs peintures de *Murillo*, qui ſont les épouſailles de la Vierge avec Saint Joſeph, petit tableau; une nativité, l'annonciation, un Saint Jean & Jeſus enfants; une ſainte famille; une Vierge avec l'enfant Jeſus; un enfant endormi. Le caractere de *Murillo* eſt une ſuavité de pinceau peu commune; ſes premiers tableaux ont un

ſtyle bien différent des derniers. Ceux que je viens de citer ſont de ſa premiere maniere : ils ſont peints avec autant de force que de ſageſſe ; mais ils n'ont pas la douceur de coloris qui caractériſe ſes derniers ouvrages.

De *Joſeph Rivera*, ſurnommé l'*Eſpagnolet*, il y a une Sainte Marie Egyptienne, une Magdeleine, Saint Jean & Saint Barthelemi. *Rivera* eſt admirable par la vérité de ſon imitation, la force du clair-obſcur, la facilité de ſon pinceau, & les détails qu'il ſut mettre dans ſes figures ; mais il n'atteignit pas au mérite de *Velaſques*, dans la maniere de placer les ombres & les lumieres ; il ne ſut pas comme lui obſerver la juſte dégradation de teinte qui les fait valoir, ni imiter cette vapeur de l'air, ſi admirable dans ſon compatriote, quoique le coloris de *Rivera* eût plus d'éclat & de vigueur. La fuite en Egypte, & le ſacrifice d'Iſaac, ſont de *Luc Jordan*. Les œuvres de cet artiſte ſont, généralement parlant, de deux eſpeces. Pluſieurs de ſes tableaux ſont fortement colorés, & dans le genre de *Rivera*, dont il fut éleve ; mais ſon ſtyle le plus général, le plus propre à ſon génie, &, que l'on obſerve dans ſes meilleurs ouvrages, eſt celui qu'il prit de *Pietro de Cortone*. On voit dans la même ſalle trois portraits de la main du *Titien*, deux de *Vandick*, quatre tableaux de *Teniers*, une aſſomption du *Guide*, & une nativité de *Mengs* qui eſt admirable, en ce qu'elle fixe les regards, & ſe fait conſidérer avec le plus grand plaiſir, quoique environnée des tableaux excellents que je viens de citer.

Dans un cabinet qui eſt à côté de cette ſalle, on voit une vingtaine de petits tableaux peints par *Teniers*, & un payſage de *Vovermans*.

Dans la ſalle par où l'on paſſe pour aller dans la chambre à coucher du roi, on voit de *Jordan*, un tableau ova'e qui repréſente une vierge, tenant l'enfant Jeſus endormi, à qui Saint Jean baiſe le pied, & que St. Joſeph conſidere; de *Murillo*, un Saint Jacques, l'Eccé-homo, & une vierge des douleurs; de *Cano*, un Jeſus-Chriſt mort & étendu, ſoutenu par un ange; de *Rivera*, un Saint François d'Aſſiſe & un Saint Jérôme; de *Vandick*, une Magdeleine; de *Mengs*, une ſainte famille.

La chambre à coucher renferme un tableau que l'on ne peut ſe laſſer de conſidérer, & devant lequel l'ame s'attendrit par degrés, tant l'expreſſion des figures qui le compoſent eſt naturelle, vraie & touchante: c'eſt la deſcente de croix, de *Mengs*. Il faut voir l'attitude ſimple des perſonnages qui aſſiſtent à cette ſcene de douleur; leurs yeux rougis par les larmes, leurs viſages pâlis & comprimés par la triſteſſe, pour concevoir l'étude que cet artiſte avoit faite de la nature, & le pathétique intéreſſant qu'il a ſu répandre dans cet ouvrage, qui n'a peut-être d'autre défaut que de manquer un peu de coloris.

L'appartement deſtiné pour la reine, & qui ſe trouve aujourd'hui occupé par l'infante, eſt auſſi orné de pluſieurs tableaux. On y voit de *Lanfranc*, (*) les funérailles d'un empereur;

(*) Jean Lanfranc étoit de Parme: il fut éleve d'Auguſtin Carache, & enſuite d'Annibal: il copia toutes les œuvres

ſon corps eſt placé ſur le bûcher, & tout autour ſont des gladiateurs qui combattent. Ce tableau, pour me ſervir des expreſſions de *Mengs*, eſt un amas des beautés les plus parfaites que peut offrir l'art de la peinture; le deſſin en eſt pur, & conforme aux beaux modeles antiques; on y connoît pluſieurs touches dignes de Raphaël, les belles maſſes & la facilité de clair-obſcur qu'avoit le *Correge;* mais ces grands moyens ſont beaucoup moins exécutés qu'indiqués.

On voit, de *Jordan*, un grand tableau où il a repréſenté *Rubens*, peignant une femme nue, quatre ſujets pris de l'hiſtoire de Samſon, & quatre autres ſujets tirés de la fable. Le portrait de Philippe III, & le viol de Lucrece, ſont du *Titien*. Le pinceau de cet artiſte eſt extrêmement facile, mais ſans négligence; ſes touches mêmes ſont deſſinées. Le clair-obſcur de ſes tableaux ne conſiſte point dans l'obſcurité des ombres, ni dans la clarté des lumieres, mais dans la diſpoſition propre des couleurs locales. Le portrait qui eſt à côté de la Lucrece du *Titien*, eſt de *Vandick;* & celui d'une femme, ainſi que le petit tableau qui repréſente un jeune homme placé entre le vice & la vertu, ſont de *Paul Veroneſe*. Les deux bouffons en pied ſont de *Velaſques*, & les deux enfants, du *Guide*.

---

du *Correge*, ce qui lui donna une grande pratique dans la peinture, & une maniere facile, noble & agréable. Les tableaux de cet artiſte qui ſont dans la collection du roi d'Eſpagne, peuvent être mis au rang de ſes meilleurs ouvrages. Il mourut à Rome en 1647, âgé de 66 ans.

La piece ſuivante renferme un empereur, haranguant ſes ſoldats, & un combat naval, deux tableaux de *Lanfranc ;* un ſacrifice à Priape, du *Pouſſin ;* Eſaü vendant ſon droit d'aineſſe à Jacob, & les bains de Betzabée, du *Jordan ;* deux demi-figures de femmes qui tiennent des corbeilles de fleurs, de *Carle Marate ;* une Sainte Marguerite avec un dragon à ſes pieds, figure entiere du *Titien :* de *Rivera*, un Saint Barthelemi, que le bourreau écorche ; & pluſieurs payſages & tableaux de fleurs, de *Corrado.*

Dans la ſalle à manger de l'infante, le martyre de Saint Laurent, quatre tableaux de la vie de la Vierge, & quatorze autres ſur divers ſujets, ſont de *Luc Jordan :* on y voit auſſi un tableau, où *Teniers* s'eſt peint au milieu d'un ſallon orné de peintures.

Dans la grande ſalle qui accompagne celle dont je viens de parler, on trouve quatre grands tableaux de l'hiſtoire de Salomon, par *Jordan ;* un payſage orné de figures, par *Rubens ;* un bal peint par le même artiſte. Un de ſes tableaux les plus eſtimés dans la même ſalle, eſt celui où il a peint un prêtre à cheval au milieu d'un bois, portant le viatique à un malade : c'eſt un comte d'Abſpurg qui conduit le cheval par la bride. Le rapt de Proſerpine eſt auſſi de *Rubens.* Les quatre portraits en pied ſont de *Velaſques.* Le tableau de Jeſus, Marie & Joſeph, eſt de *Murillo :* & de *Claude Coello*, (*)

(*) *Claude Coello*, originaire de Portugal, naquit à Madrid, où il fut éleve de François Rizi. Il ſe diſtingua bientôt dans

une Vierge, devant laquelle Saint Ferdinand eſt à genoux.

Dans la derniere piece de cet appartement, qui eſt la chambre à coucher, ſont les tableaux ſuivants : deux miracles de Saint Antoine de Padoue ; deux traits de l'hiſtoire de Salomon ; la naiſſance de la Vierge ; l'Incarnation, & quelques figures de ſaints, de *Jordan* ; de *Carle Marate*, un Saint Antoine de Padoue, qui adore l'enfant Jeſus ; de *Rivera*, un Saint Jean & les funérailles de Jeſus-Chriſt ; de *Vandick*, un grand tableau, dans lequel il a peint le moment où Jeſus-Chriſt eſt fait priſonnier dans le jardin des olives ; & de *Guerchin*, Saint Pierre aux liens, qu'un ange va délivrer.

Dans l'appartement du prince & de la princeſſe, en commençant par l'antichambre, on voit la piſcine, Jeſus-Chriſt qui chaſſe les marchands du temple ; Salomon avec la reine de Saba, & quatre batailles, par *Luc Jordan* : la diſpute de Jeſus avec les docteurs dans le temple, eſt de *Paul Veroneſe* : l'enlévement de Ganimede, la diſpute de Marſias & d'Apollon, un Saturne, un Narciſſe, les Centaures qui enlevent la femme de Pyrithoüs, ſont de *Rubens* : le tableau où l'on voit pluſieurs petits filoux couverts de haillons, eſt de *Villavicencio* (*) ;

---

l'art de la peinture par beaucoup de goût, d'imagination, & un deſſin très-correct. Son meilleur tableau eſt à l'Eſcurial, ſur l'autel de la ſacriſtie. Il mourut en 1693.

(*) Palomino parle de ce tableau dans la vie qu'il a donnée de Pierre Nunes de *Villavicencio* : il fut éleve de *Mathias Preti*, ſurnommé le chevalier Calabrois. Le maître & l'éleve étoient chevaliers de Malte. Villavicencio ſuivit depuis le ſtyle

ſon pendant eſt de *Jordan;* la Judith eſt de *Murillo.*

Un des cabinets de la princeſſe eſt orné de très-petits tableaux, mais preſque tous excellents : on y voit une *Bacchanale* du meilleur temps, du *Titien;* & des enfants qui ſe jouent autour d'une ſtatue de Vénus; une ſainte famille, que l'on attribue à *Raphaël;* mais que quelques amateurs, avec plus de raiſon, prétendent être de *Jules Romain*, & retouchée par ſon maître. Une Vierge qui habille l'enfant Jeſus, & l'adoration du ſauveur dans le jardin des olives, ſont du *Correge.* Le tableau des deux enfants qui jouent avec un agneau, eſt de *Léonard de Vinci*, ainſi que celui d'une femme voilée, qui a les deux mains placées l'une ſur l'autre. La fille de Pharaon qui fait retirer Moyſe des eaux, eſt de *Paul Veroneſe.* Ce cabinet renferme auſſi quelques-uns des ouvrages les plus finis, d'*Albert Durer*, entr'autres, ſon portrait, un peu moins grand que nature, daté de l'année 1498, & la mort de la Vierge aſſiſtée des apôtres. L'adoration des rois eſt de *Baſſan*, & il y a du Pouſſin une figure entiere qui joue du claveſſin.

La ſalle où le prince s'habille, eſt une des plus riches en tableaux. La vierge entourée de pluſieurs ſaints qui lui font la cour; au milieu d'un beau payſage, dans lequel on voit auſſi des enfants qui jouent avec un agneau, eſt de

---

de *Murillo;* il obtint divers emplois au ſervice du roi d'Eſpagne, & de l'ordre dont il étoit chevalier. Il mourut à Seville, ſa patrie, en 1700.

Rubens. Deux tableaux de Sainte Rosalie, assez semblables l'un à l'autre, & une Magdeleine soutenue par un ange sur un trône de nuées, sont de *Vandick;* cinq tableaux de la vie de Saint Gaëtan sont d'*André Vacaro :* la sainte famille est de *Murillo.* Le martyre de Saint Barthelemi, dans lequel on trouve beaucoup d'expression, sur-tout dans la figure & l'attitude des bourreaux, une Magdeleine appuyée sur une tête de mort, un Saint Benoît & un Saint Jérôme, sont de l'*Espagnolet.* Un beau désert, dans lequel, auprès d'un ruisseau & au pied d'un côteau, Saint Paul hermite & Saint Antoine abbé, sont en conversation, est de *Velasques.* La Vierge en pleurs & l'Eccé-homo à demi corps, sont du *Titien.* La naissance de la Vierge, grand tableau, est d'*André Sacchi*, peintre romain, maître de *Carle Marate.*

Dans la grande salle où mangent leurs Altesses, on voit plusieurs portraits, dont cinq sont peints par le *Titien*, un de femme par *Vandik*, un autre aussi de femme, dont l'habit est bleu, rayé de blanc, par *Paul Veronese.* Il y a nombre d'ouvrages de *Velasques :* les plus estimés sont le tableau où le marquis de Pescaire reçoit les clefs d'une ville ou d'une forteresse, des mains du général ennemi qu'il a vaincu : l'on voit derriere les deux chefs, plusieurs soldats peints avec une expression que l'on admirera toujours, il n'y a peut-être de défaut que dans les bâtons des piques : le Menipe & l'Esope, deux figures en pied, & une partie de chasse dans le Pardo. Le vendangeur & la vendangeuse, deux demi-figures, sont de

Murillo. La Susanne surprise par les deux vieillards, est de *Paul Veronese*. Les deux atteliers de chymie sont de Teniers; Ulysses découvrant Achille à la cour de Lycomede, est de *Rubens*. La Susanne accusée par les vieillards, est d'*Antoine Coypel*; Judith à l'instant où elle a décapité Holopherne, est du *Tintoret*; les six tableaux qui traitent de l'histoire de Salomon, sont de *Solimene*. Le petit tableau qui représente un sujet de sorcellerie, est de l'*Espagnolet*, fait d'après un dessin de *Raphaël*.

La salle du billard est ornée de plusieurs tableaux du *Jordan*, qui sont: les quatre parties du monde, trois batailles; trois sujets pris de l'histoire de David; Curcius qui se dévoue pour sa patrie, & Séneque, les veines ouvertes, discourant avec ses amis. Isaac qui cherche à reconnoître Esaü dans Jacob, est de l'*Espagnolet*. Argus & Mercure, un vieillard à tête de satyre, tenant un masque, sont de *Rubens*. Les guerriers qui naissent des dents du dragon tué par Cadmus; Atalante vaincue à la course par Hypomene, paroissent être de *Jordaëns*, ou de quelque autre imitateur de *Rubens*. On voit dans cette même salle un arracheur de dents, environné de spectateurs, & peint avec beaucoup de vérité, par *Théodore Roëlans*.

Dans les appartements des Infants, les tableaux les plus remarquables sont un Absalon suspendu à un arbre par les cheveux, peint par *Jordan*; Charles-Quint haranguant ses soldats, par le *Titien*. L'embrasement de Troye, Samson parmi les Philistins, détruisant leur temple, de *Jordan*; Progné qui donne à manger à Térée

ſon propre fils, un Archimede, Hercule qui tue l'hydre, la diſpute de Pan avec Apollon, l'enlévement de Proſerpine, ſont de *Rubens*. La Rachel eſt de *Paul Veroneſe*.

Après avoir déſigné les principaux tableaux que renferme le Palais neuf, il me reſte à vous entretenir du fameux tableau, connu ſous le nom de *Paſmo de Sicilia*, qui n'a pas encore de deſtination fixe : il étoit même déplacé pour en faire une copie la derniere fois que je l'ai vu. Il repréſente le moment où Jeſus-Chriſt portant ſa croix vers le calvaire, eſt rencontré par des femmes qui pleurent ſur ſon ſort, & J. C. leur dit en prophete de pleurer ſur le ſort de leurs enfants, & leur prédit les malheurs de Jéruſalem. *Raphaël* le peignit à Rome, pour l'envoyer en Sicile, où il devoit être placé dans une égliſe de Notre-Dame *Dello Spaſimo*, qui, en Italien, ſignifie de l'*Extrême Douleur*, & d'où par corruption, lui eſt reſté en eſpagnol, le titre de *Paſmo de Sicilia*, expreſſion bien différente de l'italienne, mais qui n'eſt pas moins juſte, ſi l'on conſidere la beauté de ce tableau. *Paſmo* ſignifie le plus grand étonnement que l'on puiſſe éprouver, mêlé d'admiration. Ce chef-d'œuvre de Raphaël, s'il faut en croire le *Vaſari*, ſe perdit en mer; mais on le retrouva ſans qu'il eût reçu le moindre dommage. Les vrais connoiſſeurs en ont toujours fait le plus grand éloge : *Auguſtin Vénitien* le grava, ſans donner une idée de ſa beauté.

Jeſus-Chriſt eſt repréſenté, accablé de ſa croix & de fatigue, renverſé, mais non abattu : ſa tête eſt ſublime ; il paroît enflammé d'un

esprit prophétique, & il semble à celui qui le considere, lui entendre prononcer les paroles que l'évangile met dans sa bouche. La Vierge sa mere est à genoux, & ne pouvant aider son fils de ses forces, elle emploie la seule ressource qui lui reste, celle des prieres & des larmes pour ralentir la fureur & la presse des soldats; Magdeleine semble parler à Jesus, & lui donne des secours. L'action de toute la figure du Christ est noble & animée, sa main gauche appuyée sur une pierre, & les plis de sa manche qui paroissent suivre les mouvements de la chûte, renferment des détails précieux. De la main droite il tient fortement sa croix, comme pour s'opposer à celui qui, pour le soulager, semble vouloir la soulever: idée très-grande & digne de Raphaël, qui se souvint alors que Jesus-Christ ne souffrit que parce qu'il le voulut.

Les diverses attitudes des soldats, & l'expression qui les caractérise, ne sont pas moins admirables; celui qui tire Jesus avec une corde, paroît n'avoir d'autre desir que d'arriver promptement au lieu du supplice; l'autre qui fait un mouvement pour soutenir la croix, éprouve un sentiment de pitié; le troisieme qui menace Jesus de sa lance, exprime la dureté de cœur d'un subalterne, qui augmente encore les tourments de l'homme malheureux qui lui est livré.

Tout est excellent dans ce tableau: dessin, composition, expression & coloris; c'est un groupe, dont toutes les parties sont parfaites, & dont l'ensemble est ravissant.

Quant aux ornements particuliers, comme

glaces, luſtres, tables & bureaux élégants, & en marqueterie, &c. ce palais ne laiſſe rien à deſirer : le tour des fenêtres & de preſque toutes les pieces, eſt en jaſpes ou marbres choiſis, variés des plus belles couleurs, & tous ſortis des carrieres de Valence, d'Aragon, de Grenade, de Biſcaye & de Tortoſe. Il y a peu de pays qui fourniſſent d'auſſi beaux marbres, & d'autant d'eſpeces que l'Eſpagne. Quelques auteurs ont même prétendu que les marbres rares & précieux que l'on admire dans pluſieurs édifices & cabinets de l'Italie, avoient été tirés de l'Eſpagne par les Romains.

En quittant les appartements, on ſuit une belle galerie, & l'on arrive à la porte de la chapelle du palais. Cette égliſe n'eſt pas bien grande, ni d'une forme ordinaire ; c'eſt une eſpece d'ovale ſur lequel s'éleve une coupole. Depuis le ſol juſqu'à la corniche elle eſt ornée de colonnes de marbre d'ordre corinthien : en tout elle n'a ni la nobleſſe, ni la ſimplicité qui lui conviennent ; elle m'a paru ſurchargée de beaucoup d'ornements inutiles, & l'on pourroit, je crois, la nommer, ſans lui faire grand tort, le riche oratoire d'un château de campagne.

La ſacriſtie eſt remplie de bons tableaux : l'on y admire une deſcente de croix, d'*Albert Durer*, dont les figures ſont grandes comme nature ; une peinture ancienne dans le goût & le ſtyle de *Luc de Hollande*, repréſentant la Vierge & l'enfant Jeſus dans ſes bras, à qui un ange préſente des raiſins ; Saint Dominique & Saint François ſont aux deux côtés du tableau :

un Saint Chriſtophe, à demi-corps, & deux apôtres, de *Rivera*; un grand tableau, de *Murillo*, où il a peint Jeſus-Chriſt, la Vierge & Saint Auguſtin; une lutte de Lucifer & de l'ange Saint Michel, peinte par *Jordan*, &c.

La place ſur laquelle le palais eſt conſtruit, eſt environnée de pluſieurs belles maiſons: l'on diſtingue entr'autres les écuries royales, édifice très-grand, ſitué vis-à-vis du palais, & qui en a la longueur; il ſert auſſi d'arſenal. Ce fut *Gaſpard de Vega*, habile architecte ſous Philippe II, qui en donna le plan, & qui le fit exécuter.

L'étage principal forme une vaſte galerie, dans laquelle ſont rangées, en bon ordre, les armes & les armures qui ont appartenu aux rois d'Eſpagne. On y voit la ſtatue de pluſieurs de ces ſouverains à cheval, portant la même cuiraſſe avec laquelle ils ſe ſont diſtingués dans des occaſions remarquables, comme Charles-Quint avec l'armure dont il ſe ſervit à l'expédition de Tunis, &c. les ſelles & les armes des plus fameux généraux qu'a produit l'Eſpagne. On y trouve la cuiraſſe de la reine Iſabelle, épouſe de Ferdinand, & celle du dernier roi de Grenade, ſurnommé le Petit. Pluſieurs des cuiraſſes & des boucliers que renferme cet arſenal, ſont couverts d'un travail précieux & de bas-reliefs. Le bouclier dont Pie V fit préſent à Don Juan d'Autriche, porte au milieu un crucifix d'argent, & tout autour, cette légende: *Chriſtus regnat, Chriſtus imperat, Chriſtus vincit.*

Parmi les épées, on montre celle de Pelage,

de Rolland, du Cid, & de Bernard del Carpio. Les deux dernieres furent faites à Sarragoſſe, comme l'indique la légende qu'on y voit. L'épée de François Ier. faite à Valence, a la poignée garnie en or & en émail, &c. On conſerve auſſi dans cet arſenal pluſieurs ſabres, vrais damas, qui furent apportés à Madrid après la bataille de Lepante, les armures plus rares & ſingulieres des Incas, entr'autres, une eſpece de cuiraſſe formée de pluſieurs pieces de baleine, avec un maſque horrible pendant au caſque, qu'on dit avoir appartenu à Monteſuma. Il ſeroit beaucoup trop long de décrire en détail tous les articles vraiment curieux que renferme cette précieuſe galerie.



Du Buen Retiro.

CE palais eſt compoſé de quatre grands corps de logis, & d'autant de pavillons qui forment un quarré parfait : il n'a rien dans ſon architecture qui mérite une deſcription particuliere ; ce fut Philippe IV qui le fit bâtir, & qui à l'inſtigation du comte, duc d'Olivares, acheta de divers propriétaires toutes les terres qui en forment aujourd'hui les jardins. Les appartements ſont vaſtes, mal diſtribués & peu logeables. Depuis que le palais neuf eſt fini, la plupart des meubles & des tableaux du Buen Retiro y ont été tranſportés, & celui-ci eſt entiérement abandonné : il y reſte cependant quelques tableaux précieux ; & la curioſité de ceux qui veulent parcourir ces galeries déſertes, trouve encore de quoi ſe ſatisfaire.

La ſalle où s'aſſemblent les députés des villes, qui ont droit de ſuffrage dans les états ou *cortes*, eſt ornée de douze grands tableaux, qui repréſentent les actions d'éclat, les ſieges & les victoires qui ont illuſtré la nation eſpagnole & quelques-uns de ſes plus fameux généraux. L'attaque d'un château par Don Fadrique de Tolede, & les Eſpagnols traverſant une riviere à la nage, conduits par le général Balthazard Alfaro, ſont de *Felix Caſtello*. Le ſiege de Reinfelt, le ſecours donné à Conſtance par le duc de Ferra, & une victoire remportée par le fameux Don Gonzale de Cordoue, ſont de *Vincent Carducho :* de *Joſeph Leonard* eſt le tableau qui

qui repréſente le ſiege de Breda par les marquis de Spinola & de Leganes. La priſe du Breſil par Don Fadrique de Tolede, eſt de *Jean-Baptiſte Mayno*. Le ſecours de Valence, du Pô par Don Carlos Coloma, eſt attribué à *Jean de la Corte ;* mais la tête du général eſt peinte par *Don Diego Velaſques*. Le plus frappant de ces tableaux, celui qui attire & fixe long-temps les regards, eſt la reddition de Gênes au marquis de Santa Crux, par *Antoine de Pereda :* le doge porte une figure pleine de cette noble ſérénité qui diſtingue le ſage dans la mauvaiſe fortune ; le marquis de Santa Crux reçoit de ſes mains les clefs de la ville ; les traits & l'audace du guerrier ſont tempérés par un ſentiment de compaſſion à la vue du vieillard reſpectable qui ſe ſoumet à lui. Preſque tous les tableaux de cette ſalle ſont compoſés avec chaleur, & paroiſſent avoir été peints d'après les perſonnes qu'ils repréſentent.

Parmi ceux-ci l'on en voit de moindre grandeur, où ſont peints les travaux d'Hercule, par *François Zurbaran ;* & un tableau de l'arche de Noë, par *Orrente*, *&c.*

Le tableau de l'acte de foi, célébré dans la grande place de Madrid, ſous Charles II, que l'on voit dans la ſalle ſuivante, eſt de *François Rizzi ;* il mérite d'être conſervé, ſans doute, pour donner une idée de cette cruelle cérémonie, & le deſir de ne plus la voir renouveller. Un grand tableau qui eſt peint dans le goût du Titien, porte la ſouſcription ſuivante : *Henricus II, Dei gratiâ, Francorum rex.* On voit auſſi dans la même ſalle les portraits en pied

de Ferdinand & d'Isabelle. Les peintures les plus remarquables des autres salles, sont quelques tableaux, où la nature morte est imitée, par *Juan Tillen* & *François Snyders*, deux Flamands célebres ; le combat d'Hercule contre l'hydre, par *Rubens ;* deux petits tableaux de Diane, par le *Titien ;* Argus & Mercure, par *Jordaens* ; plusieurs *Bassans.* Le superbe tableau, où la Sicile outragée a recours à la monarchie espagnole, est de *Luc Jordan ;* la bacchanale est de *Corneille de Vos.* La chûte des Géants, Saturne qui dévore un enfant, sont de *Rubens.* La peinture d'un amphithéatre, où l'on voit quatre éléphants, est, dit-on, du *Poussin*, &c.

Dans la salle nommée *del Despacho*, il y a un grand dessin de la bataille de Constantin avec Maxence, réputé original de *Raphaël.* Le petit tableau des noces de l'enfant Jesus avec Sainte Catherine, est du *Parmesan* ; le Centurion aux pieds de J. C., est de *Paul Veronese.*

Dans la piece qui sert de passage à l'appartement ou salle de concert, nommée *el Cason*, on voit un grand tableau de *Louis Vanloo*, où il a peint Philippe V & toute la famille royale ; & plusieurs autres portraits, dont quelques-uns sont dans le style du *Titien* & de *Vandick*, &c.

Le *Cason* est un édifice de forme quarrée, mais plus long que large, uni au palais par la partie des jardins. La salle principale est destinée à des bals, des fetes ou des concerts ; elle est élevée, spatieuse, & entourée dans le haut d'une balustrade, pour y placer des spectateurs ou des musiciens. *Luc Jordan* en fit le

plafond, où il repréſenta l'origine de l'ordre de la toiſon d'or. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, reçoit des mains d'Hercule la toiſon qu'il a conquiſe avec le ſecours des Argonautes. Toutes les provinces de la monarchie ſont repréſentées ſous des figures allégoriques. Dans la partie la plus élevée de la voûte eſt un globe céleſte, avec les ſignes du zodiaque, parmi leſquels le belier ſe fait diſtinguer. Vers les côtés, ſont les Titans vaincus par Pallas & les autres dieux. Au deſſus de la porte d'entrée, l'Eſpagne, figure pleine de majeſté, eſt aſſiſe ſur un globe terreſtre, & à ſes pieds ſont renverſés la fureur & les ennemis de la religion: un lyon terrible, & qui ſemble rugir, les épouvante & les tient en reſpect. Les vertus raſſemblées forment un chœur au deſſus de la monarchie eſpagnole. L'entre-deux des fenêtres eſt orné par Apollon & les Muſes. On voit dans les angles quatre figures allégoriques, qui déſignent les quatre âges du monde; & au deſſous de la corniche regne une friſe où ſont repréſentés les travaux d'Hercule.

Jordan mit tout ce qu'il avoit d'imagination & de talents dans cet ouvrage, qui eſt composé avec autant de chaleur que de goût. Tous les genres paroiſſent ſe confondre dans ce plafond admirable, & ſe réunir pour former un tout plein d'harmonie qui captive les regards, & ne leur permet pas de diſtinguer les légers défauts qui peuvent être échappés à l'artiſte. Cette belle ſalle eſt peut-être déparée par une corniche en ſculpture, d'un travail un peu lourd, & par trop de dorure.

La piece qui lui ſert d'antichambre eſt auſſi remplie de peintures de la main du *Jordan* : il y a repréſenté à freſque pluſieurs batailles ; entr'autres , celle de la conquête de Grenade. Au bout du *Caſon* eſt une piece ovale , remplie de miroirs. Jordan peignit dans le dôme ou la petite coupoule qui la termine, le lever du ſoleil , les diverſes nations qui l'ont adoré , déſignées par le coſtume qui leur étoit propre.

Le théatre du Buen Retiro , ſur lequel , durant le regne de Ferdinand VI , furent repréſentés les meilleurs opéra de l'Italie , eſt d'un très-bon goût. La ſcene eſt vaſte , les décorations ſont nombreuſes & belles ; la loge du roi eſt ornée de quatre tableaux , dans leſquels *Amiconi* a peint les quatre ſaiſons.

Les jardins du Buen Retiro offrent pluſieurs ſituations agréables : ils ſont peu fréquentés , quoique aux portes de la ville ; & le peuple leur préfere le *Prado.* Ces jardins ont près d'une lieue d'étendue ; ils renferment une belle manufacture de porcelaine , dont il n'eſt rien ſorti encore pour le public , & pluſieurs hermitages qui y étoient lorſque Philippe IV acheta ce terrein , & que l'on a conſervés ; mais avant d'aller plus loin , il faut voir la fameuſe ſtatue équeſtre de Philippe IV , exécutée à Florence par *Pierre Tacca* (*) , & dont le grand duc

(*) *Tacca* fut éleve de *Jean Bologne.* Les grands ducs Ferdinand II & Coſme II en firent beaucoup de cas ; le premier le viſitoit ſouvent dans ſon attelier , & le faiſoit placer parmi les principaux ſeigneurs de ſa cour , dans les cérémonies publiques. Il eût des éleves de toutes les nations.

Ferdinand fit présent à ce roi d'Espagne. L'attitude que l'artiste sut donner au cheval, prouve combien il avoit de hardiesse & de génie : il l'a représenté au moment où il se cabre ; de sorte que les deux pieds de derriere de l'animal soutiennent le poids énorme de dix-huit mille livres. D'après les relations qui existent de ce temps-là, on a prétendu que le fameux Galilée regardoit l'entreprise comme impossible ; mais d'après de meilleurs fondements, on croit que ce fut lui qui donna un moyen à l'artiste pour la faire réussir, & lui fournit un équilibre suffisant dans les jambes postérieures du cheval & dans sa croupe. On regrette, en voyant cette excellente statue, qu'elle ne soit pas érigée dans une place plus digne d'elle, & qu'elle soit enfermée, quoique quatre fois plus grande que nature, entre quatre murailles, dans un jardin qui n'a guere que cent pas en quarré.

En quittant le jardin qui tient au palais, & dont le mur extérieur est orné de plusieurs bustes de marbre peu dignes d'examen, on avance dans le parc, & au bout de quelques cents pas on se trouve au jardin nommé *Jardin de St. Paul*, qui renferme trois statues de bronze. La plus remarquable est celle de Charles-Quint, foulant à ses pieds la fureur enchaînée : ce beau groupe est de *Leon Leoni*. L'attitude de cet empereur est noble, & contraste bien avec celle de la fureur qui est nue & à demi renversée

Il mourut, dit-on, de chagrin, peu de jours après avoir terminé la statue dont il est ici question, l'an 1640. Il fut enterré dans la chapelle de son maître *Jean Bologne*, &c.

ſur des trophées militaires. Il tient de la main droite une eſpece de pique, qu'il appuie ſur un des genoux de la figure qui eſt à ſes pieds, & de la gauche, ſon ſabre ſuſpendu à ſes côtés, & dont le bout porte ſur la tête de la fureur. Une choſe remarquable dans l'armure de Charles-Quint, c'eſt qu'elle eſt faite de pieces rapportées avec beaucoup d'art, & qu'on peut en dépouiller la figure, & la laiſſer entiérement nue à volonté. Ce grouppe mériteroit ſans doute une place plus diſtinguée. Les deux autres ſtatues ne ſont pas ſur leurs piedeſtaux : elles repréſentent Philippe II & la reine Marie de Hongrie. On lit ſur la baſe de la premiere : *Philippus Angliæ rex*, *Caroli V filius*;& au deſſus, *Leo Pompeius*, *Pompeii filius*, *Aretinus fecit* 1564; & ſur la baſe de la ſeconde, *Maria regina*, *Ludovici Ungariæ regis*. La ſouſcription de l'auteur eſt la même que dans la précédente. Ces trois ſtatues ſont grandes comme nature; elles portent toutes la même date, & ſont de la même main. Philippe II eſt repréſenté âgé de 29 ans : c'eſt l'âge qu'il avoit lorſqu'il fut roi d'Angleterre. L'habit de la reine Marie eſt celui d'une veuve; elle a un livre à la main. La ſtatue de Charles-Quint fut faite un an avant ſon abdication, & trois ans avant ſa mort.

Vers le milieu de ce jardin eſt une jolie fontaine, appellée Narciſſe, parce qu'on y voit ſa ſtatue en bronze, ſe mirant dans un large baſſin, qui termine la fontaine : elle eſt faite, dit-on, ſur un modele antique qui eſt à Florence. Les baſſins ſont de marbre noir, & ſur une plaque de marbre blanc, qui ſert comme

de base à la premiere coupe, on lit cette inscription :

Philautiam fuge,
respice areas,
flos es? certò
citòque peris
florem te estimas,
Narcisse,
certiùs, citiùs-
que peribis.

Dans ce jardin de Saint-Paul, on conserve plusieurs fruits pour la table du roi, quelques plantes rares. On y voit sur-tout, & très-multipliée, l'herbe nommée *marum verum*, & qui sert à faire un baume dont le pape Ganganelli donna la recette au roi régnant, & des *pietre fungase*, ou pierres qui viennent d'Italie, & qui produisent d'excellents champignons.

Il y a dans les jardins du Buen Retiro quelques bassins, plusieurs fontaines, & une espece de lac de trois cents pas en quarré, où la Famille Royale prend quelquefois le plaisir de la pêche. Ce parc n'est pas entretenu comme il pourroit l'être; on y trouve plusieurs belles allées, des bosquets assez touffus ; mais il y a des parties entiérement découvertes, il seroit facile, à peu de frais, & avec du goût, d'en faire un séjour très-agréable.

Des principales Églises de Madrid.

L'ÉGLISE *de Saint Paſchal* fut fondée par Gaſpard Henriques de Cabrera, Amirante de Caſtille, & dédiée à la Vierge dans ſa Conception. Sa forme, ſans être admirable, eſt réguliere ; mais le fondateur, ami des beaux arts, ſut l'orner d'une foule d'excellents tableaux ; je me contenterai de les indiquer. Le Saint François, grand comme nature, ſoutenu par un Ange, qui décore l'Autel de la premiere Chapelle à gauche, eſt de Jacques la *Palme.* Le tableau de la Viſitation dans la ſeconde, eſt de *Jordan.* Dans la quatrieme Chapelle, on voit le martyre de Saint Etienne, par *Vandick.* Le tableau de la premiere Chapelle à droite, eſt *d'Alexandre Veroneſe* : il repréſente Jeſus-Chriſt à la colonne. La troiſieme Chapelle eſt dédiée à la Vierge, & ſon Autel eſt de mauvais goût ; mais l'on en eſt dédommagé par un tableau du *Titien*, dans lequel on voit un Pape en pied qui remet l'étendard de l'égliſe à un général. Les figures ſont grandes comme nature, & peintes dans le meilleur genre de ce fameux artiſte. Sur un des piliers du côté de la chaire, eſt un beau tableau de *Léonard de Vinci*, qui repréſente la Vierge tenant l'enfant Jeſus prêt à donner un baiſer à Saint Jean. Les chapelles de la nef qui forme le haut de l'égliſe, ſont auſſi décorées de belles peintures. Saint Grégoire Pape, revêtu de ſes habits pontificaux, devant lequel Saint Ignace & Saint François-

Xavier ſont à genoux, eſt *du Guerchin*, & un de ſes meilleurs ouvrages. Sur la porte de la ſacriſtie & vis-à-vis, ſont deux tableaux de *l'Eſpagnolet.* Le premier eſt le baptême de Jeſus-Chriſt, & l'autre le martyre de Saint Sebaſtien. Sur l'autel Saint Antoine de Padoue délivrant ſon pere du ſupplice, tableau peint avec autant de force que de vérité, mais d'une teinte un peu ſombre, eſt du Mathé, *Chevalier Calabrois.* Les deux tableaux voiſins de celui-là, ſont de *l'Eſpagnolet* : l'un repréſente un hermite, & l'autre le martyre d'un Saint auquel un Prêtre du paganiſme préſente une Idole.

L'autel principal eſt orné de chaque côté d'un tableau : le premier qui repréſente l'Adoration des Rois, eſt de *Paul Veroneſe* ; le ſecond qui eſt *de Michel-Ange Caravage*, peint l'inſtant où l'on préſente à Hérodias la tête de St. Jean-Baptiſte. Le tableau de l'autel, qui eſt la Conception de la Vierge, eſt de la main de *l'Eſpagnolet.* L'architecture de cet autel ne répond point aux belles peintures dont il eſt décoré.

La ſacriſtie renferme trois belles têtes, dont une dans le ſtyle du *Titien*, & l'autre dans celui de *Rivera* ; une Nativité & les Diſciples d'Émaüs, qu'on dit être originaux d'André *Schiavone* ; le centurion aux pieds de Jeſus, *de Paul Veroneſe* ; Jacob dans ſon lit, au moment où il bénit Ephraïm & Manaſsès, du *Guerchin*, *&c.*

L'egliſe de Sainte Iſabelle, couvent de Religieuſes, eſt de bonne forme, & fut fondée en 1592. Le grand tableau de la Conception

que l'on voit ſur le maître-autel, eſt de *l'Eſpagnolet ;* & l'on prétend que depuis, les Religieuſes ayant appris que la Vierge avoit été peinte d'après une fille de l'artiſte, firent repeindre la tête par *Coëllo.* L'hiſtoire des Apôtres qui eſt autour de l'égliſe, eſt auſſi de *Rivera*, ainſi que le Saint Jean, enfant, dans le déſert, & Jeſus-Chriſt mort ſoutenu par la Vierge.

Saint Thomas de Villeneuve, faiſant l'aumône, & Saint Nicolas retirant quelques ames du Purgatoire, ſont de *Matthieu Zerezo.* Saint Philippe Apôtre, eſt de *Claude Coëllo ;* & la Vierge donnant une chaſuble à Saint Ildéfonſe, eſt de *Benoît Manuel de Aguëro.* Cette égliſe a été réparée, il y a quelques années, & les peintures à freſque qu'on y voit, ſont *d'Antoine Velaſques.*

Le couvent *de la Trinité* dans la rue *d'Atocha*, fut commencé en 1590. Son égliſe eſt des plus grandes qui ſoient à Madrid ; & le plan en fut ſans doute formé par un des meilleurs éleves de *Jean de Herrera.* Les pilaſtres d'ordre corinthien, les friſes & les entablements ſont faits avec goût, & paroiſſent ſortis d'une bonne école. Le grand tableau qui eſt ſur le maître-autel, eſt de *Donoſo ;* & la tête de Jeſus-Chriſt qui eſt ſur le tabernacle, eſt de *Moralès.* On voit dans cette égliſe quelques peintures de *Palomino ;* un tableau de Sainte *Aguada*, par *François Rizzi.* Les morceaux de la coupole ſont de *Coëllo* & de *Donoſo.*

La ſtatue en bronze de la Vierge, qui eſt ſur la fontaine de la ſacriſtie, eſt d'un très-beau genre & dans le goût *d'Alexandre Algardi.*

L'autel est décoré de chaque côté de deux pilastres, & d'une colonne d'ordre corinthien sur les dessins de *Joseph de Hermosilla*. La statue de N. S. à la colonne qui est sur cet autel, est d'un beau style, & attribuée à *Gaspard Becerra*.

Le cloître est un bon ouvrage d'architecture, composé de 28 arcs soutenus par des pilastres d'ordre dorique. L'escalier est fait sur le modele de celui de l'Escurial. L'Architecte qui le fit exécuter, se nommoit *Alphonse Marcos*. Dans les angles de ce cloître, il y a quelques tableaux peints avec beaucoup de vérité, par *Caxes* & *Jean Vanderhamen*.

L'église royale de *San Isidro* est dans la rue de Tolede; elle appartenoit autrefois aux Jésuites, & se nommoit alors le College Impérial; elle a changé de nom depuis qu'on y a transporté le corps de *Saint Isidore* & celui de sa femme, Sainte Marie *de la Cabeza*. Ce saint qui n'a été qu'un simple laboureur des environs de Madrid, mais aux yeux de Dieu tous les hommes sont égaux, étoit auparavant dans une chapelle très-ornée, près de la paroisse Saint André. Son tombeau étoit décoré de quatre colonnes de jaspe & d'une belle couronne de même matiere. Les murs de cette petite église, où son corps étoit déposé, sont incrustés de marbres superbes; & la coupole est couverte de feuillages & de dorure; mais ce que l'on y voit de plus intéressant, sont quatre tableaux qui représentent l'histoire du Saint, peints par *François Rizzi* & *Jean Carregno*. Cette chapelle fût bâtie aux frais de Philippe IV, & lui coûta, dit-on, plus d'un million.

Le corps de Saint Isidore est aujourd'hui, comme nous l'avons dit, dans l'ancienne maison des Jésuites. La façade de l'église, quoique ornée d'un ordre composite & bizarre, est une des plus belles de Madrid ; & l'intérieur du temple, quoique fait dans le même ordre, par ses belles proportions & sa coupole excellente, se fait voir avec plaisir. On a transporté dans cette église plusieurs ornements de l'ancienne chapelle que le Saint occupoit ; entr'autres, plusieurs statues de Saints Laboureurs, exécutées par *Pereyra*. Les autres que l'on voit placées vers l'autel, sont plus anciennes, mais moins bonnes. Parmi les tableaux qui se font distinguer sur les autels particuliers & dans les chapelles, sont un Saint François de Borgia & Saint Louis de Gonzague, de *François Rizzi* ; la chûte de Saint Paul, & Saint François Xavier baptisant quelques Indiens, *par Jordan*, & un Saint Ignace, demi-corps, par *Alphonse Cano*. Les peintures de la coupole, sont de *Coëllo*.

Le plafond de la salle qui précede la sacristie, est peint à fresque par *Palomino*. Il représente l'apothéose de Saint François Xavier. Il y a dans cette même salle quatre tableaux du même artiste.

Dans la sacristie, au dessus de la porte, est une Adoration des Rois, du *Titien* ; mais elle a été retouchée ; & dans le corps de la piece sont plusieurs tableaux de *Donoso*, de *Cano*, de *Palomino*, &c. Les peintures à fresque de la voûte, sont de *Donoso* & de *Coëllo*.

Sur la porte de la *paroisse Saint André*, il y a une bonne statue de ce Saint, de la main de

Manuel Pereyra. Les meilleures peintures qu'il y a dans cette églife, font celles de l'autel de St. Roch, par *Coëllo*.

Ce qu'on voit de plus remarquable dans le couvent de *Corpus Chrifti*, eft le tableau de *Carducho*, repréfentant la Cene, qui décore le maître-autel.

Dans la paroiffe de Saint Michel, il y a plufieurs bonnes peintures d'*Antoine Pereda*, qui font: Saint Pierre, Saint Paul & les évangéliftes; une Sainte Thérefe de *François Solis*, & une Sainte Catherine de *Cano*.

Le couvent des *Francifcains Déchauffés*, nommé *San-Gil*, fut conftruit fous Philippe III. Les peintures de l'autel font de *Carducho*. Les portes de l'églife font anciennes, & font ornées de quelques bas-reliefs & de morceaux de fculpture, dans le ftyle du *Berugete*.

Le college de *Marie d'Aragon* fut fondé par *Dono Maria Aragon*, Dame de la Reine Anne, une des femmes de Philippe II, en 1590. *Dominique Téotocopoli*, vulgairement appellé Dominique Grec, en fut, dit-on, l'architecte; il dirigea auffi les fculptures, le deffin & les peintures un peu extravagantes de l'autel.

L'églife de Monferra des *Religieufes Bénédictines*, renferme un fuperbe crucifix en bois, exécuté par *Alfonfe Cano*. On conferve dans ce couvent les manufcrits de Don Louis de *Salazar*, Chronifte de Caftille & des Indes, qui mourut le 9 Février 1734, avec la réputation d'être un des hommes les plus érudits de fon temps.

L'églife de *Saint Martin*, paroiffe & monaftere,

fut construite en 1600. Son architecte fut *Gaspard Ordonner;* mais l'on trouve dans une chapelle qu'il y construisit pour lui-même, deux bons tableaux d'*Eugene Caxes*, qui représentent une Nativité & l'Adoration des Rois.

Le fameux Don *George Juan*, qui fut avec M. Ulloa, un des compagnons de M. de la Condamine, dans son voyage sur la riviere des Amazones, est enterré dans cette église. On a placé auprès de sa tombe & contre un des murs de l'église, son épitaphe en latin, avec son profil en bas-relief. Ce Savant a laissé plusieurs manuscrits sur différents points de mathématique & de physique. Ses ouvrages connus sont : un *compendium à l'usage de la Marine*, imprimé à Cadix en 1757 ; un *traité de mécanique*, pour faciliter la construction & la manœuvre des navires, donné à Madrid en 1771, en deux volumes ; & des *observations astronomiques* qui furent publiées en 1748.

Dans la même église, est aussi le tombeau du célebre pere *Sarmiento*, bénédictin.

La bibliotheque de ce monastere est une des meilleures qu'on puisse trouver parmi les communautés de Madrid, depuis sur-tout que celles du pere *Sarmiento* & de *Quevedo* lui ont été réunies ; plusieurs volumes ont des notes marginales de la main du dernier.

Le couvent de *Las Descalzas Reales*, de l'ordre de Saint François, fut fondé par l'Infante Dona Juana, mere de Don Sebastien Roi de Portugal, & fille de Charles-Quint, en 1560. La façade quoique simple ne manque pas de goût ; la forme de la porte est belle, & les orne-

ments qui l'accompagnent ſont bien choiſis.

L'autel principal fut exécuté ſur les deſſins du célebre *Gaſpard Becerra*, & c'eſt un des meilleurs que l'on puiſſe voir dans Madrid pour les trois beaux arts réunis de l'architecture, peinture & ſculpture. Il a trois corps : le premier eſt compoſé de quatre colonnes ioniques, dans les piedeſtaux deſquelles on voit les Apôtres ſculptés en bas-relief ; le ſecond corps a quatre colonnes compoſites, & dans le milieu un crucifix ; le dernier eſt formé par une repréſentation de la Reſurrection du Seigneur.

Les deux autels collatéraux ſont plus modernes, ils ſont ornés de deux belles colonnes de porphyre, dont les baſes & les chapiteaux ſont de bronze doré.

Dans une petite chapelle à main gauche de l'autel principal, on voit le tombeau de la fondatrice, & ſa ſtatue en marbre à genoux ſur un piedeſtal, qui eſt ſans contredit un des meilleurs ouvrages que l'on ait de *Pompée Léoni*. L'épitaphe ſuivante eſt gravée au deſſous de la ſtatue.

A qui yace la Sereniſſima Señora Doña Juana de Auſtria, Infanta de Eſpaña, Princeſſa de Portugal, Gobernadora des eſtas Reynos, Hija del Senor Emperador Carlos V, Muger del Principe Don Juan de Portugal, Madre del Rey D. Sebaſtian murio de 37 anos dia 7 de Setiembre de 1573.

Une des principales circonſtances de cette fondation, c'eſt d'avoir été faite dans le même lieu où naquit la Fondatrice. Les premieres Religieuſes qui habiterent ce couvent, vinrent de Gandie à l'inſtigation de Saint François de Borgia, furent dépoſées pendant quelque temps à *Valladolid*, & enſuite à Madrid dans la maiſon de l'Evêque de Placentia, juſqu'à ce que leur habitation fût achevée.

L'hôpital *de Los Flamencos*, des Flamands, n'a de remarquable que le martyre de Saint André, dont les figures ſont grandes comme nature, & qui eſt peint par *Rubens*.

Dans le couvent des Religieuſes de Sainte Thérefe, on voit une belle copie du fameux tableau de la Transfiguration de *Raphaël*, faite par *Jules Romain*. Il eſt malheureux qu'on ne puiſſe pas l'examiner d'aſſez près, par la maniere dont elle eſt placée.

Le couvent de la Viſitation, vulgairement appellé *Las Saleſas*, fut fondé par Ferdinand VI. La porte principale eſt ornée d'un bas-relief de marbre, exécuté par *Dominique Olivieri*, qui repréſente en figures moitié plus petites que nature, la Viſitation. Cet artiſte dirigea la plus grande partie des autres ouvrages en ſculpture qui ſe trouvent dans l'égliſe & ſur la façade.

L'égliſe eſt aſſez grande, & d'ordre corinthien. Le maître-autel eſt orné de ſix colonnes de marbre verd, tiré des carrieres de Grenade, hautes de 17 pieds, dont les baſes & chapiteaux d'ordre corinthien, ſont en bronze doré. Le tableau de la Viſitation qu'on voit au milieu de ces colonnes, fut peint à Naples par

François

François de Muro, peintre accrédité de cette Ville. Tous les autels particuliers de cette églife, font ornés de deux colonnes du même marbre verd; mais la couleur du marbre des pilaftres qui eft jaune, diaprée de violet, ne fert pas à les faire reffortir; un beau marbre blanc auroit mieux convenu. Chacun de ces autels porte un tableau. Celui de Saint François de Salles avec Ste. Françoife de Chantal, eft *de Corrado Giacuinto*. La Sainte Famille, eft de *François Cignaroli*, célebre peintre de Vérone. *François de Muro* que j'ai cité, peignit Saint François Xavier avec quelques autres Saints; & le St. Ferdinand, eft de *Filipart*.

Le tour du dôme eft orné de pilaftres doriques; Antoine, Louis, & Alexandre Velafques, peignirent plufieurs traits de la vie de la Vierge dans divers compartiments qu'on voit dans le dôme, & les quatre Evangéliftes; ils firent auffi les peintures qui ornent la voûte.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette églife, eft le tombeau de Ferdinand VI. L'urne qui renferme fa cendre, eft foutenue par deux lions de bronze; & deffus cette urne eft un bas-relief qui repréfente les trois beaux arts accueillis & protégés par Ferdinand. Une partie de l'urne eft couverte d'un drap, fur lequel font affis deux enfants qui pleurent: l'un leve le drap fur lequel il eft affis, l'autre tient une épée; derriere l'urne s'éleve une pyramide fur laquelle eft placée la figure du temps, qui d'une main foutient la médaille qui renferme le portrait du Roi, & de l'autre le montre aux fpectateurs. Sur le devant du tombeau font deux

énormes figures en pied, une de chaque côté, qui représentent la justice & l'abondance ; elles me paroissent peu proportionnées au reste de ce monument ; sur une plaque de marbre qui tient au piedestal, on lit l'épitaphe qui suit, composée par Don *Juan de Iriarte*, qui fit aussi celle de la Reine Barbe.

Hic jacet hujus cænobii conditor Fernandus VI, Hispaniarum rex, optimus princeps, qui sine liberis, at numerosâ virtutum sobole, patriæ obiit jv id. aug. an. M. D. CCLIX. *Carolus III. Fratri dilectissimo, cujus vitam regno præoptasset, hoc mæroris & pietatis monumentum.*

L'architecture de ce tombeau est de l'invention de M. Sabatini, & la sculpture fut exécutée par François Gutierres.

Le tombeau de la Reine Barbe, épouse de Ferdinand, est beaucoup moins considérable ; on y voit simplement le médaillon de cette Reine, exécuté par Jean Léon, & quelques enfants qui le soutiennent ; son épitaphe est :

Maria Barbara Portugaliæ, Ferdinand VI, Hispaniarum regis, uxor, post conditum D. O. M. templum, sacris Virginibus cænobium, optato fruitur sepulchro & votis propior & aris. Obiit annos nata XLVII. *vj. Kal. sept.* M. D. CCLVIII.

Ce couvent fut commencé en 1749, & achevé en 1757.

La sacristie du convent des Carmes Déchaussés, *Los Carmelitas Descalzos*, est ornée de plusieurs

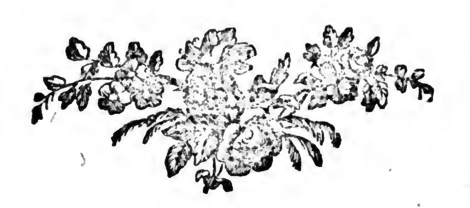
bons tableaux, ainsi que l'escalier, la bibliotheque, un oratoire, & plusieurs autres pieces de ce couvent. Saint Ferdinand, figure entiere, est *de Jordan*; le crucifix qui est tout auprès, *de Murillo*; Sainte Catherine, *d'André Vacaro*; le Prophete Balaan monté sur son ânesse, *du Jordan*; le tableau de la Conception, est de *Murillo*; Jesus-Christ portant sa croix, est *de Zurbaran*; le Sacre de David, est du *Chevalier Calabrois*; le miracle des eaux dans le Désert, est de *Jordan*; les deux têtes de Saint Pierre & de Saint Paul, sont de *Rembrand*; la fille de Pharaon qui retire Moyse des eaux, est *du Jordan*; l'Adoration des Rois qui est immédiate à ce tableau, est de *Rembrand*; *de Jordan*, une Sainte Famille environnée de plusieurs Anges; de *Rivera*, est une tête du Sauveur, & celle d'un Apôtre, *de Coëllo*. La peinture de Tobie & de sa femme, tableau d'un effet singulier, & qui n'a d'autre lumiere que celle qui lui vient d'une cheminee, est de *Rembrand*; Charles-Quint haranguant ses soldats, est *du Titien*; un philosophe & Jesus-Christ mort, sont de *Rivera*; la Cene, ouvrage bien fini, est de *Vandick*, d'après la composition de *Rubens*, comme on le voit écrit sur le tableau; une tête du Prophete Elie, est de *Rembrand*, &c. &c. La collection de ce couvent est une des plus considérables que l'on puisse voir.

Le cloître de Saint Philippe, dit *el real*, est un des meilleurs morceaux d'architecture que l'on trouve dans Madrid. Le plan en fut donné en 1600 par un *Andres* de Nantes, & revu par *François Mora*. On trouve dans ce couvent la

curieuſe cellule du *Pere Flores*, qui s'eſt rendu fameux par ſon *Eſpana Sagrada*, ouvrage en 29 volumes. Il mourut après avoir publié le dernier qui traite de l'égliſe de Barcelonne; il a auſſi publié les médailles des colonies & villes municipales de l'Eſpagne, en trois tomes; la clef hiſtorique & la vie de *Morales*.

La bibliotheque de ce couvent eſt nombreuſe, & renferme de très-bons livres.

L'égliſe de *Los Padres de la Victoria* renferme quelques bons tableaux, qui ſont une Vierge environnée de pluſieurs Saints, peinte *par Donoſo*; un Saint Michel, de *Palomino*; une Sainte Catherine, de *Becerra*, ouvrage plein de goût & d'expreſſion, &c.



De quelques Édifices publics & particuliers.

LEs prisons nommées prisons de cour, *carcel de corte*, quoique le proverbe ait dit qu'il n'y en a pas de belles, peuvent être mises au rang des bons Edifices de Madrid. La façade est noble & simple ; le portail décoré de six colonnes adossées à des pilastres d'ordre dorique, a trois portes ; sur les deux de côté est l'inscription suivante :

Reynando la Magestad de Philippe IV, ano de 1634, *con acuerdo, del Consejo se fabrice esta Carcel de corte, para comodidad, y seguridad de los Presos.*

Le second corps du portail est terminé par quatre statues qui représentent les vertus cardinales, & sur le fronton est la statue d'un Ange armé d'une épée ; c'est sans doute celui qu'on nomme Exterminateur. Selon Palomino ; ces statues furent exécutées par *Antoine de Herrera ;* elles ne sont pas sans mérite.

Le palais des conseils, *de los Consejos*, est aussi un monument digne d'être vu ; il est bâti dans un très-bon genre d'architecture, qui allie la noblesse à la solidité. L'intérieur n'a pas été achevé.

La douane est un édifice moderne dirigé par *François Sabatini* ; elle fait un des principaux ornements de la belle rue d'Alcala; elle est vaste;

les magasins sont commodes & bien distribués ; elle renferme aussi l'administration des rentes générales & particulieres, & celle du tabac.

La poste aux lettres est un édifice de très-belle apparence ; il étoit, dit-on, déja fort avancé lorsqu'on s'apperçut qu'on avoit oublié l'escalier ; fait que je ne garantirois point, tant il paroît extraordinaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet édifice orne bien la place *du Sol*, qui est sans contredit un des plus beaux quartiers de Madrid ; huit belles rues viennent aboutir à cette place ; & le soir & lorsque toutes ces rues sont éclairées, le coup-d'œil en est admirable.

Madrid renferme peu de vieux monuments; les plus anciens datent du regne de Philippe II ; ce qui prouve qu'auparavant elle étoit très-peu de chose, & que les Rois ne s'y fixoient quelques jours que pour tenir *las Cortes* ou les Etats, parce que ce Bourg (car Madrid aujourd'hui même en Espagne, n'a pas le titre de Ville), est à-peu-près le centre du Royaume. Cependant, à en croire quelques historiens, ils en font une ville fameuse dans l'antiquité ; & selon Quintana, elle se nommoit *Mantua Carpentana.*

La plupart des maisons ou palais des grands, ne se font distinguer des maisons particulieres, que par une plus grande étendue ; elles n'ont ni une distribution plus commode & plus élégante, ni des jardins, ni des cours, ni des galeries propres à renfermer les tableaux précieux & les raretés dont plusieurs de ces maisons anciennes dans la Monarchie ont hérité.

Il faut excepter de cette regle générale, la collection du Duc de Médinacelli, qui est placée

avec aſſez d'ordre & de ſoin. On y voit pluſieurs beaux morceaux de ſculpture antique & moderne ; parmi les antiques eſt un bas-relief de *Leda* ; le fragment d'une ſtatue de la Santé; un autel ; une couleuvre entortillée autour d'un arbre, & une figure aſſiſe ; deux bas-reliefs qui repréſentent des triomphes, un combat naval ; autre bas-relief où l'on voit à gauche une colonne ſur ſon piedeſtal. Montfaucon a rendu compte de ces diverſes antiquités. On trouve dans la même collection une médaille en marbre, de Néron ; une victoire dont le char eſt traîné par deux chevaux ; & deux figures à cheval qui paroiſſent être Caſtor & Pollux ; ces deux derniers bas-reliefs ſont plus petits que les précédents.

Parmi les figures entieres, il y a trois petits amours grouppés & endormis ; une figure d'enfant grande comme nature, montée ſur un dauphin ; un amour en pied de marbre blanc ; trois buſtes qui ſont de Vitellius, de Trajan, & de Marc-Aurele. Les deux ſtatues remarquables ſont celles dont les chairs ſont en baſaltes ou pierre de touche, & dont les vêtements ſont en albâtre oriental ; une tête antique de Socrate, eſt auſſi en baſaltes. Deux chiens de marbre, un ſanglier & pluſieurs petites ſtatues de bronze, paroiſſent être des copies d'après de bons modeles antiques. On voit dans cette même ſalle pluſieurs armures, caſques, &c. couverts d'ornements cizelés avec goût, & ornés de bas-reliefs.

La piece qui ſuit, renferme une bibliotheque que les Ducs de Médinacelli ont rendue publique, & qui eſt ouverte à tous ceux qui veulent

s'inſtruire. On trouve auſſi dans ce palais quelques bons tableaux du *Vandick* & de l'*Eſpagnolet.*

Le Duc de *Santiſtevan* poſſede une grande collection de tableaux *du Jordan*, & de deſſins du même auteur & de quelques autres.

Dans la maiſon du Duc *del Infantado*, on trouve pluſieurs *Rubens*, quelques petites figures de bronze qui repréſentent les travaux d'Hercule, & différents tableaux de peintres Flamands & Eſpagnols.

Le Duc d'Albe poſſede beaucoup de tableaux, parmi leſquels on doit regarder comme un des plus précieux, la Vénus *du Correge*, peinture appellée l'*Ecole de l'Amour*, parce que Mercure aſſis aux pieds de la Déeſſe qui eſt debout, apprend à lire à Cupidon. Un tableau non moins fameux de cette collection, eſt une Sainte Famille de *Raphaël.* Le portrait du Duc d'Albe, célebre par ſa dureté, & la révolte des Pays-Bas, eſt du *Titien*; un portrait d'Anne de Boulen, copié ſans doute d'après un autre de cette Princeſſe, par *Vandick*, &c.

La plupart de ces tableaux, & ſur-tout les beaux tapis qu'on admire dans l'hôtel du Duc d'Albe, furent achetés à Londres dans la vente des effets de Charles I. Ces tapis furent des premiers qui ſe firent en Flandre ſur les deſſins originaux de *Raphaël.*



Des Académies.

IL y a quatre Académies dans Madrid.

La premiere fut fondée en 1714, & cette date confirme ce que l'on a dit tant de fois, que les grands hommes de tous les pays, ſoit dans les lettres, ſoit dans les arts, ſe ſont formés ſans le ſecours des Académies. L'Eſpagne peut en donner une preuve ſenſible dans les beaux ſiecles de Charles-Quint, de Philippe II & dans les regnes ſuivants : Cervantes, Lopes de Vega, Calderon, Solis, Quevedo, Velaſques, Rivera, Murillo, ne furent d'aucune Académie.

Celle dont nous parlons fut appellée l'*Académie Eſpagnole*; elle fut fondée à l'imitation de l'Académie Françoiſe, pour épurer la langue & lui donner des regles fixes ; elle prit pour emblême un creuſet ſur des charbons ardents avec cette deviſe : *limpia, fixa, y da eſplendor;* c'eſt-dire, elle épure, fixe & donne de l'éclat. Ses conſtitutions contenues dans cinq articles, parurent le 24 Janvier 1715. Le premier article motive les raiſons de ſon établiſſement; le ſecond parle des Académiciens & en fixe le nombre à 24, compris le Directeur ; le troiſieme regle les emplois ; le quatrieme les aſſemblées ; le cinquieme enfin, traite des ouvrages dont elle doit s'occuper.

L'Académie choiſit pour ſon premier objet

de travail, la rédaction d'un Dictionnaire de la langue Castillane ; cet ouvrage estimable parut en six volumes *in-fol.*, & la même Académie en donne à présent une nouvelle édition. Les lettres A & B ont déja paru, & contiennent quatre mille mots de plus qu'elles n'avoient dans la premiere édition. La lettre C sera l'objet d'une augmentation plus considérable encore ; mais les rédacteurs ne sont pas bien d'accord sur les mots qu'ils doivent admettre ou exclure. L'abbé *San Maniego*, membre de cette Académie, voudroit qu'on n'omît aucun de ceux qui ont rapport aux arts. Ses confreres sont d'avis que ces mots peuvent former un dictionnaire particulier. Cette opinion ne seroit pas mauvaise en ce que le dictionnaire des arts, propre à beaucoup plus de gens que celui de la langue seroit moins volumineux & moins coûteux, mais ce n'est pas une raison pour exclure ces mots du grand dictionnaire, afin qu'il fût aussi complet qu'il peut l'être. Cette particularité fit préférer en France le dictionnaire de Trévoux à celui de l'Académie.

La même Académie Espagnole prépare une superbe édition du Don Quichote de *Cervantes*, ornée de belles gravures & confrontée avec toutes les éditions qui l'ont précédée.

La seconde Académie est celle *de l'Histoire* ; elle dut son origine à quelques assemblées de gens de lettres, dont les idées & les conversations sur les divers objets de la littérature, se réunirent bientôt sur un point fixe, qui fut de conserver & d'illustrer les monuments historiques de la Monarchie Espagnole. Leurs travaux méri-

terent les regards de Philippe V, qui approuva en 1738 leurs ſtatuts, & les conſigna dans une cédule royale : elle contient les articles ſuivants :

I. Cette Académie étant ſur-tout établie pour l'étude & la culture de l'hiſtoire, pour épurer celle d'Eſpagne des fables dont elle eſt obſcurcie, & l'illuſtrer par des obſervations utiles, ſon premier travail ſera de compoſer des Annales completes de la Monarchie, qui formeront un Dictionnaire hiſtorique, critique & univerſel de l'Eſpagne, & ſucceſſivement elle raſſemblera tous les corps d'hiſtoire qui ſeront jugés propres à l'avancement des arts, des ſciences & des belles-lettres, dont les diverſes branches réduites ainſi à des précis hiſtoriques, ſeront plus facilement ſoumiſes aux opérations de l'entendement.

II. Le nombre des Académiciens ſera de 24, compris le Directeur, le Secretaire & le Cenſeur; trois hommes qui doivent être d'un jugement reconnu, de bonnes mœurs, & appliqués autant par choix que par goût, aux travaux Académiques.

III. Tout prétendant à l'Académie, annoncera ſon deſſein par un mémoire qu'il remettra au Secretaire ; celui-ci en rendra compte dans la premiere ſéance, & recevra les ordres que lui preſcrira à ce ſujet l'Académie.

IV. L'admiſſion du mémoire étant décidée, il ſera diſcuté dans la ſéance immédiate ; le Cenſeur fera ſon rapport, & après une courte conférence, l'on ira aux ſuffrages qui ſeront ſecrets. Qu'il ait ou non des concurrents, tout

prétendant ne ſera admis que ſur la majorité des voix ; & dès qu'il ſera reçu, le Secretaire aura ſoin de l'en inſtruire, afin qu'il ſe trouve à l'aſſemblée la plus prochaine, dans laquelle il lira un diſcours de remerciement.

V. S'il arrivoit qu'un Académicien donnât des motifs aſſez graves pour être jugé indigne de ſa place ; il ſera dénoncé par le Cenſeur, & ſon excluſion ſera décidée à la pluralité des ſuffrages qui ſeront ſecrets.

VI. Si un Académicien oublioit aſſez le travail & ce qu'il doit à l'Académie, pour ſe diſpenſer d'aſſiſter aux ſéances pendant l'eſpace d'un an, ſans avoir pour cela de motif raiſonnable, dès-lors ſa place ſera jugée vacante, & l'on pourra la faire occuper par un autre membre.

VII. Afin que les travaux de l'Académie n'éprouvent ni retard ni ceſſation, & que le nombre des Académiciens ſoit toujours le même, il ſera fait choix, en obſervant les regles établies, de 24 ſurnuméraires qui, ſelon leur ancienneté, pourront être ſubrogés à la place de tout Académicien qui, pour le ſervice du Roi ou de la choſe publique, ſeroit obligé de faire une longue abſence ; & quoique cet Académicien au retour reprenne ſa place, le ſurnuméraire qui l'aura occupée, conſervera le droit de ſuffrage & les autres privileges des Académiciens, tant qu'il y aura quelque place vacante.

VIII. L'Académie peut à ſon gré donner le titre d'Académicien honoraire, à toutes les perſonnes qui auront bien mérité d'elle, & qui ſeront jugées dignes de cette diſtinction.

IX. Les Académiciens actuels, & tous ceux qui feront reçus à l'avenir, doivent, en premier lieu, jurer de défendre le myftere de la très-pure Conception de la Vierge; enfuite d'obferver exactement ces ftatuts, & enfin de garder le fecret fur tout ce qui fe fera ou fe dira dans l'Académie.

X. L'Académie aura un Directeur qui fera élu tous les ans par les Académiciens, à la pluralité des fuffrages fecrets. Le même Directeur ne pourra occuper fa place deux ans de fuite, à moins que des motifs très-graves, tous les fuffrages fe trouvant réunis, *nemine difcrepante*, obligent l'Académie de déroger à cette loi. L'emploi du Directeur fera d'avoir l'œil à tout ce qui concerne la direction générale économique & littéraire de l'Académie.

[La place de Directeur a été rendue perpétuelle depuis l'année 1746, de forte que cet article des conftitutions fe trouve annullé; elle eft aujourd'hui remplie par Don *Padro Rodrigues Campomanes*, Fifcal du Confeil, un des hommes les plus érudits de l'Efpagne; il s'eft diftingué par une foule de bons ouvrages dont il fera parlé dans l'article de la littérature. Il poffede fur les cinq fiecles de l'Efpagne, occupée par les Arabes, des matériaux précieux, qu'il n'aura peut-être jamais le temps de rédiger.]

XI. L'emploi du Secretaire, qui doit auffi être élu par des fuffrages fecrets, fera perpétuel : fes fonctions feront de recueillir, de mettre en ordre & de conferver les papiers de l'Académie, de répondre à toutes les lettres qu'on lui adreffera, de prendre note de ce

qui ſera fait & délibéré dans les ſéances académiques, de recevoir les ſuffrages ſecrets, de réſumer les ſuffrages publics ; il jouira de tous les privileges dus à ſa place, & il aura en ſon pouvoir les grands & les petits ſceaux de l'Académie.

XII. Il ſe ſervira du grand ſceau dans tous les certificats & les autres expéditions qui lui ſeront preſcrits par l'Académie, & du petit pour toutes les lettres qu'il écrira dans l'intérieur du Royaume & dans l'Etranger.

XIII. L'Académie aura auſſi un Cenſeur qui ſera élu tous les ans comme le Directeur ; il aura ſoin de faire obſerver les ſtatuts, & de mettre ſous les yeux de l'Académie tout ce qui exigera correction ou reviſion dans quelque matiere que ce ſoit.

XIV. L'Académie nommera trois Reviſeurs qui, aidés du Secretaire, pourront cenſurer, examiner & revoir les obſervations, les notes, & autres ouvrages des Académiciens. Les paſſages ſuſceptibles de correction, ſeront notés & mis ſous les yeux de l'Académie, après avoir communiqué à l'auteur les changements qui paroîtront les plus convenables.

XV. L'Académie s'aſſemblera un jour de chaque ſemaine, & dans tous les temps à la même heure qui eſt fixée pour l'ouverture de la bibliotheque royale. La ſéance commencera par l'oraiſon accoutumée, dès qu'il y aura deux Officiers & trois Académiciens ou quatre & le Directeur, à moins qu'ayant à traiter de quelque ſujet important, un plus grand nombre de Membres ne ſoit néceſſaire.

XVI. La place d'honneur ſera occupée par le Directeur : il aura le Secretaire à ſa droite, & à ſa gauche le Cenſeur, auprès duquel il reſtera toujours un ſiege vacant pour l'Académicien qui aura quelque ouvrage à lire. Le plus ancien des Membres occupera la premiere place à droite ; le ſecond à gauche, & ainſi de ſuite ſelon le rang d'ancienneté.

XVII. Lorſque le Directeur ſera abſent, le plus ancien des Académiciens préſents remplira ſa place ; ſi c'eſt le Secretaire qui manque, ſes fonctions ſeront exercées par l'Académicien que déſignera le Directeur ou ſon ſubſtitut ; il en ſera de même du Cenſeur, afin que la table ne ſoit jamais vuide.

XVIII. Le Secretaire ouvrira la ſéance, par la lecture de ce qui s'eſt paſſé dans la ſéance précédente ; on réſoudra enſuite les queſtions qui peuvent être ſurvenues dans l'intervalle, ou celles que l'on prévoira devoir ſurvenir ; & il ſera gardé en tout temps le plus modeſte ſilence.

XIX. Lorſqu'un Académicien lira un diſcours ou tout autre ouvrage, il ne ſera jamais permis de parler ou de l'interrompre, à moins qu'il n'ait fini ; alors on pourra faire les obſervations que la nature de l'ouvrage pourra inſpirer, & l'Auteur ſe ſoumettra à la déciſion de l'Académie, qui, avant de la donner, écoutera ſes raiſons de défenſe.

XX. Lorſque l'occaſion ſe préſentera d'aller aux ſuffrages ſecrets, le Directeur commencera par donner le ſien, & les Académiciens après lui ſelon leur rang d'ancienneté. Mais les ſuf-

frages étant publics & connus, ce sera le moins ancien des Membres qui parlera le premier. Le dernier à voter sera le Directeur, & son avis l'emportera s'il y a égalité dans les suffrages.

XXI. Les matieres importantes & délicates, toutes celles qui exigent un examen sérieux, ne pourront être traitées sans que tous les Académiciens en soient prévenus, & qu'il n'y ait au moins concours de la moitié.

XXII. Si un Evêque, un Archevêque, un Grand-d'Espagne, ou l'Ambassadeur de quelque Couronne, qui ne fût pas Académicien, assistoit à la séance, on lui donneroit place à côté du Directeur; mais tout autre particulier, Membre correspondant de l'Académie, se placera immédiatement après le Secretaire ou le Censeur.

XXIII. Jusqu'à ce que les Annales qui doivent servir de base au Dictionnaire historique, critique & universel de l'Espagne, soient terminées, cet ouvrage sera l'occupation principale de tous les Académiciens, ainsi que les matériaux pour l'histoire des arts & des sciences que l'Académie pourra entreprendre dans la suite, & sur tous les objets qui peuvent être utiles & glorieux pour la Nation.

XXIV. Un Académicien ne pourra donner, sous ce titre, aucun ouvrage particulier, sans l'avoir auparavant soumis à la censure de l'Académie, qui nommera des censeurs pour l'examiner; il ne lui sera pas non plus permis d'approuver aucun ouvrage étranger sans en donner avis, & même faire part des termes de son approbation à l'Académie.

XXV. L'emblême de l'Académie doit être d'accord avec son institut ; ce sera une riviere prise vers sa source, avec cette légende : *In patriam populumque fluit* ; ce qui lui servira de grand sceau : le petit n'en sera distingué, que parce qu'il n'aura que les lettres initiales de la devise.

XXVI. L'Académie nommera à son gré, un Imprimeur & un Libraire, auxquels elle expédiera dans les formes, le titre d'Imprimeur & Libraire de l'Académie, pour imprimer, moyennant les permissions du Conseil, & vendre les ouvrages que produira l'Académie, afin qu'ils soient intéressés à les soigner davantage, & à les faire paroître avec plus d'éclat.

XXVII. Si le temps, des événements imprévus, de nouvelles circonstances, rendent jamais impraticable quelqu'un des articles énoncés ; l'Académie après en avoir fait donner avis à tous les Académiciens par le Secretaire, & après la plus mûre délibération, pourra les altérer, les changer, en établir de nouveaux, selon qu'ils paroîtront plus utiles ou plus analogues aux circonstances.

Ces statuts furent approuvés par Sa Majesté à Aranjues, le 18 du mois d'Avril, de l'année 1738.

Les travaux de cette Académie sont aussi étonnants qu'admirables ; elle a fait sur l'Espagne les recherches les plus profondes, & elle possede aujourd'hui environ deux cents manuscrits, pleins de faits, de notes & d'observations intéressantes. Chaque Académicien met son nom au bas de la feuille qu'il remet,

pour être le garant des faits qu'il avance. C'eſt aux ſoins de cette Académie, & au deſir qu'elle a montré de connoître l'Eſpagne à fond, que cette Monarchie eſt redevable de ſon dernier dénombrement, qui eſt un des plus juſtes qui aient jamais été faits, & qui porte ſa population à environ onze millions d'habitants. Les preuves de ce dénombrement, ſont renfermées dans pluſieurs volumes *in-fol.*, & dans vingt ſuperbes cartes qui ſont partie de la bibliotheque de l'Académie.

Elle s'occupe auſſi d'une belle édition de quelques Mémoires ſur le ſiecle & la vie de Charles-Quint, écrits en latin très-pur, par *Sepulveda*, qui n'ont jamais paru. Cet Auteur étoit hiſtoriographe de Charles-Quint, & conſultoit ce Prince, à meſure qu'il rédigeoit les mémoires de ſon regne. Cette anecdote qui pourroit ne pas faire eſpérer autant de vérité & de liberté, qu'on en deſireroit dans l'hiſtoire particuliere de cet empereur, promet, ſans doute, autant d'impartialité que d'exactitude dans les événements les plus importants de ſon ſiecle. Le public jouira bientôt de cet ouvrage, & le jugera. (*)

(*) Le Docteur Ginés de *Sepulveda* étoit originaire de Cordoue; il a écrit pluſieurs ouvrages, qui ſont : l'hiſtoire dont il eſt fait mention dans le Texte, celle du *Cardinal Gil de Albornos*; un commentaire du traité d'Alexandre Afrodiſee, intitulé *de ruptu nuptiarum*, & un livre contre les juſtes plaintes du bon *Las Caſas*, ſur les maltraitements que les Eſpagnols faiſoient éprouver aux Indiens; dont le titre eſt *de la juſta conquiſta de las Indias Occidentales.*

Je ne crois pas abuſer de la patience du Public, en lui rendant compte de ce qui s'eſt paſſé dans l'*Académie de l'Hiſtoire*, au ſujet de celle que M. Robertſon nous a donnée de l'Amérique ; elle eut tout l'accueil qu'elle méritoit, on loua ſur-tout l'Auteur d'avoir parlé avec plus de modération que perſonne, des cruautés exercées par les premiers Eſpagnols dans le nouveau monde. On choiſit un traducteur parmi les Membres de l'Académie, afin que l'hiſtoire de M. Robertſon pût être connue de toute l'Eſpagne, & devenir, pour ainſi dire, un livre national. M. Campomanes fut chargé d'écrire à cet hiſtorien reſpectable, au nom de l'Académie, & de lui faire part qu'elle l'avoit admis au rang de ſes Membres, pour lui donner une preuve de l'eſtime qu'elle faiſoit de ſon livre & de ſa reconnoiſſance. M. Campomanes écrivit en effet à M. Robertſon la lettre ſuivante, que je mets ici en original.

» *M*UI SEÑOR mio, ſeria *inutil* eſtender
» me en *manifeſtar* a V. S. quanta *eſtimacion*
» hacen los *Eſpanoles* literatos de ſus *obras*,
» y los motivos que *me obligan* a eſcrivir eſta
» *carta*. Deſpues de haver *eſcrito* a V. S. la
» hiſtoria *de ſu patria* con tanta *conciſion* y
» acierto, emprendrò *la de Carlos V*, en la
» mas *delicada* criſis de Europa; *deſempeno* la
» V. S. con *admiracion* comun, penetrando las
» mayores arcanos de la conſtitucion de nueſtra
» Monarchia Eſpagnola. Però que mucho a
» viſta de ſu excellente diſcurſo ſobre el go-
» bierno feudal deſde la décadencia del imperio
» Occidental haſta el tiempo del miſmo Carlos?
» En el ſe ven deſembueltas por otro aſpecto
» aquellas particulares coſtumbres que meſcla-
» ron la Barbarie Tartara con un deſprecio
» alto de los vencindos; y un deſcuido de
» todas las claſes de los pueblos, a excepcion
» de pocas privilegiadas. Ningun verdadero
» amor a las artes, y un general abandono
» de las inveſtigaciones utiles, ſubſtituyendo
» en ſu lugar las ſutilezas eſcolaſticas, dictadas
» en las celdas de los ſolitarios o cenovitas,
» y traſladadas deſpues a las Univerſidades
» literarias. Es cierto que los nuevos deſ-
» cubrimientos del Oriente, y del Occidente,
» fueron parte para ſacar la Europa del eſpi-
» ritu feudal. V. S. da a eſtos deſcubrimientos en

MONSIEUR, il me paroît inutile de m'arrêter à vous faire part de l'eſtime ſolide & méritée que tous les Eſpagnols inſtruits font de vos ouvrages, & des motifs qui m'engagent à vous écrire. Après avoir publié, avec une préciſion admirable, une vérité & une exactitude dignes de vous, l'hiſtoire de votre patrie, vous avez entrepris dans celle de Charles-Quint de décrire la criſe la plus délicate où l'Europe ſe ſoit trouvée : vous vous en êtes acquitté de maniere à exciter une admiration générale : vous avez pénétré les plus profonds ſecrets de notre Monarchie. Mais que puis-je dire de votre excellent diſcours, ſur le gouvernement féodal depuis la décadence de l'Empire d'Occident juſqu'au ſiecle de Charles-Quint ? C'eſt-là qu'on voit développées ſous un nouveau jour, ces mœurs particulieres que les Barbares dans leur fier mépris pour les vaincus, introduiſirent dans notre Europe ; leur inſouciance aveugle pour toutes les villes, excepté le petit nombre de celles qui étoient privilégiées. Il n'y eut plus alors de véritable amour pour les arts : les plus utiles découvertes, les ſciences, furent abandonnées, & à leur place l'on vit s'élever les ſubtilités de l'école, d'abord renfermées dans les réduits obſcurs & ſolitaires des cloîtres, mais bientôt produites au grand jour dans les Univerſités littéraires.

» ſus dos primeros tomos de la America aquella
» ſerie, y enlace de la hiſtoria antigua y mo-
» derna, a que pueden alcanzar pocos hombres.
» Yo he leydo el primer libro con admiracion,
» y un guſto indecible. El miſmo he advertido
» en la celebre contraverſia del obiſpo de
» Chiapa, cuya diſputa reſuelve V. S. con un
» juicio ſuperior. Yo penſava eſcrivir a V. S.
» por mas eſtenſo; ahora me reduzco a remitir
» a V. S. el titulo de academico que la real
» Academia de la hiſtoria, con univerſal acla-
» macion, me ha encargado de dirigirle por
» mano de Mylord Grantham. Eſpero en breve,
» y ſegun lo permitan los muchos negocios
» que me rodean, remitir a V. S. algunas ob-
» ſervationes; y la primera acerca de ſi el
» derecho y eſpiritu feudal han tenido pro-
» piamente lugar en Eſpana. La traducion que
» ſe eſta haciendo por don Ramon de Gue-
» vara de la hiſtoria de los deſcubrimientos de
» America, a viſta de la Academia, tiene una
» fraze que parece original; y al parecer exprime
» con mucha propriedad la fluidel, y la
» eloquente diccion del autor original. Yo, en
» mi particular, doy a V. S. gracias por las
» honras que me hace en ſus eſcritos. Mis
» occupaciones ſon tales que no me dejan
» tiempo para vacar ſeriamente a quellas de-
» tenidas comparaciones de las edades, de las
» coſtumbres, de la diverſidad de los govier-
» nos, y de las cauſas que han influido en
» las cataſtroſes politicas de las naciones mas
» dignas. Eſto es lo que ſave deſempenar V. S.
» deſde ſu gavinete, como ſi eſtubiera entre

Il eſt conſtant que les découvertes de l'Orient & de l'Occident, furent une des cauſes qui arracherent l'Europe à l'eſprit féodal. Vous donnez à ces découvertes dans les deux premiers volumes de votre hiſtoire de l'Amérique, un ordre, une ſuite, une liaiſon ſi naturelle entre l'hiſtoire ancienne & la moderne, que je vois peu d'hommes en état de le faire avec autant de ſuccès. J'ai lu le premier livre avec une admiration, un plaiſir que je ne puis vous exprimer. Ce ſont les ſentiments que m'a fait éprouver auſſi la célebre diſpute de l'Evêque de Chiapa, que vous ſavez réſoudre avec tant d'eſprit & tant d'art. J'imaginois d'abord pouvoir vous écrire d'une maniere plus étendue; mais je me vois réduit, quant à préſent, à vous remettre le titre d'Académicien, que la royale Académie de l'hiſtoire, d'une voix unanime, m'a chargé de vous faire parvenir par la voie de Mylord Grantham. Je me flatte, ſi les affaires multipliées dont je ſuis accablé, me le permettent, de pouvoir bientôt vous adreſſer quelques obſervations, & les premieres ſur cette queſtion, ſi les droits & l'eſprit de la féodalité ont jamais eu lieu en Eſpagne.

La traduction que fait Don Ramon de Guevara, ſous les yeux de l'Académie, de votre hiſtoire de l'Amérique, eſt d'un ſtyle vraiment original, & qui me paroît rendre avec beaucoup de propriété, l'élégance, la chaleur & l'énergie de votre diction.

Je vous rends graces, en mon particulier, de l'honneur que vous me faites dans vos écrits.

» nosotros, sin declinar en parcialidad. Yo me
» ofresco a V. S. con todas veras, y puedo
» asegurarle sin lisonja que pocos libros han
» podido grangear una estimacion tan solida
» entre las gentes de letras de este pays entre
» tanto. Pido a Dios guarde su vida muchos
» anos. Madrid y septiembre 29 de 1777.»

Monsieur Robertson répondit à cette lettre en Espagnol, & je ne crois pas devoir omettre sa réponse.

En el Collegio de Edimburgo a 3 *de Enero de* 1778.

» Mui Senor mio, Milord Grantham ha
» tenido la bondad de remetir me la carta que
» V. S. illustrissima se tomò la molestia de
» escrivir me, participando me la singularissima
» e inesperada honra que se ha servido dispen-
» sar me la real Academia de la historia. El
» concepto favorable de los hombres de discer-
» nimento, y candor, es una de las mas gustosas
» recompensas que puede conseguir un autor
» por sus tareas literarias; quanto mas lisonjera

Mes occupations ſont telles qu'elles ne me laiſſent pas des loiſirs ſuffiſants pour réfléchir auſſi ſérieuſement que je le voudrois à la variété des âges, des mœurs & des gouvernements, & aux cauſes qui ont influé ſur les cataſtrophes politiques des nations les plus célebres. C'eſt ce que vous ſavez ſi bien faire du fond de votre cabinet, & auſſi exactement que ſi vous étiez parmi nous, ſans vous laiſſer gagner à la partialité. Je vous l'avoue ſincérement, quant à moi, & je puis vous aſſurer ſans flatterie, que peu de livres ont obtenu parmi les hommes inſtruits de ma patrie une eſtime auſſi ſolide que l'a fait le vôtre.

Je prie Dieu de vous conſerver nombre d'années. A Madrid le 29 Septembre 1777.

Au College d'Edimbourg le 3 de Janvier 1778.

MONSIEUR, Mylord Grantham a eu la bonté de me remettre la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, qui me fait part de l'honneur ſingulier & inattendu que l'Académie royale de l'hiſtoire a bien voulu m'accorder. Si l'idée favorable que conçoivent d'un auteur les hommes qui allient la candeur au ſavoir, eſt une de ſes plus douces récompenſes; combien il lui eſt plus flatteur & plus eſtimable d'avoir l'approbation unanime d'un corps ſi

» y apreciable ſera una ſenal de aprobacion de
» un cuerpo tan juſtamente dinſtinguido por
» el merito y talento de ſus individuos !

» Quando me fue neceſſario repreſentar en
» mi hiſtoria de Carlos V la antigua conſtitu-
» cion de la Monarquia Eſpagnola , y deſpues
» quando me he aventurado a boſquejar la
» planta , y govierno interior de las colonias de
» Eſpana en el nuevo mundo , he reconocido
» plenamente las muchas deſventajas con que
» por neceſidad trabaja un eſtrangero en ſeme-
» jantes inveſtigaciones. Però procurè com-
» penſar las buſcando con prolixa diligencia là
» verdad en los autores originales , y en las
» leyes publicas de eſte pays ; precediendo con
» mucha cautela , y precaviendo cuidadoſa
» mente contra las preocupaciones faciles de
» formarſe en el eſpiritu de un hombre oriado
» bajo una forma de gobierno , y un ſyſte-
» ma de religion mui diſtintos de los de la
» nacion que emprende deſcrivir. El haverſe
» dignado la real Academia autorizar con ſu
» aprovacion mis obras , me hace eſperar que
» o avre incurrido en menos errores de los
» que recelava , o que los ſugetos reſpectables
» que me han favorecido con admiracion en
» ſu gremio , avran mirado mis faltas con ojos
» indulgentes , en conſideracion al eſmero con
» que trabaje por evitarlas.

» Si V. S. illuſtriſſima tuvieſſe la benignidad
» de indican me de que modo podre contri-
» buir en algo a los loables e importantes
» fines del inſtituto academico , me gloriare
» de cooperar a ellos con ſemejantes compa-

justement distingué par le mérite & les talents de ses individus!

Lorsqu'il me fallut dans mon histoire de Charles-Quint retracer l'ancienne constitution de la Monarchie Espagnole, & depuis lorsque je me suis hasardé de développer le plan & le gouvernement intérieur de ses colonies dans le nouveau monde, j'ai senti toutes les difficultés que devoit nécessairement rencontrer un étranger dans un semblable travail. J'ai tâché de les compenser, en cherchant avec beaucoup de soin la vérité dans les auteurs originaux & les loix publiques du pays; me gardant, autant qu'il m'a été possible, des préjugés trop faciles à s'élever dans l'esprit d'un homme né sous un gouvernement, dans une religion bien opposée de forme & de systême à l'état & au culte de la nation que j'avois entrepris de faire connoître. La grace que me fait l'Académie d'approuver mes écrits, me persuade qu'il ne m'est pas échappé autant d'erreurs que je le craignois d'abord, ou que les sujets respectables qui ont bien voulu m'associer à eux, ont jeté sur mes fautes un œil favorable, en considération des efforts que j'ai faits pour les éviter.

Si vous vouliez avoir la bonté de m'instruire de quelle maniere je pourrois coopérer aux louables & importants travaux de l'Académie; je me ferois une gloire d'y contribuer, & je m'estimerois heureux de trouver une nouvelle

» neros, y me tendre por dichoſo en conſeguir » nuevas oportunidades de manifeſtar mi celo » por el honor de una nacion que yo he reſ- » petado mas que algunos eſcritores eſtran- » geros, por lo miſmo que me dedique a co- » nocer la mejor.

» Permita me, V. S. illuſtriſſima, manifeſtarle » quanta ſatisfaccion eſperimento, reflexio- » nando el honor que disfruto ahora en haver » contraido tan immediato enlace con V. S. » illuſtriſſima, y en hallar me bajo la immediata » direccion de una perſona cuyos talentos ad- » miro, tiempo hace, y de cuyos eſcritos » he ſacado muchas inſtrucciones.

» Sirvaſe, V. S. illuſtriſſima, anadir a ſus » demas finezas la de comunicar a todos los » miembros de eſe real cuerpo, los ardientes » afectos de reſpeto, eſtimacion, y gratitud » que les profeſo.

» Tengo el honor deſer con la devida aten- » cion illuſtriſſimo Senor, el mas obediente, y » rendido ſervidor de V. S. illuſtriſſima. »

GUILLERMO ROBERTSON.

occaſion de manifeſter mon zele en faveur d'une nation que je n'ai plus reſpectée que ne l'ont fait pluſieurs écrivains étrangers, que parce que je me ſuis attaché à la mieux connoître.

Permettez-moi de vous montrer tout mon contentement, en réfléchiſſant à l'honneur que je reçois dans la nouvelle liaiſon que je contracte avec vous, & de me voir ſous la direction immédiate d'une perſonne dont j'admire, il y a long-temps, les talents, & dans les écrits duquel j'ai puiſé une foule d'inſtructions.

Daignez, Monſieur, ajouter une obligation de plus, aux bontés dont vous m'avez comblé : c'eſt de faire part à tous les membres de l'Académie de mes ſentiments de reſpect, d'eſtime, & de reconnoiſſance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un an après cette réponse de M. Robertson, c'est-à-dire, dans le mois de janvier de l'année 1779, le gouvernement a trouvé bon de défendre le livre qui l'avoit fait recevoir à l'Académie ; il a donné ordre à toutes les douanes de lui fermer l'entrée du royaume dans quelque langue qu'il soit, & à l'Académie de l'histoire, de nommer deux de ses membres pour attaquer & critiquer l'ouvrage de M. Robertson; elle a pertinemment répondu qu'elle les nommeroit volontiers, pourvu qu'il lui fût permis d'en choisir deux autres pour en faire la défense. La traduction qui alloit être mise sous presse, a été enveloppée dans cette proscription.

La troisieme Académie est celle des beaux arts, la peinture, la sculpture & l'architecture. Philippe V en conçut la premiere idée ; mais Ferdinand VI en est le vrai fondateur. Elle a pour président le ministre d'état, & pour membres, plusieurs grands d'Espagne. En 1778, l'art qui parut avoir fait le plus de progrès, fut l'architecture : après elle, la gravure à l'eau forte ; ensuite la sculpture. La peinture parut à tous les connoisseurs fort arriérée, même dans les prétendus chefs-d'œuvre qui furent couronnés.

Cette Académie est placée dans un bel édifice de la rue d'Alcala, qui fut aussi destiné à renfermer le cabinet public d'histoire naturelle. La porte de ce palais de la nature & des arts réunis, est ornée de deux belles colonnes d'ordre dorique ; & sur le fronton on lit cette inscription juste & simple, que composa Don Thomas de Irraite:

Carolus III rex, naturam & artem, ſub uno tecto, in publicam utilitatem conſociavit, anno M. DCC. LXXIV.

Les ſalles de l'Académie de peinture renferment pluſieurs tableaux modernes de divers maîtres eſpagnols, qui ne ſont pas tous excellents ; divers modeles en plâtre, des meilleurs morceaux de l'antiquité. On y voit une Suſanne, de *Rubens* ; & dans la ſalle d'aſſemblée, un beau tableau de l'*Albane*, qui repréſente le jugement de Pâris ; & quelques deſſins & plans faits par les Infants, pour leur morceau de réception à l'Académie.

Le ſecond étage de l'édifice forme le cabinet d'hiſtoire naturelle : les raretés & les curioſités en tout genre, qu'avoit raſſemblé Don *Pedro d'Avila*, Américain d'origine, ont fait la baſe de ce cabinet. Il avoit paſſé ſa vie à cultiver l'hiſtoire naturelle, & employé ſa fortune à recueillir les objets les plus intéreſſants qu'elle peut fournir. Il fit en 1776 préſent de ſa collection au roi d'Eſpagne, qui le nomma directeur de ſon cabinet, avec des appointements conſidérables.

Ce cabinet eſt tenu avec autant d'ordre que de ſoins, & il eſt tous les jours augmenté de tant de morceaux de différents genres, qu'il peut devenir un des plus riches & des plus complets de l'Europe. Le roi régnant s'intéreſſe beaucoup à ſa perfection, & a donné des ordres précis à tous les gouverneurs & vice-rois des Indes, de l'enrichir de tout ce qu'ils pourront trouver de curieux.

Ce cabinet a ſinguliérement profité de la

protection ouverte que lui accorde le monarque. La collection des métaux & des minéraux l'emporte sur toutes celles que l'on connoît. On y remarque des grains d'or pur, d'un volume prodigieux, un, entr'autres, reçu en 1778, qui vaut dix-neuf mille cinq cents livres.

C'est à la Nouvelle Espagne, & sur-tout dans la province de *Sonora*, que l'on trouve des producteurs d'or, si l'on peut se servir de ce terme, pour désigner les matrices où l'or se forme & acquiert sa perfection. Ces matrices ne sont point, comme l'ont cru plusieurs minéralogistes, des parties intégrantes de quelque mine, détachées & entraînées au sein des terres par les ravins ou pluies. Une personne digne de foi m'a dit avoir observé ce phénomene de la nature avec beaucoup d'attention dans le fameux *Placer* de la *Ciene Guita* (*), & dans des endroits peu susceptibles d'éboulements; il apperçut dans quelques-unes de ces matrices les efforts du métal, pour échapper au producteur qui le renferme. On en voit où l'or sort par les pores de la pierre, & à mesure qu'il croît, elle se brise par écailles. Ces grains d'or se trouvent à plus ou moins de profondeur dans la terre, souvent à un pied, quelquefois à quatre. L'or qu'on rencontre à la superficie de la terre est plus

(*) On nomme *placer* ou plaisir, ces sources de l'or, parce que lorsqu'on est assez heureux pour en trouver, l'on en retire ce métal en grande quantité & presque sans peine.

coloré,

coloré, & de plus de titre que celui qui est plus enfoncé.

On rencontre aussi de l'argent vierge à fleur de terre : il y a quelques années, que dans les montagnes de la *Risona*, à quinze lieues nord des missions de *Cucurpe*, on trouva plusieurs masses d'argent pur ; une, entr'autres, si considérable, qu'on fut obligé de lui appliquer plusieurs forges, & le propriétaire en retira plus de quatre mille marcs d'argent.

Ce que l'on voit de plus remarquable dans la salle des minéraux, après les mines d'or & d'argent très-multipliées, c'est de l'argent rouge, du soufre crystallisé, & du cuivre bleu qu'on prendroit pour du lapis.

Il y a quelques objets dignes de curiosité parmi les pierres précieuses; entr'autres, une opale quarrée, de la plus grande beauté.

Il est difficile de voir une collection plus complete & plus variée en marbres & en agates. Parmi celles-ci il y en a d'herborisées, de figurées d'une maniere très-curieuse, beaucoup de celles qui sont connues sous le nom d'*oculaires*, & plusieurs qui contiennent des gouttes d'eau, dont la fluidité est très-sensible à l'œil, à travers l'enveloppe transparente qui les renferme.

La case des bézoarts est aussi fort riche & fort curieuse. On en voit un qui pese 32 onces, & que portoit un malheureux jeune homme mort à 27 ans à *Montevideo*, sans que cette effrayante incommodité l'empêchât de travailler.

La collection de poissons, d'animaux qua-

drupedes, d'infectes, (aux papillons près), eft encore dans fon enfance. Elle contient cependant un éléphant, un lion, plufieurs fourmilliers, un pareffeux, un phoque, deux gazelles, des hiennes, un zébre, &c. On en peut dire autant des grands oifeaux, quoiqu'on y trouve deux autruches mâle & femelle, & quelques aigles de la troifieme grandeur, trouvées en Efpagne; mais ce cabinet renferme une quantité prodigieufe de ces petits oifeaux de l'Amérique, variés à l'infini de forme & de couleur.

Il lui manque encore beaucoup d'objets dans la claffe des ferpents, des embryons, des productions monftrueufes; mais il eft riche en coquilles, en madrepores, en coraux & autres plantes marines.

La falle qui contient les meubles, armes & vêtements des divers peuples Indiens, n'eft pas une des moins curieufes.

Le cabinet eft compofé de douze falles de grandeur inégale; M. d'Avila s'occupe à en rédiger le catalogue; les deux premieres falles forment feules la matiere des deux premiers volumes.

La quatrieme Académie eft celle de Médecine; elle ne jouit pas d'une grande confidération, foit par les préjugés qui tiennent encore, en Efpagne, cet art dans une obfcurité dont il eft fi digne de fortir, foit parce que la plupart de ceux qui le profeffent, ne méritent pas eux-mêmes de diftinction.

Après avoir rendu compte des diverfes Académies, on lira avec plaifir quelques détails

ſur une nouvelle ſociété qui s'eſt établie & répandue depuis trois ans environ en Eſpagne, ſous le titre de *los Amigos del Pays*, les amis du Pays. L'objet de cette ſociété, qui eſt compoſée d'un nombre de ſujets indéterminé, eſt d'encourager les arts utiles, ſoit par des conſeils, ſoit par des ſecours pécuniaires, ſoit par des eſſais, ou des obſervations dont les divers membres ſe chargent de démontrer l'avantage au peuple; c'eſt une image de la ſociété des arts, établie à Londres, & qui gratifie tous les ans l'induſtrie, de près de cent mille livres.

L'agriculture & ſes diverſes branches, comme la multiplication des beſtiaux, la filature des laines, les engrais, & les outils propres aux différentes eſpeces de culture dont la terre eſt ſuſceptible, ſont auſſi de leur diſtrict; ils ont fait venir récemment d'Angleterre des modeles de charrue, & les eſſais qu'on en a faits, ont eu le plus grand ſuccès.

On n'avoit rien entendu juſqu'à préſent, à la filature du lin. Les amis du Pays ont formé des établiſſements, où les enfants des deux ſexes viennent s'inſtruire dans cette préparation: non ſeulement cette inſtruction eſt gratuite; mais encore eſt-il quelques enfants pauvres auxquels on donne deux ou trois ſous par jour? Ceux de ces enfants qui ſe diſtinguent, reçoivent des prix. Quiconque ſe préſente dans ces écoles publiques avec la ſeule bonne volonté, eſt ſûr d'être admis. Il regne entre tous les membres une égalité apparente & parfaite. Dans les aſſemblées, l'Archevêque

de Tolede ne déplacera pas le plus ſimple marchand. Le motif principal qui a préſidé à la formation, & qui dirige les opérations de la ſociété, eſt de tirer parti de l'énergie de la nation, qui perce à travers les entraves dont elle eſt accablée.

Ces ſociétés, ſuivant leurs ſtatuts, publieront tous les ans dans leurs Mémoires, les diſcours, les obſervations, & les vues de leurs divers aſſociés.

Chaque membre dans la ſociété de Madrid, eſt obligé de donner tous les ans, la ſomme de 120 réaux de veillon, ce qui fait trente livres de notre monnoie ; ſomme bien modique, & dont l'emploi eſt deſtiné à faire imprimer les écrits de la ſociété, & à fournir la valeur des prix qui ſeront diſtribués pour le bien de l'agriculture, de l'induſtrie & des arts. Les profeſſeurs utiles dans tous les genres, ſont ſeuls exempts de payer la taxe de 30 liv. mais aucun d'eux ne peut recevoir des honoraires ; ils ſont libres de compter la redevance annuelle, & alors ils jouiſſent des privileges, ſuffrages, & prééminences accordés aux autres aſſociés ; clauſe ſinguliere ! ils devroient en avoir davantage s'il étoit poſſible, puiſqu'ils donnent plus, talent & argent.

Il y a trois claſſes d'aſſociés, les réſidents, les correſpondants, & les agrégés. Les derniers ſont obligés d'envoyer les détails qu'on leur demande, ſur l'agriculture & les arts, & de faire les expériences qu'on leur preſcrit, aux frais de la ſociété.

Leurs diſcours & leurs Mémoires ſont lus

aux séances publiques en entier ou par extrait, comme ceux des associés résidents.

Les assemblées commencent par la lecture de ce qui s'est résolu dans la derniere séance, dont l'acte n'est pas entiérement rédigé pour savoir si l'on n'a rien oublié, & si l'on veut ajouter ou changer quelque chose.

Les actes ou délibérations sont rédigés par le Secretaire & le Censeur, parce que la clarté, la précision & la propriété du style, sont regardés comme de la plus grande importance dans cette rédaction, puisque ces actes forment à la fin de chaque année le résumé de l'esprit de la société.

Chaque associé lit lui-même ses ouvrages, ou les fait lire par le Secretaire; mais s'il convient de l'examiner avant que de le lire publiquement, on nomme des Commissaires qui font très-briévement leur rapport, & qui ont sans doute pour l'Auteur de l'ouvrage, comme cela leur est prescrit, tous les égards & la politesse possibles.

Les personnalités, les disputes, les jactances, sont exclues des assemblées, parce qu'elles troublent le bon ordre & l'amitié; on doit avouer que cet article des statuts est quelquefois violé.

La société a cinq Officiers, qui sont: le Directeur, le Censeur, le Secretaire, l'Auditeur de compte ou le *Contador*, & le Trésorier. Ces cinq Officiers ont des substituts.

Il n'a rien paru encore des travaux de la société de Madrid; mais son but est de donner tous les ans des Mémoires, à la fin desquels

feront imprimés les éloges des associés morts dans l'année ; on y verra l'histoire des progrès de la société dans les trois branches pour lesquelles elle est établie, des détails & des calculs économo-politiques sur l'introduction & l'extraction des productions étrangeres & de celles du pays, relatifs aux diverses Provinces où se trouvent les amis. A la fin de chaque volume des Mémoires, on mettra le nom de tous les associés, excepté de ceux qui feront morts, & dont il sera fait mention dans les éloges funebres.

Lorsqu'on aura du temps de reste dans les assemblées, ce qui peut arriver très-souvent, observent les statuts, on remplira la séance par la lecture de quelque bon ouvrage sur l'économie politique. Les plus instruits parmi les associés, pourront en discuter le plan & les raisons ; mais ce ne sera que lorsqu'un associé aura fini de parler, qu'un autre de ses confreres pourra prendre la parole.

La société peut donner à ces divers membres des commissions particulieres, comme d'aller examiner telle ou telle machine, de rendre compte à Sa Majesté des travaux de l'académie, de rédiger tel Mémoire particulier, &c. & chaque associé, selon ses forces, exercera l'emploi qui lui conviendra le plus, & tâchera de le remplir au gré de la société. Parmi ces commissions, les plus importantes sont celles de Protecteur des différents arts & métiers, & de Surveillant des écoles patriotiques. Leurs devoirs respectifs sont très-détaillés dans l'ouvrage qui a pour titre, *de la*

Educacion popular de los Artesanos, de l'Education des Artisans. (*)

Les fonds qui se trouvent dans la caisse de la société, après avoir prélevé les dépenses ordinaires & indispensables, sont destinés à récompenser ceux qui se sont distingués dans les diverses branches de l'industrie.

Le premier prix est adjugé à l'Auteur du meilleur discours sur la question proposée par la société; les étrangers sont admis à ce concours; ils peuvent écrire en espagnol, en latin, en françois, en italien, ou en anglois.

La société de Madrid donna son premier prix en Janvier 1778. Il fut adjugé à un avocat de Seville. Le but du discours étoit de fournir les moyens de perfectionner l'agriculture en Espagne. Parmi les concurrents étoient deux Toulousains; mais ils ne furent pas bien accueillis. Le jugement porté sur leurs ouvrages, fut plus que sévere & conçu en des termes qu'on pourroit appeller injurieux. Les deux discours, selon le Censeur, étoient des écrits pitoyables, infames; & de l'un il ajouta qu'on ne pourroit le lire sans être indigné contre l'Auteur. Ces mots d'infamie & d'indignation n'étoient cependant dus qu'à quelques réflexions échappées aux deux concurrents sur certains abus qui s'opposeront toujours aux progrès de

(*) L'Auteur de cet ouvrage est M. Campomanes, un des amis du Pays qui a le plus écrit sur cette partie de l'économie politique. Son discours sur les moyens d'encourager & de fomenter l'industrie, est plein d'excellentes idées; il est peut-être le seul économiste en Espagne, qui ait bien vu les divers rapports de l'Agriculture avec les arts.

l'agriculture. Les Eſpagnols ont trop d'imagination, pour n'être pas un peu ſuſceptibles ; mais cet accueil fait à deux ouvrages étrangers dans la premiere ſéance de la ſociété, n'eſt pas encourageant.

La ſociété ſe propoſe d'établir dans les villes, les bourgs & les campagnes, des écoles patriotiques pour multiplier les lumieres. Elle nommera un des amis pour veiller à ces écoles ; mais ſuivant les termes des ſtatuts, il n'aura d'autre autorité, d'autre juriſdiction ſur elles, que celle d'un bon pere de famille. Il veillera ſur les mœurs, l'application & la propreté des jeunes éleves confiés à ſes ſoins.

L'emblême de la ſociété eſt une médaille ornée du ſymbole de l'agriculture, de l'induſtrie & des arts, avec cette deviſe, *ſocorre enſenando ;* c'eſt-à-dire, elle ſecourt en inſtruiſant.

Il y a cinq ſociétés agrégées à celle de Madrid, qui ſont celles de Tolede, de Guadalajara, de Segovie, d'Avila & de Talavera.

La ſociété de la Biſcaye ou de Vergara, eſt une des plus fameuſes & des plus inſtruites ; elle a des vues plus étendues qu'aucune de celles qui ſont établies ; elle s'occupe en particulier de l'éducation de la nobleſſe du pays, & a fait appeller, pour cet objet, les meilleurs maîtres dans tous les genres. Le roi protege ouvertement ces aſſociations, & a ordonné à la ſociété de Madrid, d'admettre parmi ſes membres le Prince des Aſturies, & les Infants Don Gabriel & Don Antoine.

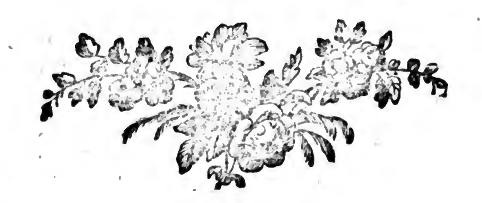
La Caſa del Campo.

C'EST une maiſon royale ſituée aux portes de Madrid, ſur l'autre rive du Manzanares, entourée d'un aſſez beau parc qui a environ deux lieues d'étendue, & qui eſt fermé de murailles. Le public n'a pas le libre uſage de ce jardin, qui ſeroit, pour les habitants de cette capitale, une promenade délicieuſe.

Le palais eſt petit & fort négligé : on y trouve cependant quelques bons tableaux, parmi leſquels il faut compter pluſieurs payſages dans le goût flamand ; une nativité, l'adoration des rois ; le baptême, la réſurrection & l'aſcenſion de Jeſus-Chriſt, de *Paul Matei* ; & ſur-tout l'original de la tentation de Saint Antoine, peinte ſur bois, par *Calot*, d'après lequel a été gravée la fameuſe eſtampe que tout le monde connoît. Dans la chapelle il n'y a de remarquable que le martyre de Saint Laurent, peint par *Orrente.*

On voit à l'entrée du jardin la ſtatue équeſtre de Philippe III, en bronze, ſur un piedeſtal de marbre ; elle fut commencée par *Jean Boulogne*, né à Douay, ſculpteur & architecte, & achevée par *Pierre Tacca*, ſon éleve. On la compare pour la beauté à celle de Henri IV, qui fut auſſi commencée par le même artiſte. Les monuments ne ſont pas faits ici pour le public : tout eſt enfermé entre quatre murailles ; il faut chercher des amis pour voir

le Palais neuf, Buen Retiro, la Casa del Campo, &c. Je connois un pays où le peuple est compté pour rien, où ce n'est pas pour lui qu'on fait les chemins, les rues & les promenades ; mais en Espagne c'est pire encore. Il est vrai que cette nation est dans l'engourdissement, & qu'elle ne se soucie de rien. Pour revenir à la Casa del Campo, on y voit plusieurs belles fontaines, quelques statues bien exécutées, des allées charmantes, où l'on trouve de la fraîcheur, de la verdure, & sur-tout la plus profonde solitude ; mais on ne peut pas y aller rêver toutes les fois qu'on veut.



Du Pardo.

CETTE maison royale est à deux lieues de Madrid, & n'a d'autre agrément qu'une belle situation & des forêts de chênes-verds, peuplés de bêtes fauves; ce qui rend ce château très-recommandable au roi régnant. On y va par un chemin magnifique & éclairé pendant la nuit. Le château fut commencé par Charles-Quint, & continué par Philippe II; mais Charles III l'a augmenté presque du double. La Cour passe tous les ans environ deux mois au Pardo, ce qui attire la foule des solliciteurs, les marchands, & ceux qui par état sont obligés de suivre le roi; de sorte qu'il s'est formé un petit bourg aux environs du château, où l'on trouve une assez bonne table & le logement, lorsque les affaires ou la curiosité vous y appellent. Le voisinage de Madrid rend ce *Sitio* un des plus agréables pour toutes les personnes qui par devoir sont attachées à la Cour.



De l'Escurial.

EN quittant Madrid pour aller à l'Escurial, on suit par un chemin superbe & très-agréable les bords du Manzanares : c'est le seul côté de la ville où l'on jouisse de quelque verdure. On a soin d'arroser le chemin pour le rendre plus frais ; & quoique ce soit par un procédé un peu long, puisque ce sont des enfants qui vont puiser de l'eau dans la riviere, & qui viennent la répandre sur la route au moyen de plusieurs petits sceaux, durant l'espace environ d'une lieue ; il ne faut pas en savoir moins de gré à ceux qui, de maniere ou d'autre, ont cherché à abattre la poussiere qui regne dans ce canton. On traverse une partie de la forêt du Pardo, où les daims & les faons en troupe viennent paître & bondir presque sur le chemin, qui est toujours beau, varié & bien entretenu. Mais, dès que l'on a passé le Manzanares sur un pont de pierre, où l'on voit d'un côté la statue de Sainte Barbe, & de l'autre celle de Saint Ferdinand, toutes les deux en pierre & un peu plus grandes que nature, on ne trouve plus que des terres assez ingrates ; & ce n'est guere qu'à deux lieues de l'Escurial que le sol devient plus varié, plus fertile & plus agréable. On voit de très-loin cet immense édifice, dont on a fait tant de récits, que quelques uns ont nommé l'unique merveille du monde, & les plus modestes, la huitieme.

Tout le monde ſait que l'Eſpagne doit l'Eſcurial à un vœu que Philippe II s'aviſa de faire à Saint-Laurent, pour gagner la bataille de Saint-Quentin, qui fut donnée le jour où l'égliſe célebre la fête du ſaint diacre; il fit auſſi le vœu de n'aller jamais depuis à la guerre, vœu qu'il tint auſſi exactement que le premier. Il faut avouer qu'il s'en acquitta dignement, & c'eſt à tort qu'un mauvais plaiſant dit, en voyant ce large & vaſte édifice, que Philippe II avoit eu bien peur lorſqu'il fit un ſi grand vœu. Il ne conſidéroit pas ſans doute que l'offrande d'un ſouverain le plus riche & le plus puiſſant qu'il y eût alors en Europe, & auſſi hypocrite ou dévot que riche, ne pouvoit manquer d'être magnifique.

Philippe II ayant réſolu d'exécuter ſon vœu, choiſit une poſition ſeche, ſtérile, ingrate, mais pittoreſque. Ce fut dans les montagnes qu'il voulut bâtir un monaſtere, & les tréſors qu'il vouloit y prodiguer, ne devoient ſervir qu'à l'embellir, & non à changer la ſituation que doit avoir une ſolitude. Il fit appeller les plus fameux architectes qu'il y eût alors en Eſpagne, & qui ne le cédoient pas aux meilleurs qui fuſſent en Italie. Ce ne fut ni le Bramante, ni un architecte françois qui formerent le plan de l'Eſcurial, & qui le firent exécuter, quoi qu'en aient dit Colmenar & quelques hiſtoriens françois : ce furent *Jean-Baptiſte de Tolede* & *Juan de Herrera*, tous les deux Eſpagnols, qui furent les architectes de ce monument.

Il eſt, dit-on, conſtruit en forme de gril; ce

qui eſt difficile à voir du premier coup-d'œil, parce que l'enſemble eſt ſi vaſte, qu'on ne peut le conſidérer que par parties. Cette forme lui fut donnée en mémoire de l'inſtrument qui ſervit au martyre de Saint Laurent, à qui l'édifice étoit dédié; auſſi n'y voit-on de toute part que des grils en pierre, en fer & en bronze; quoique les auteurs les plus verſés dans les divers genres de torture imaginés par les hommes pour le bien de leurs ſemblables, aient prétendu que le tourment du gril ne fut jamais employé.

On a eu raiſon de dire que cet édifice eſt l'image d'une grande ville. On y trouve le palais d'un ſouverain; pluſieurs égliſes; un nombre de moines ſuffiſant pour peupler telle partie du monde qu'on voudra; un college; de nombreuſes bibliotheques; des boutiques de tous les arts & métiers; un parc; des jardins; des fabriques; de belles promenades & des richeſſes infinies.

On eſt frappé, à l'aſpect de l'Eſcurial, de l'air noble & ſimple qui le caractériſe. La façade principale eſt au couchant, & n'a pour perſpective qu'une très-haute montagne; c'eſt ce que vouloit exprimer Philippe II, lorſqu'il diſoit que du pied d'une montagne ſtérile, avec une feuille de papier, il commandoit aux deux hémiſpheres.

Ce monument eſt un de ceux dont on a donné le plus de deſcriptions. *Martiniere*, *Moreri*, *l'Abbé de Vairac*, *le Salmon*, en ont tous parlé à l'envi & dit beaucoup de fauſſetés. Cependant pour ne pas répéter, je n'entrerai

point dans une foule de détails minutieux & de mesures ; je me contenterai de jeter sur ce vaste édifice un coup-d'œil rapide, & de ne rappeller que ce qui est vraiment digne de la curiosité.

L'édifice de l'Escurial est un quarré un peu plus long que large ; il est construit d'une pierre grise, & polie avec tant de soin, qu'elle ressemble à du marbre. Il est composé de quatre corps-de-logis, ornés aux quatre coins de grands pavillons couverts de plomb, & terminés par une aiguille. La façade du côté des jardins a quatre étages ; les autres façades n'en ont que trois. On y compte, dit-on, car je ne les ai pas comptées, onze mille fenêtres, quatorze mille portes, dix-sept cloîtres, vingt-deux cours, & plus de mille colonnes. Le voyageur Espagnol prétend, & je serai aisément de son avis, qu'il faut rabattre plus de la moitié des portes & des fenêtres, & environ les trois quarts des colonnes.

La façade principale a trois portes à distances égales. La porte du milieu conduit à l'église; celle qui est à droite, aux diverses boutiques des arts & métiers; on entre dans le college par celle qui est à gauche. La porte principale est ornée de huit colonnes d'ordre dorique, posées sur un piedestal noble, sérieux, & long de cent trente pieds. L'ordre dorique supporte quatre colonnes ioniques ; & dans l'entre-deux, sont quatre aiguilles ou pyramides de pierre, surmontées d'une boule. On voit au milieu de la corniche qui sépare les deux ordres, les armes du roi d'Espagne, gravées sur une pierre qui

n'a pas été apportée d'Arabie, quoique Colmenar & tant d'autres l'aient prétendu, & dont la ſculpture n'a pas coûté ſoixante mille écus. Le portail eſt terminé par une ſtatue de Saint Laurent, haute de quinze pieds, dont la tête & les mains ſont de marbre, tenant ſon gril de bronze doré ; ouvrage excellent de Jean-Baptiſte Monegro.

Cette porte conduit dans une ſuperbe cour, & l'on a en face un degré de ſix marches qui en occupe toute la largeur. C'eſt ſur ce perron que s'éleve le portail de l'égliſe : eſpece de périſtile orné de huit colonnes doriques, ſix de face, & une de chaque côté. Ces colonnes s'élevent à la hauteur du reſte du bâtiment ; elles ſoutiennent un fronton d'une élévation à-peu-près égale ; & ſur la corniche qui couronne les huit colonnes, ſont ſix ſtatues coloſſales qui repréſentent ſix rois d'Iſraël. Les deux du milieu, ſont celles de David & de Salomon, ſous l'emblême deſquels on a voulu, dit-on, repréſenter Charles-Quint & Philippe II, l'un guerrier & l'autre politique. Les autres ſtatues ſont celles d'Ezechias, de Joſias, de Joſaphat & de Manaſſé. Au deſſous de chacun des rois, on lit ſon nom gravé ſur le piedeſtal avec une courte inſcription (*). Ces rois

(*) David. *Operis exemplar à domino recepit.*
Salomon. *Templum domino ædificatum dedicavit.*
Ezechias. *Mundatâ domo phaſe celebravit.*
Joſias. *Volumen legis domini invenit.*
Joſaphat. *Lucis ablatis legem propagavit.*
Manaſſé. *Contritus altare D. inſtauravit.*

ont

ont chacun une couronne de bronze doré, du poids de cent livres, & un ſceptre de la même matiere, du poids de cinquante. La harpe de David peſe, dit-on, près de trois cents quatre-vingts livres. Ce beau portail ſe termine en forme triangulaire, & au deſſous de l'angle le plus élevé eſt une grande fenêtre de vingt pieds de haut, fermée en façon de gril. Aux deux coins de la cour ſont deux tours qui ſont chargées de trente-ſix cloches, dont la ſonnerie eſt, dit-on, fort agréable.

L'égliſe a trois portes: ſur celles des deux côtés on lit les inſcriptions ſuivantes, incruſtées en lettres de bronze doré dans du marbre noir.

D. Laurent. Mart.
Philipp. omn. Hiſp. regn.
utriuſque Sicil. Hieru. &c. rex
hujus templi primum dedicavit
lapidem D. Bernardi ſacro die
Anno M. D. LXIII.
Res divina fieri in eo cœpta
pridie feſtum D. Laurentii
Anno M. D. LXXXVI.

Il ſe paſſa vingt-trois ans entre le commencement de l'ouvrage & ſa fin.

L'autre inſcription eſt :

Philipp. II, &c.
Camilli Cajet Alexand.
Patriarchæ nuntii apoſt.
miniſterio hanc baſilic.
S. Chriſmate conſecrand.
piè ac devotè curavit
Die XXX *Auguſt. ann.* M. D. XCV.

L'églife eft grande, & faite, dit-on, à l'imitation de celle de St. Pierre de Rome. Son architecture eft d'ordre dorique. Sa forme eft la croix grecque; elle a trois nefs qui font divifées & foutenues par quatre énormes piliers; & au milieu d'elles s'éleve un dôme fuperbe & d'une proportion admirable. La longueur de toute l'églife eft de trois cents foixante-quatre pieds, & fa largeur eft de deux cents trente. L'entrée paroît obfcure & un peu écrafée, à caufe du chœur qu'on a bâti au deffus; mais la voûte plate qui le foutient, eft une des preuves de la grande habileté de l'architecte (*).

L'autel principal eft placé dans un enfoncement tout revêtu de jafpe, depuis le fol jufqu'à la voûte. On y monte par douze degrés de marbre fanguin, qui occupent toute la largeur de la grande nef. Tous les ornements de cet autel font en bronze doré, & vraiment dignes d'être admirés pour leur belle exécution. Le premier corps d'architecture dont il eft décoré, eft compofé de fix colonnes cannelées d'ordre dorique, dont les bafes font de jafpe. Dans leur intervalle font quatre ftatues de bronze doré, grandes comme nature, & qui repréfentent quatre peres de l'églife. Le fecond corps eft formé de fix colonnes ioniques auffi

(*) Le dôme a 66 pieds de diametre; fa circonférence extérieure eft de 295 pieds; fa hauteur du fol de l'églife jufqu'à la croix qui le termine en dehors, eft de 330 pieds. La grande nef a cinquante pieds de large, les nefs latérales trente, &c.

cannelées ; & leur entre deux eſt orné par les ſtatues des quatre Evangéliſtes, un peu plus grandes que celles dont j'ai déja parlé. Dans l'eſpace du milieu eſt le martyre de Saint Laurent, peint par *Peregrino Tibaldi*. Le troiſieme corps eſt compoſé de quatre colonnes corinthiennes qui ſont accompagnées de deux obéliſques de jaſpe verd, & des ſtatues de Saint Jacques & de St André, d'une proportion un peu plus forte que celle des Evangéliſtes. Le dernier corps enfin conſiſte en deux colonnes compoſites, dont le milieu eſt rempli par un crucifix, au pied duquel ſont la Vierge & Saint Jean ; & en dehors des colonnes Saint Pierre & Saint Paul. Toutes ces ſtatues ſont eſtimées : on les attribue à *Léon Leoni & à Pompée*, ſon fils, quoiqu'on n'ait trouvé que la ſouſcription du dernier.

Le tabernacle eſt de forme circulaire & d'ordre corinthien ; il a ſeize pieds de haut, & environ ſept & demi de diametre. Son principal ornement conſiſte en huit colonnes de jaſpe ſanguin, veiné de blanc, dont les baſes & les chapiteaux ſont de bronze doré ; il eſt environné des douze Apôtres, ſtatues de la même matiere. Ce tabernacle eſt vraiment un chef-d'œuvre ; il fut exécuté par *Jacques Trezzo* (*), Milanois,

(*) Le Vaſſari fait mention de *Trezzo*, comme auſſi célebre ſculpteur qu'habile à fondre les métaux. Il travailla ſept ans à ce tabernacle pour la perfection duquel il inventa quantité d'outils ; il le fit, dit-on, à Madrid, & dans une rue qui prit ſon nom & qu'on appelle encore *Jacomé Trezzo*.

comme le prouve cette inſcription d'Arras Montano que l'on lit ſur le tabernacle même :

Jeſu Chriſto ſacerdoti ac victimæ Philippus II. Rex D. opus Jacobi Tricii Mediolanenſis totum Hiſpano lapide.

Colmenar a prétendu que ce tabernacle étoit de porphyre orné de 18 colonnes d'agate, &c. Ce qui eſt abſolument faux.

Ce tabernacle en renferme un ſecond de trente-deux pouces de haut ; c'eſt une eſpece de portique formé de quatre colonnes dont les baſes & les chapiteaux ſont d'or émaillé, & les métopes en émeraude. Les portes qui ſervent à le fermer ſont de cryſtal de roche garni en or. Tous les ornements, les moulures de ce tabernacle ſont du même métal, excepté la corniche qui eſt d'argent. Le Saint Sacrement y eſt mis en dépôt dans un vaſe d'agate. On admire dans ce petit édifice une belle émeraude au deſſus, & une topaze dans l'intérieur qui eſt plus riche encore.

De chaque côté de l'autel s'élevent deux ſuperbes monuments ou oratoires d'ordre dorique, qui ſont les tombeaux de Charles-Quint & de Philippe II. Ces deux Monarques y ſont repréſentés en bronze doré à genoux, vêtus de leurs habits royaux, un peu plus grands que nature, & accompagnés de leurs femmes & de leurs enfants à genoux comme eux. Toutes ces figures ſont de *Pompée Leoni* & d'une belle exécu-

tion ; les deux tombeaux ont leurs épitaphes que je mets en notes. (*)

Les peintures à fresque de la voûte de l'église sont de *Luc Cambiazo* & de *Jordan*, & non

(*) A celui de Charles-Quint on lit :

D. O. M.
Carolo V. Roman. Imp. Augusto hor.
Regnorum utr. Sic. & Hierusalem regi
Archiduci Aust. optimo parenti
Philippus filius,
Jacent simul Elizabetha uxor & Maria
Filia Imperatrices & Eleonora &
Maria sorores. Illa Franc. hæc
Ungariæ reginæ.

Hunc locum, si quis posterorum Carol. V. habitam gloriam rerum gestarum splendore superaveris, ipse solus occupato, cæteri reverenter abstinete.

Caroli V. Romanorum Imperatoris Stemmata gentilicia paterna, quod locus cepit angustior, suis gradibus distincta & serie.

Provida posteritatis cura in liberorum, nepotumque gratiam, atque usum, relictus locus post longam annorum seriem, cum debitum naturæ persolverint, occupandus.

L'épitaphe de Philippe II est :

D. O. M.
Philippus II. omnium Hisp. regnor.
utriusque Siciliæ & Hierus. Rex. Cath.
Archidux Austriæ in hac sacra æde
quam à fundam. extruxit sibi. V. P.
Quiescunt simul Anna Elizabetha
Et Maria uxores cum Carolo Princ.
Filio primogen.

Hic locus digniori inter posteros, illo, qui ultro ab eo abstinuit, virtuti ergo asservatur, alter immunis esto.

Solerti liberorum studio posterisque post diutina spatia ad usum destinatus locus claris, quum naturæ concesserint, monumentis decorandus.

Philippi regis catholici stemmata gentilicia paterna, quod locus cepit angustior, suis gradibus distincta, & serie.

du *Titien* comme l'ont prétendu *Colmenar* & quelques autres Auteurs, qui ont parlé de l'Escurial.

Le chœur est digne d'admiration par sa grandeur, sa propreté, la beauté du bois dont il est décoré, & le travail des diverses stalles; elles sont faites des bois les plus précieux de l'Europe & des Indes, séparées l'une de l'autre par un rang de colonnes corinthiennes & cannelées; il a 96 pieds de long, 56 de large, & 84 de hauteur. La place du Prieur est dans le même ordre d'architecture, & ornée de douze colonnes qui soutiennent un fronton, au milieu duquel est Jesus-Christ; figure à mi-corps portant sa croix, peinte sur ardoise par *Sebastien del Piombo*, peintre Vénitien (*). On y admire un lutrin revêtu de lames de bronze doré, d'un travail précieux, & d'un poids énorme, mais placé dans un si juste équilibre, qu'il ne faut qu'une force très-médiocre pour le mouvoir. On montre la stalle où Philippe II venoit assister à l'office comme un simple moine; il y étoit, dit-on, lorsqu'il apprit la nouvelle de la bataille de Lepante qui couvrit de gloire ce Don Juan d'Autriche dont il étoit si jaloux. Ce chœur a deux cents stalles.

(*) Pierre Aretin dans une de ses comédies intitulée la *Talanta*, fait une mention honorable de *Sebastien del Piompo*, à propos du fameux tableau de Michel Ange qui represente le jugement dernier. *Andate vene a vedere il di del giuditio che a dipinto Michel Angelo, che dice fra Sebastiano del Piombo pittore illustre, che è difficile a comprendere qual siano più vive o le genti, che ammirano le figure, o le figure che sono ammirate da le genti.*

Dans les deux ſalles qui compoſent à droite & à gauche l'avant-chœur, ſont des tablettes d'ordre corinthien, faites de térébinthe & autres bois précieux : elles renferment les divers livres qui ſervent aux offices ; ils y ſont au nombre de deux cents quatorze, tous en velin, d'une groſſeur énorme, & peints avec autant de délicateſſe que de goût, par Frere *André de Leon*, Frere *Julien de Fuente* & *Saz*, & les plus habiles maîtres en ce genre du XVI ſiecle. On a eu la bonne foi, à l'entrée de ces deux antichambres choriales, de placer un tableau des diverſes reliques conſervées dans le monaſtere, avec le tarif de leur probabilité, & du degré de foi qu'on doit y ajouter. En voici un détail : corps entiers, au nombre de onze ; têtes entieres, cent trois ; bras, jambes, cuiſſes, plus de ſix cents ; trois cents quarante-ſix veines ; quatorze cents reliques plus menues, comme doigts, oſſelets, cheveux, &c. On croit voir & entendre l'énumération du fameux cabinet anatomique de M. *Hunter*, accoucheur anglois. Et le fémur de Saint Laurent qui eſt ici révéré, peut être mis à côté des hymens de différents âges, que ce naturaliſte conſerve dans ſon précieux *Muſeum*. Toutes ces reliques enchâſſées dans l'or, l'argent & le cryſtal, ſont renfermées dans quatre grandes armoires qui ſont dans l'égliſe. Les voûtes de ces deux ſalles furent peintes par *Jordan*.

Luc Cambiaſo (*) peignit la voûte du chœur ;

(*) *Cambiaſo* étoit de Gênes, il fit ſes études dans cette Ville, & ſe diſtingua ſi fort dans la peinture, que Philippe II le prit à ſon ſervice. Il mourut peu de temps après

c'eſt une repréſentation du paradis : on y voit la ſainte trinité environnée des trônes & des dominations. Cambiaſo ſe peignit lui-même à genoux parmi les Chérubins. Le voyageur eſpagnol obſerve avec raiſon, que c'eſt une compoſition ridicule, où regne une froide ſymmétrie, puiſque les bienheureux ſont rangés à la file comme les fieges du chœur.

Derriere la place qu'occupe le Prieur dans le chœur, il y a un paſſage où l'on voit un autel, ſur lequel eſt un crucifix de marbre blanc, ſur une croix de marbre noir : c'eſt le premier qui ait été fait de cette matiere ; il fut ſculpté par *Zelini*, pour Coſme de Médicis, duc de Toſcane, qui en fit préſent à Philippe II. L'artiſte rendit compte lui-même de ſon ouvrage dans un livre imprimé à Florence en 1568, où il traite de la ſculpture. Il dit qu'il a ſculpté ce crucifix avec beaucoup de ſoin, parce qu'avant lui on n'en avoit jamais fait de marbre. On lit ſur la croix la ſouſcription de l'auteur, en ces termes : *Benevenutus Zelinus, civis Florentinus, faciebat* 1562. Dans les ſalles antichoriales, on voit pluſieurs copies du Titien, du Baſſan, &c. & quelques originaux, comme un crucifix du *Mudo*, un payſage de

avoir peint la voûte dont il eſt ici queſtion : il en eut douze mille ducats quoiqu'elle n'eût été taxée qu'à neuf mille. Ce qui abregea ſes jours, fut, dit-on, autant l'ardeur qu'il mit à cet ouvrage, que de n'avoir pu obtenir du Pape Grégoire XIII, la permiſſion d'épouſer une ſœur de la femme qu'il venoit de perdre ; quoiqu'il lui eût envoyé deux beaux tableaux en lui demandant des diſpenſes pour faire ce mariage.

Jerôme du Bosc, où l'on voit la Vierge & l'enfant Jesus, &c.

Sur un bénitier, avant d'entrer dans les salles de l'avant-chœur, on voit une statue de S. Laurent, grande comme nature, qui fut envoyée de Rome par un ambassadeur d'Espagne, & qui est réputée antique; mais ceux qui savent combien il s'est fait de fraudes en ce genre, & les vrais connoisseurs en doutent; ils se bornent à dire que l'artiste qui la fit, sut imiter la vérité & la simplicité des beaux modeles de l'antiquité. Au dessus de cette statue est un superbe tableau du *Titien*: c'est Jesus-Christ présenté au peuple par Pilate.

La sacristie est une grande salle, de 108 pieds de long, embellie de diverses peintures. On y admire le tableau de l'autel, nommé tableau de la sainte forme, qui est de *Coello*; il représente la procession qui se fit le jour où cette sainte forme fut apportée dans la nouvelle église: c'est la peinture la plus vraie & la plus fidele que l'on puisse voir: une Vierge qui allaite l'enfant Jesus, excellent ouvrage du *Guide*; l'apparition de Jesus-Christ à la Magdeleine, un des meilleurs tableaux qu'ait fait le *Correge*: la fameuse peinture de *Raphaël*, surnommée la *perle*, qui représente la sainte Vierge & l'enfant Jesus, appuyant un de ses pieds sur le genou de sa mere, & l'autre sur du linge qui est dans un berceau: elle le tient embrasse de la main droite, tandis que de la gauche elle s'appuie sur l'épaule de Sainte Anne qui est à genoux à côté d'elle, & qui forme un grouppe admirable avec la Vierge &

le berceau ; Saint Jean vient présenter des fruits à Jesus qui fait un mouvement pour les prendre, & qui sourit à sa mere. Les ornements qui accompagnent ce tableau, sont parfaitement d'accord avec les figures, dont l'expression, le dessin & le coloris sont sublimes (*).

A côté de ce tableau de Raphaël sont deux peintures du *Titien* : le Pharisien demandant à Jesus-Christ s'il faut payer le tribut à César, & une Magdeleine. L'assomption de la Vierge environnée des Apôtres, est d'*Annibal Carrache*. Le sacrifice d'Isaac, Jesus-Christ dans le jardin des Olives, les Apôtres endormis, Judas à la tête de quelques soldats qui viennent saisir notre sauveur, & une Vierge assise dans un bois touffu, tenant l'enfant Jesus, & Sainte Catherine qui le caresse, sont trois tableaux du *Titien*. La peinture immédiate qui représente la visitation, est de *Raphaël*. La Vierge, Saint Jean & l'enfant Jesus, deux figures nues, sont du même. Jesus-Christ lavant les pieds à

(*) *Raphaël* naquit à Urbin l'an 1483, le jour du vendredi Saint, & mourut le même jour âgé de 37 ans. Il fut éleve de Pierre Perugin qu'il imita & qu'il surpassa. Attiré par la grande réputation dont jouissoient *Michel-Ange* & *Léonard de Vinci*, il vint à Florence où il fit divers ouvrages ; de retour dans sa patrie, ayant perdu ses parents, il revint dans cette Ville où il tâcha d'oublier la maniere de son maitre & de perfectionner la sienne ; il y réussit si bien qu'on lui donna le titre de Divin. Il mourut à Rome où il fut enterré dans l'église de la Rotonde. Son tombeau fut décoré de son buste en marbre, & de ce dystique que lui fit le Cardinal Bembo.

Ille hic est Raphael, timuit, quo sospite, vinci,
Rerum magna parens, & moriente mori.

ſes Apôtres, eſt du *Tintoret*. Ce tableau & la perle de *Raphaël*, furent achetés en Angleterre à la vente des effets de Charles Ier. L'Eccé-Homo eſt de *Paul Veroneſe*. Une Vierge qui donne un baiſer à l'enfant Jeſus, eſt, dit-on, du *Perugin*. Une tête de David, jeune encore, eſt du *Guerchin*. La Magdeleine qui ſe dépouille de ſes beaux habits, eſt du *Tintoret*. Saint Jean dans le déſert eſt du *Titien*. Saint Jerôme aſſis, & un Ange qui écrit, eſt de *Vandick*. Le Saint Sébaſtien en pied, & Sainte Marguerite avec le dragon, ſont du *Titien*. Sur la porte enfin de la ſacriſtie, eſt la femme adultere, renvoyée par Jeſus-Chriſt, bel ouvrage de *Vandick*, qui eſt un peu maltraité.

Dans cette ſacriſtie l'on conſerve les ornements qui répondent à la magnificence du lieu. C'eſt Philippe IV qui en a donné la plus grande partie: on eſt ébloui de leur richeſſe; les diamants, les perles, l'or & la broderie ſemblent ſe diſputer à l'envi le triomphe de les embellir.

Après avoir admiré l'égliſe, la ſacriſtie, les reliques & les peintures, on va voir le panthéon. C'eſt une piece octogone & ſouterraine qui ſert à la ſépulture des rois d'Eſpagne. On y deſcend par vingt-cinq degrés, & l'on ſe trouve devant une grille de bronze doré, ornée de deux colonnes, dont les baſes & les chapiteaux ſont du même métal. Au deſſus de cette porte eſt une grande piece de marbre noir, ſur laquelle eſt gravée, en lettres d'or,

l'inſcription que je mets en note (*). Au deſſus on voit les armes d'Eſpagne : pluſieurs pierres précieuſes, aſſorties & rapprochées, en forment le blaſon & les couleurs. Deux figures de bronze terminent le fronton ; l'une repréſentant la nature humaine, & l'autre, l'eſpérance.

Après avoir paſſé cette porte, on deſcend encore trente-quatre marches de jaſpe & de marbre gris & blanc. La voûte & les murailles en ſont incruſtées, & l'on parvient juſqu'au panthéon, qui eſt exactement placé deſſous le maître autel, & qui malgré ſa profondeur, eſt ſuffiſamment éclairé.

Ce fut l'empereur Charles-Quint, qui, dit-on, le premier, en forma l'idée. Philippe III le commença ; mais Philippe IV le porta au degré de perfection où il ſe trouve aujourd'hui.

Le panthéon a 36 pieds de diametre & 38 de hauteur. La voûte eſt un chef-d'œuvre de l'art ; elle eſt ornée d'un beau luſtre de bronze

---

(*) D. O. M.
Locus ſacer mortalitatis exuviis
Catholicorum regum
à reſtauratore vitæ cujus aræ max.
Auſtriaca adhuc pietate ſubjacent
optatam diem expectantium.
Carolus Cæſarum max. in votis habuit,
Philippus II. Regum prudentiſſ. elegit,
Philippus III. verè pius inchoavit,
Philippus IV.
clementiâ, conſtantiâ, religione magnus
Auxit, ornavit, abſolvit
Anno Dom. M. DC. LIV.

doré, rempli de figures d'anges & d'autres ouvrages de ſculpture bien exécutés. La voûte eſt ſoutenue par ſeize pilaſtres de jaſpe, d'ordre corinthien, qui ſont de deux en deux, & qui ont leurs chapiteaux en bronze. Sur ces pilaſtres, regne dans le pourtour une friſe ornée de feuillages de bronze doré : c'eſt à cette corniche que commence la voûte, qui eſt toute couverte de jaſpe & de divers ornements, fleurons, &c. auſſi de bronze.

Les angles de cette ſalle ſont occupés par des urnes de marbre noir, au nombre de 26 ; il y en a treize de vuides. Ces urnes funebres ſont ſoutenues ſur quatre griffes de lion en bronze doré. Celles qui ſont remplies, portent, en lettres du même métal, le nom du monarque ou de la ſouveraine qu'elles renferment. Les rois ſont à la droite, les reines à la gauche. Charles-Quint fut le premier de ceux qu'on y plaça. Le panthéon n'eſt deſtiné que pour les rois, & ſeulement pour les reines qui ont eu des enfants. Le corps des princes, des princeſſes de la maiſon royale, & des reines qui n'ont pas eu de ſucceſſion, ſont placés dans deux autres caveaux qu'on a pratiqués auſſi ſous l'égliſe à côté du panthéon. On a mis dans ces mêmes ſouterrains vingt-deux rois morts avant que le panthéon fût conſtruit. Et quoi qu'en aient dit les abréviateurs de l'hiſtoire d'Eſpagne, le duc de Vendôme n'eſt point enterré à l'Eſcurial : on voit ſon tombeau à Vinaros. Au fond du panthéon, en face de la porte, eſt un autel, où l'on admire un Chriſt de bronze doré, ſur une croix de marbre noir.

L'ensemble de ce monument est magnifique, quoique le brillant dont il est n'inspire pas cette vénération, ce sombre religieux auquel on doit s'attendre en pénétrant sous une voûte souterraine qui renferme les dépouilles de tant de Rois ; & j'avoue, malgré mon admiration pour ce riche amas de tombeaux, que l'aspect d'un cimetiere de campagne en Angleterre m'a inspiré des idées plus mélancoliques, & que j'ai lu avec plus de plaisir les lignes sentimentales gravées par un fils, une fille, une épouse sur l'humble pierre qui s'éleve au milieu de ces tombes agrestes, que tous ces noms pompeux relevés en bosse sur le jaspe & le marbre.

Le cloître principal a deux cents dix pieds en quarré, vingt de large, & environ trente de hauteur. Il est pavé de marbre ; l'architecture extérieure de ce cloître, celle qui orne les quatre faces du jardin nommé *des Evangélistes*, est un des meilleurs morceaux de l'Escurial. Il est formé de quatre-vingt & huit arcades. Les premieres sont d'ordre dorique, soutenues par des demi-colonnes de la plus belle proportion. Les secondes sont d'ordre ionique; au milieu est un petit temple octogone d'ordre dorique, revêtu dans l'intérieur des jaspes les plus rares. On y entre par quatre portes ornées de colonnes ; & dans les angles sont en dehors les quatre évangélistes en marbre blanc, avec les animaux qui servent à les désigner, & quatre fontaines, dont les bassins & la base sont de jaspe & de marbre.

Ce cloître, dans l'intérieur, est couvert de

peintures à fresque, qui furent faites sur les dessins de *Peregrino Tibaldi.* Les peintures des angles sont à l'huile. La nativité & l'adoration des rois sont de *Louis de Carvajat*, peintre espagnol (*). L'ascension & la descente du Saint Esprit sur les apôtres, sont de *Michel Barroso* (**). Le crucifiement & la résurrection de notre Seigneur sont de *Peregrino Tibaldi.* La transfiguration & la cene sont de *Romulo Cincinato*, qui peignit, comme tous les peintres dont je viens de parler, sur les portes qui renferment ces tableaux, des objets relatifs au sujet qu'elles servent à couvrir (***).

Ce cloître conduit au grand escalier, dont le plan fut tracé par *Jean-Baptiste Castella*, de nation Bergamasque. Cet escalier a tout l'embellissement, la clarté, la commodité & la magnificence qu'on peut lui desirer. On y voit plusieurs peintures à fresque de *Peregrino* & de *Cambiaso.* La frise qui en fait le tour représente la bataille de Saint Quentin & la fondation de l'Escurial, peintes par *Jordan*, ainsi

---

(*) On sait simplement de ce peintre qu'il étoit de Tolede, & l'on voit par les tableaux qu'il a laissés, qu'il avoit beaucoup de mérite. Il mourut à Madrid vers l'an 1591.

(**) *Barroso* étoit aussi Espagnol; il entendoit sur-tout très-bien les effets de la perspective; il savoit les langues anciennes. Il mourut à Madrid vers l'an 1590.

(***) *Romulo* né à Florence, vint en Espagne, appellé par Philippe II. Il étoit sur-tout fameux par un coloris plein de force & d'éclat. Il mourut à Madrid, dans un âge très-avancé, en 1600. Palomino dit dans sa vie, qu'on l'accusoit de manquer d'imagination. Les tableaux dont je viens de parler, prouvent que ce reproche n'étoit pas fondé.

que le plafond ; & c'eſt, dit-on, un de ſes meilleurs ouvrages.

Le cloître ſupérieur, dans lequel cet eſcalier conduit, n'eſt pas ſi élevé que celui dont j'ai parlé. On y admire pluſieurs tableaux, dont ſix du *Mudo* (*), qui ſont, Jeſus-Chriſt à la colonne, une ſainte famille, une nativité, le martyre de l'apôtre Saint Jacques, Saint Jérôme dans le déſert, & l'apparition de Jeſus-Chriſt à la Vierge après ſa réſurrection. Le tableau de l'annonciation eſt d'*Alexandre Allori*, peintre florentin : l'apparition de Jeſus-Chriſt à la Vierge, eſt de *Federic Barroci*, qui tâcha d'imiter le fameux Correge. L'hiſtoire de Balaam, Saint Jean prêchant dans le déſert, Saint Jérôme, le maſſacre des innocents, Jeſus-Chriſt ſervi par les Anges, ſont du *Jordan*. La chûte de Saint Paul, Loth & ſes filles ſont du *Guerchin*. Saint Pierre aux liens, délivré par un Ange, & Jacob en habit de paſteur, ſont de l'*Eſpagnolet*. Sainte Marthe ſuppliant Jeſus-Chriſt de reſſuſciter le Lazare, eſt de *Charles Veroneſe*.

Les ſalles capitulaires ont leur entrée dans ce cloître, & ſont ornées de ſuperbes peintures. Je me contenterai d'indiquer les principales, comme j'ai déja fait pour tout le reſte. Les voyageurs Lombard & Eſpagnol ayant traité

(*) *Juan Fernandes Navarrete* fut ſurnommé le *Mudo*, parce qu'il etoit muet de naiſſance : il naquit à Logrono ; on le nomma l'Appelles Eſpagnol. Pluſieurs non contents de le comparer au Titien, le mirent au deſſus de ce fameux peintre. Il ne mourut pas, comme Palomino le prétend, en 1572 : car il eſt queſtion de lui dans une cédule royale de 1576, pour lui faire payer 500 ducats.

aſſez

assez au long des tableaux de l'Escurial. Le Saint Jean-Baptiste enfant, caressant un agneau, est de l'*Espagnolet*. Le Sauveur, demi-figure, donnant la bénédiction, est du *Titien*. La Vierge avec l'Enfant-Jesus, est de *Vandick*. Les noces de Cana sont de *Paul Veronese*. Le Saint Jérôme est, à ce qu'on croit, du *Tintoret*. Les fils de Jacob qui montrent à leur pere les habits ensanglantés de Joseph, passe pour un des meilleurs tableaux de *Velasques*. Jesus-Christ assis à la table du Pharisien, est du *Tintoret*, ainsi qu'Ester devant Assuerus. Le Saint Roch est de l'*Espagnolet*. La Sainte Famille, composée de la Vierge, de Sainte Elizabeth, de Saint Jean & de l'Enfant-Jesus, est de *Léonard de Vinci*. Le triomphe de David après la mort de Goliath, dans la salle capitulaire prieurale, est du vieux *la Palme*. Jesus-Christ mort sur les genoux de la Vierge, est de *Rubens*. Il y a dans ce tableau une très-belle figure de la Magdeleine qui soutient le bras du Sauveur & qui baise ses blessures. Le centurion aux pieds de Jesus-Christ, & le suppliant de guérir son fils, est *de Paul Veronese*, & un des meilleurs tableaux de l'école Vénitienne qu'il y ait à l'Escurial. La chûte de Saint Paul est du vieux la *Palme*. La femme adultere est de *Paul Veronese*. La figure de la Conception, est de *Rubens*. Le Saint Jérôme placé vis-à-vis de l'autel, est du *Guerchin*.

La vieille église renferme aussi beaucoup de tableaux; parmi ceux qu'on y admire le plus, la fameuse peinture de Raphaël connue sous le

nom de *Madona del Pesce*, occupe le premier rang.

Il y a deux bibliotheques dans l'Escurial ; la seconde dont je parlerai d'abord, parce qu'elle n'est pas ouverte au public, & qu'elle n'est pas aussi bien décorée que l'autre, renferme plus de quatre mille manuscrits, hébreux, grecs & arabes, & environ six mille volumes imprimés. La bibliotheque basse, ou celle qui est ouverte à tous ceux qui veulent s'instruire, est une salle longue de cent quatre-vingt-quatorze pieds, large de trente-deux, & haute de trente-six ; elle est pavée de carreaux de marbre bleu & blanc. Les tablettes qu'elle renferme & dont la base est un socle de jaspe d'environ un pied de haut, sont faites des bois les plus précieux de l'Europe & des Indes ; elles sont ornées de colonnes cannelées d'ordre dorique, qui sont au nombre de soixante & dix, & qui ont six pieds de hauteur sans compter les bases & les chapiteaux ; elles servent à diviser les diverses matieres qui sont aussi désignées par de belles peintures à fresque, soit historiques, soit allégoriques. *Peregrino Tibaldi* peignit au plafond les arts libéraux en figures si colossales qu'elles rapetissent la salle, & surtout les sujets peints au dessus des tablettes ; son ouvrage n'en est pas moins très-estimé ; la philosophie est désignée par Socrate, Platon, Aristote & Séneque ; la théologie par les peres de l'église. Cette bibliotheque ne contient guere que douze mille volumes : parmi les manuscrits, ceux dont on parle le plus, sont les quatre

Evangélistes écrits en lettres d'or ; le traité de Saint Augustin *de Baptismo Parvulorum*, écrit de sa main ; les œuvres originales de Sainte Therese ; une lettre de Saint Vincent Ferrier au Roi Fernand d'Aragon, &c.

Il y a dans la longueur de la salle cinq tables de marbre & deux de porphyre, qui portent des monuments assez curieux. On voit sur une d'elles une statue équestre de Philippe IV sur un piedestal orné de lapis lazuli, de trophées & de quatre figures d'argent. La statue & le cheval sont de la même matiere. Sur la table qui est à côté de celle-ci, est un petit temple d'argent, qui renferme tous les ancêtres de la Reine Anne de Neubourg, femme de Charles II. Dans le milieu est Charlemagne, environné de tous les Princes de la maison Palatine. Ce monument contient 1848 onces d'argent, 43 d'or, & plus de vingt livres de lapis lazuli, il est d'ordre composite. La même salle renferme plusieurs globes terrestres ; les portraits de Charles-Quint, de Philippe II, & de Philippe III, peints par *Pantoja de la Crux* ; Philippe IV, par le fameux *Diego Velasques*, & une pierre d'aimant du poids de sept livres.

Le réfectoire des Religieux est très-long & orné de belles peintures. On y voit entr'autres l'apothéose de Charles-Quint & de Philippe II, portés dans le ciel par des Anges. Il y a une table particuliere pour le Roi, lorsqu'il veut manger dans ce réfectoire ; mais dans tout autre temps, c'est le Prieur qui occupe sa place.

Les jardins de l'Escurial sont irréguliers, tout y est vaste. De la grande terrasse, qui sert

comme de base à l'édifice, on découvre un aspect immense. Le parc renferme des étangs, des forêts, & une multitude de bêtes fauves.

Ce bâtiment, quoi qu'en aient dit plusieurs voyageurs, n'a guere coûté que vingt millions de notre monnoie, ce qui n'est pas beaucoup si l'on considere les richesses infinies qu'il renferme.

Philippe II jouit de l'Escurial l'espace de treize ans, il s'y plaisoit beaucoup, parce que c'étoit son ouvrage; & il ne cessa, tant qu'il vécut, de l'enrichir, & d'y rassembler toutes les raretés & les peintures qu'on y admire.



De la Grange.

IL y a ſept lieues de l'Eſcurial à la Grange. On traverſe, pour y arriver, de très-hautes montagnes qu'on appelle le port de *Fuen Fria*; elles ſont couvertes de pins centenaires qui produiſent des effets ſuperbes. Quelques-uns blanchis par l'âge, projettent au loin leur tronc noueux & dépouillé; d'autres noircis & frappés de la foudre, montrent au ſein de la verdure la ruine & la déſolation, contraſte pittoreſque. Au fond de la profonde vallée que forme ce grouppe de montagnes, coule une petite riviere dont les eaux ſont extrêmement froides. L'air de ces cantons eſt pénétrant, on y éprouve un froid rigoureux même au temps de la canicule. Lorſqu'on eſt parvenu au point le plus élevé de la montagne, on découvre un payſage immenſe, un champ de la plus vaſte étendue, couvert de forêts, de hameaux, de villes & de villages. La route eſt belle & très-agréable par les touffes d'arbres qui l'embelliſſent. Après avoir paſſé Balzin, petit village où la feue Reine avoit un palais, qui eſt aujourd'hui abandonné, on ne tarde pas d'arriver à Saint-Idelfonſe, petit bourg où ſe trouve le château de la Grange.

Ce château n'a rien de bien magnifique à l'extérieur, du côté de l'avenue; il eſt ſitué ſur une grande place beaucoup plus longue que large, environnée de grands édifices qui ſervent

à loger la maiſon du Roi. La façade du château la plus ornée, eſt du côté des jardins; ce ne ſont point l'élégance, le goût & la beauté des meubles, ni une diſtribution agréable & commode, qui rendent ce château recommandable. Il renferme des richeſſes plus réelles & plus dignes d'admiration; ce ſont les marbres les plus rares, des glaces de la plus grande hauteur, & une quantité de tableaux ſortis du pinceau de *Raphaël*, du *Titien*, de *Guerchin* & de *Rubens*; car ceux qu'on y diſtingue le plus, ſont une Vierge du premier, deux du ſecond, un Saint Pierre du troiſieme, & les douze Apôtres du quatrieme. Le lit du Roi eſt environné de beaucoup de tableaux pieux, d'un Ecce-Homo brodé, & de quantité de reliques ſuſpendues à la tapiſſerie.

Ce qu'il y a de plus intéreſſant à voir dans le château, eſt la galerie des antiques, compoſée de pluſieurs ſalles qui forment le raiz-de-chauſſée. On y a placé avec aſſez d'ordre plus de ſoixante ſtatues, pluſieurs grouppes, buſtes, médaillons, bas-reliefs, &c. & une foule d'excellents tableaux du *Titien*, de *Rubens*, de *Vandick*, & quelques-uns dans le genre de la moſaïque,

Parmi les ſtatues, les deux morceaux les plus admirés & les plus précieux, ſont un grouppe de Caſtor & Pollux, qu'on croit être de Praxitele ou de Policlete, & le Ganimede enlevé par Jupiter ſous la forme d'un aigle. Les deux freres ſont repréſentés nus & couronnés de lauriers: l'un tient une coupe de la main droite, il appuie la gauche ſur les épaules de l'autre,

qui, avec deux flambeaux, cherche à mettre le feu au facrifice placé fur un autel devant la ftatue de l'amitié. Les deux figures ont environ quatre pieds de haut, ce grouppe eft admirable par la jufteffe de fes proportions & la fineffe des contours. Tout y eft gracieux & moëlleux; les chairs femblent vivre & palpiter. Le Ganimede avec fon bonnet à la Phrygienne, ayant à côté de lui fon chien, eft auffi un morceau de la plus grande perfection. L'expreffion que l'artifte a fu mettre dans la tête de l'aigle qui femble jouir d'avance de fa proie, & la beauté du jeune berger, font dignes des plus grands éloges.

On voit encore avec beaucoup de plaifir, dans cette galerie, la figure d'un faune, ftatue grecque; plufieurs Vénus dont une eft accroupie; la ftatue coloffale de Cléopatre; les Mufes au nombre de huit; (la neuvieme eft à Rome, elles avoient appartenu à la Reine Chriftine, on en voit les eftampes dans Montfaucon); l'Arachné de Colophon, dont la draperie eft pleine de délicateffe & de goût; & un autel dont le bas-relief du pourtour repréfente une bacchanale, ouvrage de Sauros le Lacédémonien.

Les jardins font au levant; & l'on a tiré de la fituation tout le parti poffible. L'Efpagne doit la Grange à Philippe V : quoique obligé à foutenir des guerres prefque continuelles, il trouva le moyen de dépenfer plufieurs millions, pour fe faire au fein des montagnes un afyle agréable. Il vouloit avoir le portrait de Verfailles en miniature, & pour qu'il reffemblât davantage, il

choisit une assiette stérile, mais superbe par les effets naturels dont elle étoit susceptible. Les eaux sur-tout, aussi claires & limpides que celles de Versailles sont troubles, ne contribuent pas peu à rendre ce jardin une des belles situations de la terre.

On admire parmi les fontaines celle d'Andromede, dont l'eau s'éleve à plus de cent-vingt pieds ; mais le grouppe que forment Persée, Andromede & le monstre, m'a paru sans proportion ; il y a de plus auprès de cette fontaine un treillage lourd & de mauvais goût, qui dépare la cascade superbe dont le jet d'Andromede est le point le plus élevé. On vante beaucoup aussi le jet de la Renommée, qui jaillit à plus de cent pieds. Le bain de Diane est un chef-d'œuvre d'hydraulyque ; les eaux s'échappent par cent bouches, & retombent avec un bruit terrible ; la vapeur qui s'en exhale, répand à cinquante pas à la ronde une douce fraîcheur dans les allées. Mais, à mon gré, la plus ingénieuse des fontaines & la plus curieuse à voir, est celle qu'on nomme la Corbeille de Fleurs ; outre qu'elle a sept jets d'une grande hauteur, l'eau y éprouve, au gré du piston, plusieurs changements agréables. On ne jouit guere que l'espace de demi-heure du jeu & de la beauté des eaux ; pour les faire durer davantage, il faudroit une mer inépuisable, tant elles se versent avec profusion dans les diverses cascades, dans les bassins & les fontaines où on les force de se rendre.

Toutes ces fantaisies de l'art amusent un moment ; mais ce qui intéresse & ne lasse pas,

eſt un baſſin immenſe qui domine le parc ; un lac irrégulier qu'on nomme la Mer, dépôt de toutes les eaux qui vont ſe perdre dans les fontaines. Ce lac eſt aſſis au pied d'un grouppe de montagnes hériſſées de pins. On voit au loin d'énormes cavités ; on entend le murmure des caſcades naturelles qui viennent y aboutir ; une foule d'allées ſombres, étroites & tortueuſes, conduiſent dans les divers replis de ces monts. On y reſpire un air ſi frais, ſi embaumé, le payſage eſt d'un aſpect ſi ſingulier, qu'on oublie à l'inſtant la vaine pompe des allées ſablées, & toute la parure des fontaines ; on eſt malgré ſoi plongé dans une douce rêverie ; & on voit arriver, à regret, le moment où l'on doit quitter cette attrayante ſolitude.

En général les figures de marbre qui ornent le parc, ſont lourdement drapées ; quelques figures nues, placées dans les fontaines, annoncent que l'artiſte qui en a dirigé les travaux, (ce fut M. Fremin, ſculpteur françois), ſe plaiſoit davantage & s'entendoit beaucoup mieux à faire le nu. Il a fait ſans doute pluſieurs fois le ſacrifice de ſon goût à la chaſteté Eſpagnole. On dit que ce parc a coûté environ ſoixante millions, & il coûte tous les ans près de deux cents mille livres d'entretien.

Saint-Idelfonſe ne contient pas ſix mille perſonnes, comme le prétend le voyageur Lombard. Il eſt bâti ſur la croupe d'une montagne. On n'y voit de bien conſtruit que le palais deſtiné aux Infants & quelques maiſons particulieres ; tout le reſte reſſemble à des taudis,

& le peuple m'a paru là, comme dans le reſte de l'Eſpagne, fort miſérable. Cependant il exiſte à Saint-Idelfonſe une verrerie, qui fournit de verres preſque toute l'Eſpagne. La matiere qu'on y travaille eſt très-rafinée. On y voit un attelier de graveurs dont il ſort des verres tournés & ciſelés, qui ſe paient jusqu'à quatre ou cinq louis; plus précieux par la longueur & le minutieux du travail, que par le goût qui regne dans les feſtons & les figures dont ils ſont ornés. J'ai vu pluſieurs de ces verres ſi chers, ſurchargés d'ornements, d'oiſeaux & de figures mal deſſinées, mais capables d'avoir exercé la patience de l'ouvrier le plus intrépide. On ſait auſſi que c'eſt à Saint-Idelfonſe que ſe trouve une des plus fameuſes manufactures de glaces, & celle où juſqu'à préſent ſe ſont coulées les plus grandes; une entr'autres qui eſt la derniere, de 145 pouces de haut, ſur 85 de large. Cette fabrique de glace & de verrerie eſt fort mal ſituée. Croiroit-on que la ſoude ou barrille que nous tirons d'Eſpagne, eſt de trois livres quinze ſous moins chere à Paris qu'à la Grange? Cela vient du tranſport qui ſe fait par eau juſqu'au Havre, & qui ſe fait ici à dos de mulet. Quant à la fabrique de verres, il s'en caſſe une ſi grande quantité dans les longs tranſports, que ceux qui reſtent doublent de prix.



De Ségovie.

SEGOVIE eſt à deux lieues de la Grange ; le chemin eſt beau, & ſe fait en partie dans le parc de Saint-Idelfonſe. On va de compagnie avec les daims & les jeunes faons qui bondiſſent dans les halliers. La ſituation de cette ville eſt pittoreſque ; elle eſt bâtie ſur deux montagnes & dans la vallée qui les ſépare.

A peine arrivés, l'on nous a conduits au couvent de Saint Dominique, comme le lieu de la ville le plus curieux à voir, & ſi curieux que la femme du Corrégidor, en nous offrant ſes ſervices, nous a promis ſa recommandation pour nous y faire introduire. Nous y avions déja été. L'égliſe eſt fort ordinaire ; mais ce n'étoit pas là l'objet de curioſité ; après avoir traverſé un des côtés du cloître, on deſcend quelques marches, & l'on ſe trouve dans une eſpece de chapelle ſouterraine, très-éclairée cependant par le jour qu'y répandent deux grandes fenêtres, & là, à l'imitation de notre Moine guide, nous nous ſommes proſternés devant une figure de Jacobin, qu'on nous a dit être celle de Saint Dominique ; il y eſt repréſenté fort au naturel ; il venoit quelquefois dans cette grotte méditer & pleurer ſur les vices des hommes. Sa figure paroît s'en ſouvenir, puiſqu'elle pleure encore. On pourroit croire que ce n'eſt pas un miracle, & que la ſueur qui couvre ſon front, & les larmes

qu'elle répand, sont dues à l'humidité du lieu ou à toute autre cause aussi naturelle. Cette statue n'en est pas moins un grand objet de vénération.

Je ne suis sorti de Saint Dominique que pour aller dans une autre église, ou dans une niche très élevée, & surchargée de dorures & de petits miroirs. On voit la petite effigie d'une Vierge qu'un prêtre sut dérober à la rage des Maures. Cette église se nomme *Notre Dame de Foncisla.* On trouve sur ses pas, en revenant, la maison des monnoies très bien située : elle étoit fameuse autrefois par la quantité de pieces d'or qu'on y frappoit ; elle est réduite aux plus petites monnoies de cuivre, depuis que les pieces d'or viennent presque toutes frappées du Mexique. Les environs de cet hôtel sont très-agréables : on traverse une promenade ornée de très-grands arbres, & où coule un ruisseau qui sert à faciliter tous les travaux de l'hôtel.

La cathédrale de Ségovie est ancienne & d'une forme gothique, mais élégante. Sa longueur est d'environ deux cents vingt pieds, sa largeur de cent dix. L'autel principal est d'œuvre moderne ; il est orné de quatre colonnes de marbre noir, veiné de blanc, d'ordre corinthien : les jaspes & les autres marbres qui le décorent sont des plus précieux. On voit dans la sacristie une nativité & l'adoration des rois, deux tableaux miniatures, extrêmement finis & du dessin le plus correct. Un des morceaux les plus curieux de cette église, est un bas-relief en bois, représentant la descente de croix. Les figures sont grandes comme na-

ture. L'artiste qui fut *Giuni* (*), sut mettre tant d'expression dans les diverses têtes de ses personnages, qu'on ne peut les regarder sans être attendri. Le célebre jurisconsulte *Covarruvias* est enterré dans cette église.

Ségovie est fameuse par son aqueduc. On ignore par qui & dans quel temps il fut construit. Le peuple dit que c'est Hercule ou le Diable qui fit ce présent à la ville ; car en Espagne on attribue beaucoup de choses à l'un & à l'autre. Il est sûr que cet aqueduc est un des beaux restes de l'antiquité : c'est un ouvrage léger, hardi & trop coûteux sans doute, pour la petite quantité d'eau qu'il convoie, si l'eau n'étoit un des principaux éléments de la vie : aussi les Ségoviens ont-ils grand soin d'entretenir leur aqueduc. Si les grands monuments avoient tous été aussi utiles, la plupart existeroient encore.

Le mérite de l'aqueduc de Ségovie consiste dans le parfait équilibre que l'architecte a su garder en le construisant ; car ce monument, dont la hauteur est considérable, n'a pas six pieds d'épaisseur à sa base : il est tout construit d'une pierre froide & bleuâtre, également taillée. Les pierres sont posées l'une sur l'autre, sans aucun mêlange de chaux ni de ciment. Dans quelques endroits cet aqueduc a jusqu'à trois arches l'une sur l'autre ; il a en tout cent soixante arches : sa hauteur, dans le point le plus élevé, est de cent deux pieds.

(*) *Giuni* étoit Flamand & éleve du *Bonarrota*.

Ségovie étoit célebre du temps des Maures : ils y avoient un *Alcazar*, ou château très-fort par sa situation, & qui existe encore ; il sert aujourd'hui aux écoles du génie. On voit dans une grande salle les dessins des éleves qui ont obtenu des prix & des grades : leur nom est au bas, & ces ouvrages annoncent tous des talents. Ces dessins ont pour objet les fortifications, les mathématiques, les proportions & la coupe du canon, &c.

J'ai vu la salle qui renferme les statues de tous les anciens rois d'Oviedo, de Léon & d'Aragon, à commencer par Pelage jusqu'à Jeanne la folle, mere de Charles-Quint. On y trouve la statue du fameux Cid, elle est placée sur la porte du cabinet qui servoit à Alphonse X, dit le Sage, pour faire ses observations astronomiques.

Ce cabinet est orné tout autour d'un cordon de Saint François, modelé sur la muraille ; il conserve la mémoire d'une espece d'humiliation que les moines firent souffrir à cet illustre astronome, qui voulant, comme chacun sait, tourner en dérision le systême de *Tycobrahé*, dit, que s'il avoit assisté au conseil de Dieu lorsqu'il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis. Ce discours qui put paroître impie, & dont Alphonse a été justifié par tous les philosophes & par le pere Feijoo lui-même, fut suivi d'un coup de tonnerre qui tomba sur le cabinet : on le regarda comme une menace du ciel ; & le roi, pour contenter les moines & les dévots de sa cour, suivit une procession à pieds nus, ayant à son cou le cordon de St. François.

L'Alcazar de Ségovie ſert de priſon à pluſieurs officiers Maures : ils ſont douze ou quinze dans une vaſte galerie, gardés ſeulement par un vieux invalide. Le roi leur donne vingt ſous par jour, & les habille tous les deux ans. Ils m'ont paru très-las de leur captivité, qui, pour quelques-uns, date de plus de quatorze ans.

Ségovie eſt un ſiege épiſcopal : la ville eſt aſſez bien bâtie, & peut contenir environ huit mille ames. Les femmes y ſont en général très-jolies.

On connoît la fineſſe & la beauté des laines de Ségovie. Parmi les diverſes fabriques de cette ville, il y a une manufacture que l'on appelle royale, parce que le roi s'y eſt intéreſſé pour trois cents mille réaux, environ 75000 livres de notre monnoie. Les divers particuliers qui la dirigent ont mis en commun cent mille livres. Cette fabrique ſeule fait à-peu-près un cinquieme de tous les draps qui ſe manufacturent à Ségovie : on y en fait de premiere & ſeconde qualité, ſans compter une autre eſpece qu'ils appellent bayeton fin, & qui eſt proprement le londrin que l'on fabrique en Languedoc pour les Echelles du Levant. Ils teignent les premiers en diverſes couleurs ; mais elles ſe fanent après un très-court uſage. La raiſon en eſt, que les laines qu'ils emploient ne ſont pas bien dégraiſſées : ils ne ſe ſervent au foulage que du ſavon, & comme il eſt preſque toujours cher, ils en épargnent la doſe tant qu'ils peuvent ; d'ailleurs cet alkali ſe diſſout très-vîte dans l'eau, & ne donne pas

au drap autant de corps que les terres qui en ferrent également le tiſſu; de ſorte que leur drap eſt foulé d'une maniere inégale, & ſujet à ſe raccourcir d'un côté plus que de l'autre lorſqu'on l'emploie.

Ils teignent preſque tout leur bayeton en noir de corbeau; il trouve ſa conſommation parmi les prêtres & les étudiants, & c'eſt la vieille Caſtille qui l'emploie en entier, ſi l'on excepte quelques pieces qui ſe debitent à Madrid. On fabrique auſſi dans ces manufactures des couvertures de lit qui ſe vendent environ quatre-vingts livres la piece.

Les laines qu'on emploie à Ségovie ſont généralement très-longues & d'une blancheur étonnante; mais ils ſont peu habiles à la filer: ce qui produit plus d'un défaut dans les draps. Il n'eſt pas rare d'en percer les pieces avec le doigt. Ils ne ſavent pas mêlanger leurs laines; ils les prennent au hazard dans les magaſins, & comme elles ſe préſentent à la main, ſans faire le choix ni la diſtinction des qualités. Ils les chargent de beaucoup d'huile, & ignorant l'art de les bien dégraiſſer, il n'eſt pas étonnant que leurs couleurs ne ſoient pas de durée. Les teinturiers ne ſont preſque tous que des routiniers qui travaillent ſur de vieilles recettes, & qui ne connoiſſent ni la préparation, ni la qualité des minéraux & des végétaux qu'ils emploient, peu capables, par conſéquent, de juger ſi ces matieres ſont dépouillées de corps étrangers, & ſi les acides qui ſervent à les fixer ſont analogues & ſuffiſants.

Le nombre de pieces de drap qui ſe fabriquent

quent tous les ans à Ségovie, eſt à-peu-près de quatre mille, ce qui produit, en y comprenant les couvertures & quelques autres petits ouvrages de laine, la ſomme de deux millions & demi de nos livres.

On auroit de la peine à concevoir comment une ſomme auſſi conſidérable ne donne pas à ces manufactures plus de cours & d'étendue; mais lorſqu'on ſait que cette petite ville renferme dans ſes murailles cinquante-deux hoſpices, hôpitaux & couvents, dont la plupart ſont mendiants, on n'eſt plus étonné de trouver le peuple miſérable.



Route de Madrid à Cuenca, en paſſant par Aranjues.

LE premier village que l'on rencontre ſur la route, eſt à quatre lieues de Madrid, & s'appelle *Valdemore.* Le chemin eſt beau ; il devient plus agréable à meſure que l'on approche d'*Aranjues*, qui eſt à trois lieues de là. On traverſe la *Xarama* ſur un ſuperbe pont bâti en pierre blanche preſqu'auſſi dure que le marbre, orné de trottoirs, de beaux entablements, & qui a près de trois cents pieds de long : il n'a été conſtruit que depuis quelques années. Il falloit auparavant paſſer la riviere en bateau. On arrive à Aranjues par une avenue plantée d'un double rang d'arbres de haute futaie.

Madame Dunois, Colmenar, M. Barreti, &c. ont fait de longues & brillantes deſcriptions d'Aranjues : c'eſt un ſéjour délicieux ; les allées y ſont à perte de vue, ornées de fontaines, variées avec autant d'art que de goût. M. Barreti, entr'autres, dit avec beaucoup plus d'eſprit que de vérité, qu'un poëte, en voyant Aranjues, pourroit dire que Vénus & l'Amour ſe ſont conſultés avec Catulle & Petrarque, pour bâtir une maiſon de plaiſance à Pſyché, à Lesbie, à Laure ou à quelque infante d'Eſpagne. Il y a en France & en Angleterre des ſituations plus belles que celles d'Aranjues. Les jardins ſont preſque tous dans un bas-fond.

Le parc eſt marécageux ; on n'y a d'autre vue que celle du jardin même, & l'air qu'on y reſpire eſt mal ſain.

Le château d'Aranjues eſt l'ouvrage de quatre Souverains. L'architecte de l'ancien corps de l'édifice qui eſt dans le centre, eſt *Herrera*, le même qui commença l'Eſcurial. On lit ſur la façade ces deux courtes inſcriptions :

Philippus II inſtituit : Philippus V provexit.

Ferdinandus VI, pius felix, conſummavit an. 1752.

On travaille encore aux deux ailes que Charles III ſeul a fait ajouter au château que trois de ſes prédéceſſeurs avoient fait bâtir ; & chacune de ces ailes eſt preſque auſſi conſidérable que l'ancien palais. On y a gravé cette courte inſcription :

Carolus III adjecit an. 1775.

Les jardins ſont ſur-tout admirables par la grande quantité de fontaines qu'on y trouve, dont l'eau vient du Tage. Les principales ſont celle de Diane ; celle des Harpies, ainſi nommée de quatre Harpies, élevées ſur de belles colonnes de marbre gris foncé, & qui jettent de l'eau par le ſein ſur un jeune homme nu, placé au milieu de la fontaine, & qui cherche à tirer une épine de ſon pied ; celles de Neptune, de Bacchus, des Dauphins & des

Amours. On voit auſſi dans les jardins quelques grottes aſſez curieuſes, par le jeu des eaux & la variété des objets qu'on a ſu y placer. Le roi paſſe tous les ans à Aranjues la ſaiſon du printemps.

D'Aranjues on va à *Ocana*, petite ville qui n'en eſt qu'à deux lieues, & de là à *Santa Crux*, village conſidérable où j'ai vu quelques maiſons bien bâties ; il a deux paroiſſes, un couvent de Trinitaires, & près de huit cents habitants, qui recueillent du bled, du vin, de l'huile & de l'orge ; de ſorte qu'un des habitants me diſoit que ce village pouvoit ſe paſſer de toute la terre. On y voit auſſi quelques jardins potagers, arroſés par les eaux du Tage qui n'en eſt qu'à deux lieues. Je ſuis arrivé de nuit à *Tarrancon*, village très-grand & plus peuplé que *Santa Crux*. Les chemins ne ſont pas trop bons de là juſqu'à *Carraſcoſa*, & cependant on les regrette le lendemain dans le trajet que l'on fait de ce village juſqu'à *Horcajada*. Après avoir paſſé la *Venta de Cabrera*, agréablement ſituée au pied d'un côteau, & environnée de quelques arbres, on traverſe un vaſte bois de pins. La route eſt montueuſe & tracée dans les allées tortueuſes de la forêt. On fait de cette maniere environ deux lieues, & l'on n'a plus enſuite que des côteaux dépouillés, quelques abymes, & devant ſoi, les nids d'aigle qui forment la ville de *Cuenca*. J'ai peu vu de ſituations plus pittoreſques & plus ſurprenantes. Qu'on imagine une ville bâtie ſur un rocher nu & très-élevé, dominée par des montagnes plus eſcarpées encore ; des maiſons dont

l'entrée eſt, pour ainſi dire, ſur le toit de celles qui les avoiſinent, & dans les vallées que forment ces rochers amoncelés, deux rivieres qui ſe joignent, & font naître à l'entour l'abondance, l'agrément & la verdure. Les bords de la *Hueſcar* & de la *Jucar*, ſont plantés de grands arbres qui forment une promenade charmante. Ce ne ſont que jardins potagers, arbres fruitiers, & quantité de fontaines & de petits ruiſſeaux qui viennent ſe perdre dans les deux rivieres. Mais votre tête eſt menacée par des rochers capables d'épouvanter. L'objet le plus curieux de ces profondes vallées, eſt le pont de *San-Pablo* ou de Saint Paul, bâti ſur la *Jucar*; il ſert à unir deux montagnes, & à la premiere vue, ſa hardieſſe, ſa légéreté le feroient croire un ouvrage des Romains. Ce pont eſt ſoutenu par trois piliers élégants. Sa hauteur eſt d'environ cent ſoixante pieds, & ſa longueur en a plus de trois cents. Il fut l'ouvrage d'un chanoine nommé *Juan del Pozo*, qui fonda auſſi, ſur la montagne voiſine, un couvent de Saint Dominique. Le pont ne fut conſtruit, que pour faciliter aux dévots le chemin du monaſtere, & leur éviter la peine de deſcendre dans l'eſpece d'abyme qui le ſéparoit de la ville. J'ai parcouru tous ces *riſcos*, c'eſt ainſi qu'on nomme ces roches dangereuſes; j'ai été boire d'une eau excellente qui filtre à travers ces montagnes, & qu'on appelle *la Fuente de las Higueras*, parce qu'elle eſt environnée de figuiers ſauvages.

Cuenca fut donnée en dot avec quelques autres villes, par *Benabet*, roi de Séville, à

Zaïde (*) sa fille, lorsqu'il la donna en mariage à Alphonse VI ; mais les Maures s'emparerent, peu de temps après, de cette ville, qu'Alphonse fut obligé de leur enlever à force d'armes vers l'an 1106. Ayant été reprise par les Infideles, Alphonse IX la réunit pour toujours à la Couronne de Castille en 1177. Ce fut lui qui fonda la cathédrale : elle est de construction gothique, & formée de cinq nefs. Sa longueur est de plus de trois cents pieds, & sa largeur d'environ cent quatre-vingt. Il n'y a pas assez d'intervalle de la porte d'entrée jusqu'à la muraille qui termine le chœur ; ce qui prive cette église de la magnificence, de la belle proportion dont elle étoit susceptible.

Le maître-autel est d'ordre corinthien ; on y voit pour tout tableau, un superbe bas-relief de marbre blanc, représentant la Vierge qui ressort du bloc presque en entier, tenant l'Enfant-Jesus dans ses bras. Sur le devant est un Ange à genoux qui lui offre une couronne de fleurs ; & derriere la Vierge, on en voit un autre qui soutient une espece de rideau. Cet ouvrage fut sculpté à Gênes. Tous les autres ornements de l'autel sont en jaspes de différentes couleurs, presque tous sortis des carrieres qui sont aux environs de *Cuenca*. Il y a de chaque côté de ce maître-autel quatre bas-

(*) On ignore si cette *Zaïde* se convertit, si elle fut ou non épouse légitime d'Alphonse. Elle est enterrée auprès de lui dans le monastere des Bénédictins de Sahagun.

reliefs en ſtuc, qui repréſentent pluſieurs traits de la vie de la Vierge, mais dont l'exécution eſt moins bonne que celle de l'autel.

El tranſparente, c'eſt ainſi qu'on nomme en Eſpagne un autel adoſſé à l'autel principal, eſt plus parfait dans ſon genre ; il y regne plus d'accord que dans celui que je viens de décrire. Il eſt conſtruit en marbre & dédié à Saint Julien ; ſon corps y eſt conſervé dans une urne d'argent. Ce Saint y eſt repréſenté dans un bas-relief, haut de ſix pieds, au moment où la Vierge lui apporte une palme, qui étoit celle de la gloire éternelle ; car la Vierge lui apparut quelques heures avant ſa mort. Le chanoine qui avoit la bonté de me montrer les raretés & les curioſités de la cathédrale, avouoit de bonne foi que cette palme ne s'étoit pas retrouvée parmi les autres meubles de Saint Julien ; en ajoutant qu'elle étoit ſans doute remontée dans le Ciel d'où elle étoit deſcendue. Le bas-relief principal de cet autel, & les médaillons dont il eſt accompagné, repréſentant, l'un le baptême de Saint Julien, & l'autre ce Saint faiſant des paniers pour vivre, furent ſculptés à Rome par *Vergara* (*) ; il a mis ſon nom au bas-relief prin-

(*) François *Vergara* naquit aux environs de Valence ; il fut envoyé à Rome penſionné du roi d'Eſpagne, pour y étudier ſous *Philippe Vale*, ſculpteur accrédité. Vergara ſe rendit fameux, & fut chargé de pluſieurs ouvrages dont le principal eſt une ſtatue de Saint Pierre d'Alcantara, haute de 16 pieds, & grouppée avec un Ange, qui eſt placée dans la nef principale de la Baſilique du Vatican ; elle fut gravée par Pierre Campana.

cipal de la maniere ſuivante : *Franciſcus Vergara, Academicus Romanus*, *an.* M.DCC.LVIII. L'autel eſt décoré de quatre ſuperbes colonnes de marbre verd ; & au deſſus du couronnement ſont trois figures de marbre blanc, grandes comme nature, repréſentant la foi, l'eſpérance, la charité.

On voit dans la ſacriſtie le très-riche oſtenſoir, où l'on place l'hoſtie le jour de la Fête-Dieu : il eſt en argent, du poids de ſix cents ſeize marcs, d'un travail immenſe, & exécuté avec tout le goût qu'on peut deſirer dans ce genre d'ouvrage.

On voit avec plaiſir dans la ſalle où s'aſſemble le chapitre, les douze Apôtres peints beaucoup plus grands que nature & dans un très-bon genre. L'égliſe de Cuenca date du douzieme ſiecle : on trouva, il y a deux ans, parmi des décombres, dans une vieille chapelle, une pierre ſur laquelle eſt l'inſcription ſuivante, en caracteres gothiques.

El rey Don Alonſo IX gano a Cuenca Miercoles dia de ſant. Matheo a xxj de ſeptiembre anno del ſennor de M. C. LXXVII.

Cette pierre a été placée dans l'égliſe, entourée d'un quadre de marbre noir.

La chapelle de la Vierge eſt de bon goût ; mais un très-lourd ornement d'argent maſſif qu'on a mis autour de la ſtatue de notre Dame, la dépare au lieu de l'enrichir. Cette image eſt, dit-on, celle que portoit avec lui Alphonſe IX, dans ſes expéditions contre les Maures.

L'eſpece de façade qui décore la porte d'entrée du cloître, (car tous les anciens chapitres étoient réguliers), eſt un ouvrage gothique, mais admirable par les détails & la maniere dont tous les ornements & les figures qui le compoſent ſont exécutés : on l'attribue à un certain *Jamete*, qui s'étoit formé ſans doute à l'école de Florence. Les quatre bas-reliefs que l'on voit contre une des murailles de l'égliſe, repréſentant les quatre premiers évêques de Cuenca, & dont les têtes ſont très-bien rendues, paroiſſent être du même artiſte qui fit la porte du cloître. Ce portail élégant fut conſtruit aux frais de *Don Ramiret de Villa Eſcuſa de Haro*, qui fit auſſi l'oſtenſoir dont j'ai parlé. Ce prélat eſt enterré devant le maître-autel, & on lit ſur ſa tombe cette épitaphe qu'il mérita ſans doute.

D. O. M.

Didaco Ramirio Conchenſi Epiſcopo, viro raro & doctiſſimo cui tanta vis animi ingeniique fuit, ut ad id natum diceres, quodcumque ageret.

Il mourut à Cuenca en 1536. Il étoit né à Villa-Eſcuſa de Haro, l'année 1459. Il écrivit un traité *de religione chriſtianâ contra tranſeuntes & redeuntes ad Judæorum ritus ;* un autre, *de potentiis animæ*, & quelques autres ouvrages : on ignore ce qu'ils ſont devenus.

Cuenca n'a guere que ſix à ſept mille habitants. Il y eut autrefois dans cette ville un hôtel des monnoies qui exiſte encore, mais dont le travail a ceſſé. Philippe IV le fit bâtir

en 1663. Cette ville étoit fameuse par son commerce de laines, & même par ses manufactures en ce genre, en 1600. On lavoit encore dans les deux rivieres de Cuenca, environ soixante-deux mille quintaux de laine, pour environ huit millions de nos livres, qui alloient dans l'étranger, & l'on en teignoit sur les lieux près de trente mille quintaux pour l'usage des fabriques du pays. Ce grand commerce est bien déchu aujourd'hui. La tonte des environs de Cuenca ne va pas à deux mille quintaux, & l'on ne fabrique plus dans cette ville & dans les lieux circonvoisins, qu'un gros drap, de la couleur brune & naturelle de la laine la plus grossiere, qu'on vend environ 3 livres 15 sous la *vare*.

La campagne de Cuenca est très-favorable aux abeilles, & produit un miel excellent. On y recueille jusqu'à quatre-vingt trois mille livres de miel, & cinq à six mille livres de cire. Cette récolte pourroit devenir plus abondante, ainsi que celle du safran, si l'on vouloit y donner plus de soin.



DE LA NOUVELLE CASTILLE.

CETTE province eſt bordée au levant & au nord d'une longue chaîne de montagnes qui la ſéparent de la vieille Caſtille, des royaumes de Valence & d'Aragon. Elle eſt bornée à l'occident par le Portugal ; au midi, par l'Andalouſie & le royaume de Murcie : ſon étendue eſt d'environ ſoixante lieues.

La nouvelle Caſtille eſt depuis près de deux ſiecles le ſéjour des rois d'Eſpagne : elle eſt arroſée par le *Tage*, la *Guadiane*, la *Jucar*, la *Jarama*, le *Henares*, la *Guadarrama*, *&c.* le *Guadalquivir y prend ſa ſource.*

Les villes principales de cette province ſont Madrid, Tolede, Alcala de Henares, Guadalajara, Talavera la Reyna, Ciudad Real, Calatrava, Cuenca, &c.

La Caſtille nouvelle eſt ſituée au milieu de l'Eſpagne : elle jouit d'un air pur & ſalubre, & d'un climat le plus tempéré ; elle eſt en général très-fertile, ſur-tout en grains. On devroit y négliger un peu moins la culture des arbres, le pays ne feroit pas ſi découvert, & l'agriculture y gagneroit.



Mœurs, coutumes; vêtements, erreurs populaires, usages & caractere de la nation Espagnole.

L'ESPAGNE fut habitée tour à tour & conquise par divers peuples. Ses vainqueurs lui donnerent avec des fers une partie de leur caractere. Ce goût dominant qu'elle a pour certains spectacles, comme les Tournois nommés *las parejas*, les joutes de la *maestranza*, dont j'ai déja parlé; l'amour des titres fastueux; cette liste de noms qui ne finit point, la galanterie, un grand respect pour les femmes, le langage de la métaphore & de l'hyperbole, lui viennent des Maures. La gravité dans le maintien & dans le discours; cette jalousie qui les rend méfiants, soupçonneux & vindicatifs, les Espagnols en ont hérité des Africains Bereberes. Ils reçurent des Goths & de leurs ancêtres la franchise, la probité & le courage, vertus qui leur étoient propres. Ils tiennent des Romains & des Goths aussi, le fanatisme de la patrie, l'amour des grandes choses, & la superstition. Qu'on lise Plutarque, & l'on verra combien les Romains ont été superstitieux. La superstition de l'Italie n'a fait que changer d'objet : elle est encore la même; on peut en dire autant de l'Espagne.

On nous a déja peint & très-souvent les Espagnols; mais chaque province vous offre un caractere particulier. On pourroit même croire

qu'il existe entr'elles, au moral comme au physique, des divisions marquées. Ces provinces qui formoient autrefois presqu'autant de royaumes, paroissent conserver le même esprit de haine plus ou moins fort, en raison de l'éloignement ou de la proximité qu'elles ont entr'elles.

Le Catalan est le plus industrieux, le plus actif & le plus laborieux des Espagnols; il se considere comme faisant un peuple à part, toujours prêt à la révolte : il a plus d'une fois formé le projet d'ériger son pays en république. La Catalogne a été le berceau des arts & métiers de l'Espagne depuis quelques siecles; ils y ont un degré de perfection que l'on ne leur trouve pas dans le reste du royaume. Le Catalan est rude, grossier, avide, jaloux, intéressé, mais franc & bon ami.

Le Valencien est rusé, faux & plus doux dans ses manieres; c'est l'individu le plus fainéant & le plus souple qui existe. Tous les voltigeurs, les sauteurs & les charlatans de l'Espagne, sortent du royaume de Valence.

L'Andaloux n'a rien à lui, pas même sa langue. On peut le comparer au Gascon pour la saillie, la vivacité, la fanfaronnade : on le distingue au milieu de cent Espagnols. L'hyperbole est son langage favori; il embellit, il exagere tout, il vous offre son bien, sa personne de la même maniere, c'est-à-dire, aussi vîte qu'il s'en repent. Il est faux-brave, paresseux, enjoué, plaisant, tenant aux anciens usages de son pays, leste, bien fait, extrêmement passionné pour les femmes, aimant la danse, le plaisir & la bonne chere.

Le Caſtillan eſt fier, grave dans ſa contenance ; il parle peu, & paroît livré à la contemplation. Sa politeſſe eſt froide ; mais elle eſt ſans affectation ; il eſt méfiant, & n'accorde ſon amitié qu'après avoir long-temps étudié le caractere de celui à qui il ſe livre. Il a de la force dans l'ame, du génie, de la profondeur, & un jugement très-ſolide : il eſt propre aux ſciences ; ſon enjouement eſt réfléchi.

L'habitant de la Galice peut ſe comparer à celui de l'Auvergne ; il quitte ſon pays, & va ſe livrer dans le reſte de l'Eſpagne, aux mêmes travaux que l'Auvergnat & le Limouſin ſont en poſſeſſion d'exercer en France.

Preſque tous les domeſtiques ſont Aſturiens : on les trouve fideles, peu éclairés, mais exacts ſerviteurs.

En général l'Eſpagnol eſt patient, religieux ; il eſt rempli de pénétration, mais lent à ſe déterminer ; il eſt diſcret, ſobre : ſa haine pour l'ivreſſe date de la plus haute antiquité. Strabon nous cite un homme qui ſe jeta dans un bûcher, & ſe brûla de honte d'avoir été appellé ivre. *Quidam ad ebrios vocatus in rogum ſe injecit.* Il eſt loyal, franc, charitable, bon ami ; mais il a quelques vices : & quelle eſt la nation, quel eſt l'homme qui n'en ait point ? L'homme eſt un compoſé de vices & de vertus ; une nation eſt un aſſemblage d'hommes. Lorſque les vertus, les qualités ſociales l'emportent ſur les vices inſéparables de la conſtitution, du climat, du caractere ; adorez la nation où ſe trouve ce phénomene. Si les vices ſont compenſés par les vertus, chériſſez le peuple qui

possede cette heureuse balance. Je ne crains pas de dire, que hors une nonchalance qui a tenu jusqu'à présent beaucoup moins au climat, qu'à des causes qui sont peut-être à la veille de finir; hors un esprit de vengeance, dont on ne voit plus guere les effets; hors un orgueil national, qui bien dirigé, peut produire de si grandes choses; hors une ignorance crasse qui tient à l'éducation, & dont la source découle encore de ce tribunal élevé à la honte de la philosophie & de l'esprit humain, je n'ai vu dans les Espagnols que des vertus.

La patience des Espagnols dans les guerres d'Italie & de Portugal, a fait l'étonnement des François. Les Espagnols passoient des journées entieres sans pain, sans eau, sans lit, & l'on n'entendoit pas dans leur camp le plus petit murmure; jamais de révolte, toujours la plus grande obéissance.

Ils ont été de tout temps très-attachés à leur souverain. Les Castillans ne virent pas sans peine Philippe V former une compagnie de gardes de son corps. Le comte d'Aguilar, brave citoyen, prit la liberté d'en parler au roi. *Si votre majesté*, lui dit-il, *avoit résolu de dormir sur la grande place de Madrid, elle y seroit dans la plus grande sûreté; le marché ne commenceroit qu'à neuf heures, & tous les Castillans, pendant la nuit, vous serviroient de gardes.*

Ils sont superstitieux & dévots de bonne foi, accoutumés, dès leur enfance, à la crédulité & aux cérémonies de la piété. Ils conservent dans leurs débauches l'air & le ton de la dévotion. L'Espagnol, au milieu des passions les

plus vives, paroît conserver sa tranquillité; & tandis que son ame brûle, son visage n'est que grave.

On ne voit point dans l'Espagnol l'air étourdi, les éclats bruyants, si communs en France; ni l'air original, ricaneur & caustique des Anglois, ni le ton humble, faux & flatteur de l'Italien. L'Espagnol est sérieux; sa politesse est fiere, mais décente: ses démonstrations ne sont pas toujours vives; mais elles sont souvent affectueuses.

Leur vanité nationale, préjugé si utile en faveur d'un gouvernement qui sauroit en tirer parti, est portée à un point excessif. Il n'y a pas d'Espagnol qui ne croie sa nation la premiere du monde, & Madrid le centre des délices. Il existe un proverbe parmi le peuple, qui dit, *donde está Madrid calle el mundo*, où est Madrid, que le monde se taise. Un de leurs auteurs a fait un livre dont le titre est *Solo Madrid est corte*; il n'y a point d'autre cour que Madrid. On connoît le trait de ce prédicateur, qui, dans un sermon sur la tentation du Seigneur, disoit que le diable, suivant l'écriture, le transporta sur une haute montagne d'où l'on découvroit tous les royaumes de la terre. Il lui montra, ajouta-t-il, la France, l'Angleterre, l'Italie; mais pour le bonheur du fils de Dieu, les Pyrénées lui cachoient l'Espagne. On a vu des peres de famille en mourant, féliciter leurs enfants de ce qu'ils avoient le bonheur de vivre dans Madrid, & leur faire regarder cet avantage comme le plus grand bien qu'ils pouvoient leur laisser.

Aussi

Aussi ce goût pour le séjour des villes, & sur-tout pour la capitale, laisse-t-il les campagnes désertes. Un espagnol ne vit jamais à la campagne, il ne l'aime, ni ne la connoît; celui qui est forcé d'y vivre ne cherche point à l'embellir. Ces ouvrages aussi riants que mélancoliques, ces peintures délicates des champs & des scenes variées de la nature, qui, au sein des plaisirs de la ville, viennent nous inspirer l'envie d'en sortir, les élans des *Gesner*, des *Thompson* & des *Saint-Lambert*, ne sont point connus en Espagne.

Un auteur vivant, puisqu'il se nomme à la tête de son livre, *Don Francisco Gregorio de Salas*, a donné quelques vues de la campagne, & il est le seul. On jugera de son goût par les vingt ou trente premiers vers de la premiere partie de son *Observatoire Rustique*. Voici ce qu'il met dans la bouche d'un philosophe : je traduis littéralement.

« Ma cabane champêtre me promet l'heu-
» reux terme de mes désirs : étendu sous le
» peu d'ombrage qu'elle me fournit, j'apper-
» çois, dans les sillons récents qu'a tracé la
» charrue, les passereaux affamés qui cherchent
» les insectes, & le chardonneret moucheté,
» qui chante perché sur un chardon léger,
» & endort mon esprit tranquille. La simple
» lavandiere me salue, regarde empressée la
» hauteur du soleil; elle éternue, & d'un
» doigt simple & diligent, elle essuie son nez.
» Un chevrier s'étend à mes côtés, & goûte
» un sommeil parfait jusqu'à ce qu'un ronfle-
» ment le réveille; il ouvre les yeux, il bâille,

» en étirant ſes bras, & il ſe ſecoue. Le mandiant imprudent, ſans abri ni ſouci, recout ſa chemiſe, & ſe moque de tout ce qu'il voit. Le laboureur s'aſſied & me raconte ſes travaux & ſes chagrins domeſtiques; il abat ſes guêtres & ſe gratte tranquillement les jambes », &c. &c. (*). Ce commencement me

(*) Salicio filoſofo, deſde una pequena caſa a la viſta de la corte, dice aſi :

Mi ruſtica cabana me promete
El termino felix de mi deſeo;
Solo deſde ella veo,
A ſu pequena ſombra recoſtado,
En los recientes ſurcos del arado
Ambrientos pajarillos,
Que buſcan los pequenos inſectillos;
Y al manchado gilguero,
Sobre un cardo ligero,
Que cantando ſe mece,
Y mi tranquillo ſpiritu adormece.
La ſimple labandera me ſaluda,
Mira al ſol preſoruſa y, eſtornuda
Y luego con los de dos diligenté
Enjuga la nariz ſencillamente.
Un cabrero con migo ſe recueſta,
Y alli duerme laſieſta
Con deſcanſo cumplido,
Haſta que le deſpierta algun ronguido.
Abre luego los ojos, y boſteza,
Y eſtirando los brazos ſe eſpereza.
El incauto mendigo,
Sin reſguardo ni abrigo,
Remienda la camiſa

paroît suffire pour contenter la curiosité de l'homme le plus intrépide. Ne pourroit-on pas trouver, dans ce dégoût pour la campagne, l'inaptitude des Espagnols pour tout ce qui est ouvrage de sentiment ? Le climat sous lequel ils vivent est brûlant ; il desseche la fibre & l'ossifie ; s'ils avoient plus de sensibilité, ils aimeroient davantage la campagne ; mais ils chérissent la ville, & dans leurs ouvrages ils n'ont que de l'imagination, & dans leurs amours, que de la passion & de la galanterie.

Leur ignorance en général est extrême ; la plupart confondent toutes les nations ; ils vous soutiendront qu'un françois est chrétien, mais qu'il n'est pas catholique. Toutes leurs lectures se bornent à des comédies, & leurs prieres, à réciter le chapelet. Je prie le lecteur d'observer que je parle en général ; car il existe en Espagne beaucoup d'hommes instruits, & je voudrois être en état de les louer comme ils le méritent.

A la guerre leur bravoure n'est pas soutenue, & on voit succéder dans les troupes Espagnoles les traits de la plus grande lâcheté aux actions de la plus insigne valeur. Tel corps qui sera excellent & rempli de courage pour

---

Y todo quanto pasa ve con risa.
El labrador se sienta,
Y sus afanes rusticos me cuenta;
Las polainas se baja presuroso
Y las piernas se rasca con reposo.
. . . .

une attaque faite en plein jour, mollit & se livre à la terreur panique dans une marche de nuit. Ils sont quelquefois cruels dans le combat, ce qui est la suite de leur caractere phlegmatique, qui une fois emporté ne se possede plus. On remarqua plusieurs fois dans les guerres d'Italie, qu'ils avoient l'habitude de maltraiter les prisonniers, & même de les blesser lorsqu'ils ne l'étoient pas; ils appelloient cela s'assurer du prisonnier, *asegurar el prisonero.*

On les a souvent accusés de porter très-loin la passion de la vengeance; mais la nation paroît avoir changé à cet égard; je ne crois pas qu'elle ait perdu cette vigueur, cette énergie dans le caractere qui la livroient également aux grandes choses & aux passions les plus dangereuses; mais la réflexion, une idée plus juste de l'honneur ont modéré cette violence de caractere, & l'on ne retrouve plus que parmi le peuple des traces de cet esprit vindicatif & prompt à l'assassinat. La franchise des églises, quoique maintenant bornée à une seule dans chaque ville, entretiendra long-temps ce moyen sûr de se défaire d'un ennemi.

L'Espagnol est en général petit, maigre & bien proportionné; son teint est olivâtre; sa démarche est grave; il s'exprime avec facilité & parle bien; il a des graces sous sa cape qu'il place & manie avec dextérité; il a conservé une grande prédilection pour le grand chapeau rabattu; & dès qu'il est en pays libre de la défense, il quitte avec plaisir le chapeau à trois pointes, comme il l'appelle, ou françois communément; il porte une longue épée pour

ſa défenſe. Sa couleur favorite pour les habits eſt le noir. Lorſqu'il quitte l'habit eſpagnol pour l'habit militaire, c'eſt ainſi qu'on nomme en Eſpagne l'habit françois, il choiſit les couleurs les plus vives; il n'eſt pas rare de voir un ſimple ouvrier, âgé de cinquante ans, vêtu d'un habit de taffetas roſe ou bleu de ciel; il n'y a en ce point aucune diſtinction de rang. L'Eſpagnol aime à paroître, & il dépenſe ſans meſure tout ce qu'il a; il vit enſuite comme il peut.

Une des grandes qualités des Eſpagnols, & qui prouve leur humanité, c'eſt de ne jamais renvoyer un domeſtique qui les a bien ſervis; le fils conſerve ceux de ſon pere avec les ſiens, & les femmes qui ſervoient ſa mere; ils meurent tous dans la maiſon de leur maître. Ainſi il n'eſt pas rare de voir chez les grands une foule prodigieuſe de domeſtiques.

Oublierai-je la claſſe la plus intéreſſante de la nation, celle qui par-tout nous conſole, éleve notre ame, fait notre bonheur, & n'a d'autres vices que ceux que nous lui communiquons. Rien n'eſt plus touchant qu'une jeune eſpagnole de quinze ans, comme j'en ai vu & pluſieurs fois même dans les campagnes. Un viſage d'un ovale parfait; des cheveux d'un beau châtain clair, également partagés ſur le front, & ſimplement retenus par un rézeau de ſoie; la peau blanche & fine; des yeux noirs & bien fendus; une bouche pleine de grace: une attitude toujours modeſte; le ſimple habit de bure noir, propre, juſte à la taille, & ſerrant légérement le poignet; une main petite

& parfaitement deſſinée ; tout charme dans ces jeunes vierges. Elles rappellent la douceur, la beauté, la coëffure, & la ſimplicité des jeunes grecques dont l'antiquité nous a laiſſé de ſi beaux modeles : les Anges dans la comédie eſpagnole ; je l'ai vu avec plaiſir, ſont toujours repréſentés par de jeunes filles.

Mais vous deſirez ſans doute quelques traits de plus ſur les femmes eſpagnoles. Leur phyſionomie eſt pleine d'eſprit & de vivacité ; elles ſont très-ſenſibles à l'amour qu'on leur témoigne ; extrêmement jalouſes d'être flattées & courtiſées ; peu timides, ingénues : elles s'expriment avec facilité, & une abondance de termes choiſis qui vous ſéduit ; elles ſont vives, opiniâtres, emportées ; mais leur cœur eſt bon, & elles ſe rendent facilement à la raiſon lorſqu'on trouve le moyen de la leur faire entendre. Elles ont une paſſion ſinguliere pour la parure, & ſur-tout pour les bijoux ; mais ſans choix & ſans meſure, elles ſe couvriront les doigts de bagues & d'anneaux. La plus pauvre, comme la plus riche, ne ſort jamais ſans une *baſquina* ; c'eſt un grand jupon noir de moire ou de taffetas qu'elles mettent pardeſſus leurs autres habits, qui ſont ſouvent ſont très-riches. Auſſi ſont-elles très-empreſſées de quitter ce jupon, dès qu'elles entrent chez elles ou chez leurs amies. La petite vérole fait ſans doute ici beaucoup moins de ravage qu'en France ; il eſt rare de voir une femme qui en ſoit marquée ; elles ont en général de très-beaux yeux ; ils ſont ſi vifs, ſi expreſſifs, ſi intelligents, que quand les

Eſpagnoles n'auroient pas d'autres charmes, elles pourroient encore paſſer pour jolies.

Tout ce que les voyageurs rapportent du ſoin extrême que les femmes Eſpagnoles mettent à cacher leurs pieds, eſt paſſé de mode; & une femme qui vous montre ſon pied, n'eſt pas toujours prête, comme ils diſent, à vous accorder ſes faveurs. La longueur de leur jupe eſt moins un effet de coqueterie que de bienſéance; & ces replis dont parle le *Pere Labat*, qu'elles ont vers le milieu du jupon, pour l'alonger au beſoin, n'exiſtent plus. Les regles de proportion que les hommes ont imaginées à l'égard du pied chez les femmes, ſont plus variables en Eſpagne qu'ailleurs, attendu la nature, la chaleur du climat, & la précocité des Eſpagnoles; mais tous ces rapports ſont des futilités qui n'exiſtent que dans très-peu de cervelles en Eſpagne comme par-tout. Une eſpagnole vous donne rarement ſa main à toucher & à baiſer. Une angloiſe, une françoiſe, toute femme honnête n'a de la familiarité qu'avec ſes intimes amis, & ces regles de bienſéance ſont de toutes les nations.

La dévotion la plus générale parmi les Eſpagnols, eſt celle qu'ils ont pour la Vierge, & c'eſt une juſte reconnoiſſance pour toutes les faveurs qu'ils en ont reçues. Combien de fois ne s'eſt-elle pas montrée à eux en corps & en ame! combien de fois n'a-t-elle pas étendu ſa main pour les préſerver de quelque diſgrace! Auſſi que d'offrandes, que de prieres, que de fêtes en l'honneur d'une mere ſi tendre!

Les *Autos* de Calderon lui ſont dédiés ſous

ce titre : *A la mere du meilleur fils , & à la fille du meilleur pere , à la reine des Anges* , &c. Les six volumes des *Autos* de Don Pedro Calderon de la Barca , chapelain d'honneur de Sa Majesté , & tous ses titres , ont toujours été reçus avec l'applaudissement qu'ils méritent , non seulement en Espagne , mais aussi dans les pays étrangers ; il entre ensuite avec la Vierge dans quelques détails de critique , & il finit par se mettre à ses pieds , comme c'est la coutume en Espagne d'en user avec les Dames.

Les pieux Espagnols ne se contentent pas de dédier à la Vierge des ouvrages sacrés & profanes ; j'ai vu jouer à son honneur & à son profit dans Séville , *le Légataire Universel* traduit , piece qui n'est pas des plus saintes : les affiches disoient ,

« A l'Impératrice du Ciel , mere du Verbe » Eternel , Nord de toute l'Espagne , consolation , fidele sentinelle & rempart de tous » les Espagnols , la très-sainte Marie ; c'est » à son profit & pour l'augmentation de son » culte , que les comédiens de cette ville joueront une très-plaisante comédie intitulée , *le » Légataire* , du même auteur que *la Marguerite* , nommé Don Carlos Gordoni ; le » célebre Romain dansera le fandango , & la » salle sera éclairée » (*).

(*) *A la Imperatriz de los Cielos , madre de el Verbo Eterno, Norte de toda España , alivio , fiel centinela , y antemural de todos Espagnoles , Maria Sanctissima ; consagra à beneficio , y para aumento de su mayor culto la compania de comicos de esta ciudad una nueva comedia jocosa intitulada,* el Heredero Universal , *del*

Il feroit difficile de bien rendre toute la vénération qu'on a pour elle & pour les deux préfents qu'elle a faits à l'humanité, du fcapulaire & du rofaire. Peu de femmes fortent, fe promenent, jouent & font l'amour fans avoir un rofaire à la main. Les hommes ne manquent pas d'en avoir un pendu à leur cou. Dans les comédies fi l'on enchaîne le diable, c'eft avec un rofaire ; & le diable fait des hurlements horribles dont les bonnes gens font toujours très-édifiés ; mais ne difons pas du mal des bonnes gens, ils ont une touchante crédulité.

Quoi de plus intéreffant que le culte des morts, les apparitions, les fépulcres jonchés de fleurs, arrofés d'eau bénite ! Chaque goutte d'eau bénite, dit le curé, que vous répandez fur la tombe des morts, éteint un peu de feu du purgatoire. Qui ne voudroit y verfer toutes les eaux d'une riviere ? auffi la jeune fille diligente arrofe-t-elle le tombeau de fon aïeul, de fon frere ; ah ! puiffe-t-elle ne jamais arrofer celui de fon amant.

L'amour des ames eft univerfel en Efpagne ; ils favent même le jour précis où une ame doit fortir du purgatoire, & l'on voit fouvent affiché à la porte des églifes, *hoy fe faca anima*, aujourd'hui l'on retire un ame.

---

mifmo autor que la Margarita, *nombrado D. Carlos Gordoni ; el famofo Romano baylera el fandango*, *fe previene fe ilumina la cafa con aranas*, *&c.*

Il faut obferver qu'on fe garde bien de dire dans l'affiche, que le *Légataire* foit traduit du françois ; on l'attribue fans tant de façon à Gordoni, ainfi que la *Marguerite*, traduction plate, froide, & en profe de *Nanine*.

La veille du jour des morts, dans presque toutes les villes & villages d'Espagne on arrange des bancs dans une place publique, la foule se rassemble, & l'on fait un encan au profit des ames du purgatoire; il faut savoir que quelques semaines avant cette enchere, les confreres préposés pour cet objet, vont faire le tour des maisons & des campagnes. Ils ramassent tout ce qu'on leur donne, comme des brebis, des agneaux, des pigeons, des poulets, du bled, des légumes; & tous ces objets réunis sont vendus au plus offrant. L'argent qui en résulte sert à faire dire des messes. Les dévots se piquent de briller à cette fête, & souvent un pigeon est vendu six fois au dessus de sa valeur. On va à la chasse, on donne des bals pour les ames des trépassés; en un mot on ne néglige rien pour leur donner tous les soulagements qui peuvent dépendre de nous: le bon Dieu touché sans doute de tant d'humanité fait le reste. Je fus témoin de cette fête dans un village de la Manche, & je demandai au retour à mon hôtesse, si elle avoit donné quelque chose: ah! sans doute, répondit-elle avec vivacité, & la meilleure de toutes les poules que j'ai; que ne feroit-on pas pour ces pauvres ames?

Le jour de la Toussaint on porte des cierges allumés sur la tombe de ses parents; parce que cette veille du jour des morts, toutes les ames font une procession; & celles à qui on a négligé de porter un cierge, ont le malheur d'y assister les bras croisés. Quelques personnes poussent le zele plus loin encore: elles ont soin

de parer le lit principal de leur maiſon, & de le laiſſer vuide, pour qu'il ſerve au délaſſement des ames errantes.

Le viatique eſt porté avec beaucoup de pompe. La premiere perſonne en voiture qui ſe trouve ſur ſon paſſage, ne manque pas de deſcendre & d'offrir à Dieu ſon carroſſe, qui eſt toujours accepté; le prêtre ſe place dans la voiture, & celui qui l'a offerte ſuit à pied. Le viatique eſt précédé de beaucoup de porteurs de cierges, de ſix hautbois maures, appellés *Donzainas*, & quelquefois d'un petit tambour qui s'accorde très-bien avec cet inſtrument. Ils entrent, tant qu'ils peuvent, dans la chambre du malade, qui doit avoir la tête bien forte pour réſiſter à tout ce bruit. Le prêtre l'aſperge pluſieurs fois, en implorant ſur lui la miſéricorde du ſeigneur.

A Madrid le Porte-Dieu ſort de l'égliſe, enveloppé dans ſon manteau, ayant le chapeau ſur la tête & le viatique dans un ſac; c'eſt un uſage très-ancien, & qui date du temps où Madrid étoit environné d'infideles. Les prêtres alors prirent toutes ces précautions pour dérober la ſainte euchariſtie à des impies qui l'auroient profanée.

Lorſque les cris du prêtre, les hélas des aſſiſtants, le bruit des flûtes, ont produit leur effet, & que le malade eſt à l'agonie, on le couvre d'un habit de moine; car, hommes & femmes, s'ils veulent être enterrés, ne peuvent l'être que dans un habit de religieux, que chacun choiſit ſelon ſa dévotion;

& les bons peres ont ſoin de vendre fort cher les vieux habits du couvent (*).

Quand le malade a expiré, les parents, les voiſins & les amis envoient aux ſurvivants, à l'heure des repas, & pendant trois jours, un ou pluſieurs plats; parce qu'il eſt ſuppoſé que la douleur qu'ils éprouvent, ne leur permettra pas de ſonger à leur nourriture. Quelques-uns accompagnent leurs plats, pour donner à la famille des conſolations, uſage plein de ſentiment, & qui mérite d'être cité.

Après la mort, les meſſes n'ont pas de fin: quelque pauvre que l'on ſoit, il faut ſe priver de tout pour mettre en repos l'ame du mort. Les meſſes qu'un homme ſe legue ſont privilégiées, ſon ame eſt préférée à ſes créanciers. On voit, par le teſtament de Philippe IV, qu'il ordonna à tous les prêtres du lieu où il mourroit, de dire ce jour-là la meſſe pour le repos de ſon ame; outre cela, pendant trois jours, de célébrer autant de meſſes qu'il feroit poſſible aux autels privilégiés, & pour ne pas

---

(*) Milton (il faut le lui pardonner, il n'étoit pas catholique), place dans le Paradis des ſots ou des fous, tous ceux qui à l'article de la mort ſe couvrent d'un habit de moine, croyant, à la faveur de ce déguiſement, entrer dans la gloire éternelle ſans être reconnus; mais ils emploient, je crois, un mauvais paſſeport.

And they who tobe ſu-e of Paradiſe,
Dying put on the weeds of Dominic.
Or in Franciſcan think to paſſ diſguiſ'd.
Paradis perdu. Liv. 2.

manquer ſon coup, il veut qu'il en ſoit dit cent mille encore à ſon intention ; le ſurplus de ce qu'il lui en faut pour le mener au ciel, étant reverſible ſur les pauvres ames iſolées, auxquelles perſonne ne ſonge.

L'origine de cet aveugle reſpect que les Eſpagnols ont pour leurs prêtres, leur vient des Goths. Les moines, les prêtres, les évêques étoient aux yeux de ce peuple des oracles infaillibles ; ils devinrent les uniques juges des matieres civiles & eccléſiaſtiques. Le bas-clergé étoit regardé par les prélats comme un troupeau d'eſclaves, & c'eſt ce qui arrive encore aujourd'hui en Eſpagne. Les pages, l'intendant, le maître d'hôtel & les ſervants d'un évêque ſont eccléſiaſtiques.

On étoit ſi infatué des moines en Eſpagne, qu'Alphonſe le Batailleur, roi d'Aragon, par ſon teſtament, laiſſa ſes états à l'ordre des Templiers. Les grands du royaume n'eurent pas égard à ces étranges diſpoſitions ; cependant ils élurent un moine pour leur ſouverain, *Don Ramiro*, frere du roi mort. Les Templiers oſerent réclamer cette couronne ; & pour les appaiſer, par voie d'accommodement, on fut obligé de leur donner des terres dans le royaume. Tandis qu'un moine chrétien montoit ſur le trône d'Aragon, *Haben-Fandi*, Faquir, ou moine Mahométan, uſurpoit le trône de Cordoue. On voit bien que, dans quelque religion que ce ſoit, les vœux de pauvreté & d'humilité ne ſont jamais bien obſervés ; mais les moines gardent au moins celui de continence.

Le zele des Eſpagnols pour la religion s'eſt étendu ſur ſes miniſtres. Un prêtre eſt un objet de vénération, ſur lequel la juſtice ordinaire ne peut rien, quelque crime qu'il ait commis. On en vit un exemple frappant, il y a quelques années, en Andalouſie. Un moine, c'étoit un Carme déchauſſé, aimoit éperdument une jeune fille qui étoit ſa pénitente; il avoit envain tenté ſans doute de lui expliquer ſes deſirs; puiſqu'ayant appris qu'elle alloit ſe marier, & jaloux qu'un autre poſſedât un bien dont il étoit idolâtre, il en devint frénétique; & un jour que la jeune demoiſelle s'étoit confeſſée à lui, & avoit communié de ſa main, après avoir entendu ſa meſſe, il vint l'attendre à la porte de l'égliſe; & de trois coups de poignard il l'abattit à ſes pieds, malgré les cris de la mere & l'étonnement des aſſiſtants. Il fut pris; mais le roi apprenant que c'étoit un prêtre, & voulant ſans doute lui donner le temps de ſe repentir, s'eſt contenté de le condamner à vivre à *Porto-Rico*, comme préſidiaire ou galérien.

Pour mieux connoître les mœurs d'un pays, il eſt permis à l'obſervateur de rapprocher les faits, de les comparer, & de voir les divers jugements rendus dans des cas à-peu-près ſemblables. Un chanoine de l'égliſe cathédrale de Séville, très-recherché dans ſes habits, & curieux ſur-tout d'être bien chauſſé, ne pouvoit trouver d'ouvrier à ſa guiſe. Un malheureux cordonnier, à qui il s'etoit adreſſé, après en avoir quitté tant d'autres, lui ayant apporté des ſouliers mal faits à ſon gré, le chanoine

entra dans une telle fureur, que s'étant saisi des instruments du misérable, il lui en donna tant de coups sur la tête, qu'il l'étendit mort sur le carreau. Il laissoit une veuve, quatre filles & un jeune garçon, âgé de quatorze ans, ainé de la pauvre famille. Ils porterent leurs plaintes au chapitre; le procès fut jugé, & le chanoine condamné à ne pas paroître d'un an dans le chœur. Le jeune cordonnier grandit avec les années; gagnant à peine de quoi vivre, accablé de sa misere, il étoit assis un jour de Fête-Dieu sur les marches qui conduisent à la porte de la fameuse église de Séville, dans le temps que la procession se faisoit. Il apperçut parmi les autres chanoines le meurtrier de son pere: à cet aspect, l'amour filial, la fureur, le désespoir le saisirent au point que se jetant sur le prêtre, & le frappant de plusieurs coups de couteau, il l'étendit mort à ses pieds. On saisit le jeune homme, & convaincu du crime énorme dont il venoit de se rendre coupable, son procès ne fut pas long; on le condamna à être écartelé. Ce Pierre que nous nommons le Cruel, & que les Espagnols, avec plus de raison, appellent le *Justicier*, se trouvoit alors à Séville: l'affaire vint à sa connoissance; il se fit instruire du fait, & voulut juger lui-même le coupable. Il révoqua d'abord l'Arrêt qu'on venoit de rendre; & ayant demandé au jeune homme quelle étoit sa profession, je vous défends, dit-il, de faire des souliers pendant un an: Arrêt plein de sens & d'équité.

On n'apporte jamais la lumiere dans un appartement sans dire: *loué soit le saint sacre-*

ment de l'autel; les aſſiſtants répondent *pour toujours*. Le ſalut eſt, *Dieu vous garde* : quand on ſe quitte, le mot de renvoi eſt, *allez avec Dieu, avec la Vierge*. Si l'on entre dans une maiſon, le premier mot eſt, *Deo gratias, ave Maria*; l'aſſemblée répond, *conçue ſans péché*. On a fait en Eſpagne, de cet objet de tant de diſputes, une formule de compliment. Si vous éternuez, on vous dit *Jeſus*. Jamais on n'a tant parlé de Dieu, de la Vierge & des Saints qu'en Eſpagne. Les ſignes de croix ſont auſſi fort communs.

La ſemaine ſainte eſt pour les Eſpagnols un temps de grande diſſipation; il eſt vrai que leurs plaiſirs ſont en général fort tranquilles; mais dans les jours ſaints, les amants, les dévots & les hypocrites jouent chacun d'étranges rôles. Les proceſſions que l'on faiſoit pendant cette ſemaine, avoient été juſqu'à préſent fameuſes par leurs extravagances; on y voyoit pluſieurs dévots, le viſage maſqué, & nus juſqu'à la ceinture, ſe flageller, & faire jaillir de leur corps des ruiſſeaux de ſang. On y voyoit les apôtres, en longues perruques de chanvre, tenant à la main de gros livres, & ayant derriere la tête un petit miroir, pour ſignifier qu'ils ſavoient l'avenir. Les Juifs qui crucifierent notre ſeigneur, étoient repréſentés ſous les figures les plus hideuſes : on y retraçoit enfin, ſous les formes les plus ridicules & les plus bizarres, les myſteres les plus auguſtes pour des chrétiens.

Dans l'année 1777, le roi a trouvé mauvais qu'on ſe maſquât, qu'on ſe fouettât, qu'on danſât,

danſât, & qu'on allât les bras en croix. Il a fait défendre toutes ces actions pieuſes ſous des peines très-graves, & les proceſſions n'ont pas été ſi ridicules de moitié. J'en ai vu une, le jeudi ſaint à Malaga ; j'ai connu les perſonnages qu'on appelle *Nazarenos*, ou les Nazaréens : ce ſont des hommes vêtus à-peu-près comme nos pénitents de Provence & de Languedoc ; mais ils ont de plus à leur habit une queue traînante, de quarante pieds de long ; de ſorte que trois Nazaréens occupent toute la longueur d'une rue, ce qui eſt fort édifiant. Celui qui peut avoir le plus d'étoffe à ſa queue, eſt le plus fier, & ſans doute le plus dévot. On portoit à cette proceſſion la figure de Jeſus-Chriſt, dans les diverſes attitudes de ſa paſſion : on le voyoit à la colonne, ſuant ſang & eau ; couronné d'épines, portant ſa croix, & enfin deſſus cette croix. Dans tous ces myſteres il étoit grand comme nature, ayant des cheveux noirs & longs ; il étoit porté par dix Nazaréens, & précédé de pluſieurs encenſoirs. Les hélas des paſſants, l'encens qui brûloit, l'eſſouflement des porteurs, & les figures portées, donnoient à la cérémonie beaucoup moins de pompe, que d'horreur & de triſteſſe. Cependant les femmes couvertes de leurs plus riches atours, & d'un voile de blonde qui ne laiſſe rien perdre de la beauté de leur taille & de leur figure, ornent les fenêtres & les balcons de leurs maiſons, & ne paroiſſent prendre aucune part à la terrible & ſombre cérémonie, tant elles ſont fraiches & riantes.

Cette ſemaine de Pâque eſt la ſource de

mille ſacrileges, qui ſont le réſultat des billets de confeſſion. Les prêtres en Eſpagne ont une maxime auſſi cruelle que fauſſe ; ils prétendent que par tous les moyens poſſibles, de force ou de gré, il faut accoutumer les hommes à faire leur devoir, & que tôt ou tard la perſuaſion arrive : ils ſe trompent. Quelques jours avant la ſemaine ſainte, le curé de chaque paroiſſe, avec un regiſtre, rend viſite à ſes ouailles, & a ſoin d'en prendre le nom : il revient enſuite après la quinzaine, & tous ſes paroiſſiens ſont obligés de lui fournir un billet, non-ſeulement de confeſſion, mais de communion. Que d'abus n'en réſulte-t-il pas ? Les jours ſaints ſont à peine commencés, qu'il ſe fait un ſacrilege trafic de ce qu'il y a de plus auguſte dans la religion. On voit des femmes perdues communier dans toutes les paroiſſes, & revendre à leurs amants ſcrupuleux ou impénitents les billets qu'elles ont reçus. Des prêtres indignes de ce nom, paient de la même monnoie les faveurs de ces malheureuſes. Pluſieurs, pour épargner les frais du billet, deviennent ſacrileges ; & ſi quelque ame timorée, que les paſſions ont égarée, conſerve cependant aſſez de décence, aſſez de piété pour s'interdire ces horribles moyens, & que le jour de la viſite du curé il n'ait pas de billet de communion à fournir, il devient l'objet des cenſures de l'égliſe ; ſon nom eſt honteuſement affiché dans les carrefours ; & ſi dans le temps qui lui eſt donné il ne ſatisfait pas au précepte, il eſt puni corporellement. Ainſi l'homme le plus délicat & le plus

religieux peut-être parmi ses freres, est le plus diffamé; il est la victime de ses scrupules & de son amour pour la vérité.

Les Espagnols donnent rarement à manger; ils ne connoissent pas le plaisir si doux de rassembler des amis, & d'avoir avec eux, parmi les verres, une agréable conversation. Les familles qui se visitent & se fréquentent, se donnent tour-à-tour un *refresco*, ou une collation; mais c'est avec tant de pompe, tant d'étiquette & une telle profusion, que l'on y trouve rarement la gaieté & l'aménité. Lorsqu'une maison se propose de donner un *refresco*, elle a soin, quelques jours auparavant, de faire inviter les hommes & les femmes de sa connoissance. A l'heure donnée on se rend à l'invitation; & pour cet effet, il y a dans toutes les maisons espagnoles une salle assez grande pour contenir soixante ou quatre-vingts personnes, plus ou moins; elle est entourée de chaises très-basses: les hommes se placent à la gauche, & les femmes prennent la droite. Lorsqu'une femme arrive, elle est obligée de donner un salut & un baiser à toutes les femmes déja placées, jusqu'à ce qu'elle arrive à la chaise qu'elle doit occuper, qui est toujours la derniere. Lorsque tout le monde est placé, l'on voit entrer plusieurs jeunes servantes qui portent des cabarets surchargés de biscuits, de pains sucrés, de gâteaux & de l'eau pure à la glace: telle est l'ouverture du rafraîchissement, qui se termine par des tasses de chocolat, des confitures liquides, des sucreries. Personne ne quitte sa place, & chacun est

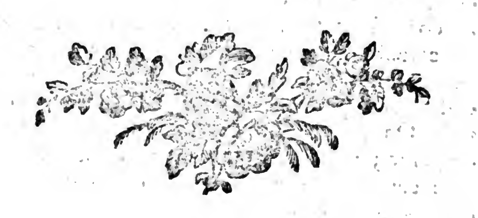
servi à son tour; la conversation est tranquille & mêlée de beaucoup de silence. Dans ces *refrescos*, il n'est pas indécent, lorsqu'il y a de l'abondance, de remplir ses poches de fruits & de bonbons. J'ai vu plusieurs fois que les Espagnols n'étoient pas sobres du bien d'autrui; mon voiturier lorsque j'allois dîner, ne manquoit jamais d'offrir ma soupe à tous les autres voituriers; c'est heureusement une politesse qui est rarement acceptée.

Presque tous les Espagnols, & sur-tout les femmes, se font très-rarement saigner au bras; c'est ordinairement au dessus de la main ou au pied; ils sont très-partisans de la saignée. Il est ordinaire d'entendre dire, un tel est un peu incommodé, il a été saigné quatre fois & il va bien. Il y a peu de femmes qui, par précaution, ne se fassent saigner deux ou trois fois par mois; & je suis persuadé que la grande quantité d'aveugles qu'on trouve en Espagne, est autant produite par la fréquence de la saignée, que par les sables brûlants dont plusieurs parties de ce royaume sont couvertes.

Quelques Espagnols dans les grandes maladies, font vœu de faire dire une messe quêtée, c'est-à-dire, payée de l'argent qu'ils recueilleront en aumônes des fideles; & il n'y a pas de jour, pas de ville en Espagne, où l'on ne vous demande pour faire dire une messe. Les quêteurs ont en main un cornet de papier; car il seroit indécent de toucher l'argent; c'est souvent un honnête prétexte pour mendier; car le pays où l'on a épuisé tous les moyens de gueuser, est l'Espagne.

Des perſonnes qui vous voient rarement lorſque vous êtes en bonne ſanté, ne manqueront pas de vous viſiter très-ſouvent ſi vous êtes malade. Un Eſpagnol néglige rarement ces devoirs extérieurs. Le jour de votre ſaint vous aurez auſſi ſa viſite ; mais le reſte de l'année ne vous attendez pas à le voir.

Tels ſont les différents traits de caractere que j'ai pu obſerver chez les Eſpagnols ; chercher à m'étendre davantage ſur cet objet, ce ſeroit répéter ce que tant d'autres ont dit & beaucoup mieux avant moi. Je déclare que je reſpecte autant que j'eſtime la nation Eſpagnole ; & ſi j'ai rapporté quelques faits dont elle pût s'offenſer, je crois me juſtifier ſuffiſamment en ajoutant à tout ce qui précede, que je n'ai bleſſé en rien la vérité, & que tous les Eſpagnols inſtruits ſont les premiers à blâmer ce qu'il peut y avoir de blâmable dans ce que je me ſuis contenté de rapporter.



De l'Inquiſition.

ECRIVANT de l'Eſpagne, & le ſaint office étant un des plus reſpectés & des plus puiſſants conſeils de cette Monarchie, je croirois mon ouvrage imparfait, quoiqu'il le ſoit à tant d'autres égards, ſi j'oubliois d'en faire mention. Je me contenterai de rappeller les traits les moins connus de ſon hiſtoire ; je ne prétends ni faire l'apologie ni la ſatyre de ce tribunal. On prétend qu'il eſt aujourd'hui très-modéré, je me plais à le croire ; je ne rapporterai que des faits ; toutes les réflexions que l'on pouvoit faire ſur ce ſujet, ſont épuiſées. Mais l'on verra, je crois, avec plaiſir, la lutte ſecrete & preſque continuelle de l'État contre l'Inquiſition, & de l'Inquiſition contre l'État, dont les détails nous ont été conſervés dans un Mémoire qui fut préſenté au conſeil de Charles II, & dans la Requête du célebre Macanas à Philippe V ; & je ne doute point que l'on ne liſe auſſi avec attendriſſement quelques traits de l'hiſtoire d'*Olavidé.* On gémira ſur les fautes d'un homme de génie ; mais l'on plaindra ſans doute davantage ceux qui ont oſé le condamner ſur de légeres imprudences.

L'Inquiſition doit ſon établiſſement en Eſpagne à *Jean de Torquemada*, Dominicain, confeſſeur de la reine Iſabelle ; il avoit fait promettre à cette Princeſſe, que ſi Dieu l'éle-

voit jamais fur le trône, elle n'épargneroit rien pour exterminer les hérétiques & les infideles. Les fréquentes guerres que les Rois catholiques eurent à foutenir contre les Maures, fufpendirent pendant quelque temps le terrible projet de Torquemada. Mais Grenade alloit être conquife, la puiffance Maure étoit abattue, & ce Dominicain fit fouvenir Ifabelle de fa promeffe : il lui propofa l'établiffement de l'Inquifition, comme un des moyens les plus fûrs pour détruire l'héréfie. Ses raifons perfuaderent une reine fuperftitieufe, & que les combats avoient endurcie. Elle fit approuver ce plan à Ferdinand, & d'un commun accord, ils demanderent, en 1479, une bulle à Sixte IV pour établir le faint office dans les Royaumes d'Aragon & de Valence, & dans la Catalogne; elle fut enfuite reçue dans tout le refte de l'Efpagne. Le Pape récompenfa le zele du fougueux Torquemada par le chapeau de Cardinal, & Ferdinand & Ifabelle le nommerent Inquifiteur général; place dont il s'acquitta fi bien, que dans moins de quatorze ans, il jugea cent mille perfonnes, & en condamna au feu plus de fix mille.

Ses fucceffeurs imiterent fon emportement : on vit de toutes parts les bûchers allumés; & tandis que la pefte ravageoit l'Andaloufie, l'Inquifition dévaftoit comme elle.

On vit Philippe II, ce mêlange étonnant de cruauté, d'hypocrifie & de lâcheté, déférer à l'Inquifition le teftament de Charles-Quint fon pere; & le tribunal, qui auroit dû le repouffer avec horreur, délibérer s'il ne feroit

pas brûler les dernieres volontés du plus grand Monarque qu'ait eu l'Espagne. Elle fit arrêter *Barthelemi de Carrenza*, Archevêque de Tolede, *Canilla*, prédicateur du roi mort, & Constantin Ponce son confesseur, comme soupçonnés d'héréfie, & d'avoir concouru à ce testament. *Canilla* fut brûlé vif. *Ponce* avoit eu le bonheur de mourir en prison. L'Archevêque de Tolede fut réclamé par le Pape.

Ce même Philippe II, arrivant de Flandre en 1559, après avoir essuyé une tempête qui coûta la vie à plus de mille personnes, se rend à Valladolid, où étoit alors la Cour, avec son fils & sa sœur. Il apprend que le grand Inquisiteur avoit fait célébrer quelques jours auparavant un acte de foi, où plus de trente malheureux avoient été condamnés aux flammes : il demande une représentation du même spectacle pour lui & son fils : il voit avec un plaisir que le fanatisme seul peut exprimer & sentir, quarante misérables, tant hommes que femmes, traînés au bûcher. Don Carlos de *Sesse*, homme bien né, étoit de ce nombre, & condamné à être brûlé vif, il se jette aux pieds du roi & lui demande grace : non, dit Philippe, péris avec tes semblables ; quand ce seroit mon fils, je le livrerois moi-même aux flammes s'il étoit hérétique.

Depuis, lorsque la jalousie eut éteint le peu de tendresse qu'il pouvoit avoir dans son cœur pour ce Don Carlos, son fils & l'héritier de sa couronne, on dit qu'il fit instruire son procès par l'Inquisition, & que ce tribunal hautement blâmé par Don Carlos, de la ty-

rannie & des perſécutions exercées contre les proteſtants, & qui redoutoit ſur-tout ſon caractere loyal & franc, prononça contre lui l'Arrêt de mort dont il fut la victime.

Le fameux Édit prononcé contre les Maures en 1609, ſous Philippe III, & qui leur ordonnoit ſous peine de mort, de ſortir de toute l'étendue de l'Eſpagne, Édit que des hiſtoriens ont prétendu être un chef-d'œuvre de politique, & que M. *Barreti* dans ſon voyage en Eſpagne, cherché à juſtifier, en diſant que pour ſauver le corps on ſacrifie un de ſes membres, ſans ſonger qu'on emploie auparavant tous les lénitifs & tous les remedes poſſibles pour le conſerver, fut dicté par l'Inquiſition. Elle eſpéroit hériter des dépouilles d'un million de ſujets utiles, ou qui le ſeroient devenus s'ils avoient ceſſé d'être perſécutés; mais ceux-ci eurent le ſecret d'emporter leur or & leurs bijoux. Le Duc d'Oſſuna fut le ſeul qui, dans le conſeil, oſa s'élever contre l'expulſion des Maures; le tribunal lui en fit un crime & voulut le perdre. L'Inquiſition avoit fait trembler Philippe III lui-même, lorſque ce prince, ſpectateur d'un *auto-da-fé*, plaignit le ſort de quelques malheureux livrés aux flammes. On prétend que le grand Inquiſiteur, pour faire expier au roi ce ſentiment d'humanité, exigea quelques gouttes de ſon ſang, & il eut l'audace de les faire brûler par la main du bourreau.

L'auto-da-fé célébré dans Madrid ſous le regne de Charles II en 1680, fut un des plus ſolemnels, par le concours des ſpectateurs, &

le nombre des victimes ; mais il ne fut point le dernier, comme le prétend Madame Dunois dans ses lettres sur l'Espagne : il y en eut un en 1720 aussi dans Madrid, qui fut le premier du regne de Philippe V, où six hommes & six femmes, les uns juifs, & les autres mahométans, furent brûlés ; un second, l'année d'après, où cinq misérables juifs furent livrés aux flammes. Louis I, en 1724, dans la seule année de son regne, permit aussi un *auto-da-fé*, dans lequel l'Inquisition fit brûler cinq malheureuses victimes de l'erreur. Le dernier enfin, où l'on vit briller les flammes de l'intolérance, se célébra, il y a quelques années, à *Uerena*; mais il fit peu de bruit, parce qu'il n'y eut qu'un homme de brûlé, & qu'il étoit de la lie du peuple.

Joseph del Olmo, familier du saint office, nous a conservé une relation très-curieuse de l'*auto-da-fé*, célébré en 1680. Son ouvrage respire une bonne foi, une naïveté qui fait frémir ; il est dédié à Charles II : « votre Majesté, dit-il au roi, ne sera pas dégoûtée de voir décrire ce qu'elle a vu exécuter. Lorsque Jupiter, roi de Crete, fulmina les Titans, l'antiquité le plaça non seulement dans les astres, mais le nomma le roi des Dieux : que sera-ce d'un protecteur de l'église ? Les éléments & les astres ne seront-ils pas touchés de l'éclat de ce Jupiter chrétien ? »

Il célebre ensuite la croix-verte, qui sert de blazon & d'étendard au saint office. « Comme les Païens, dit-il, ne dédierent à leurs Dieux que les arbres toujours verds ; le myrte à

Vénus ; l'olivier à Pallas, & à Apollon le laurier, il croit prouver à Sa Majesté toute la vénération dont il est pénétré pour elle, en lui dédiant les triomphes de la croix-verte. »

Charles II, pour donner des preuves de son zele & de sa piété envers l'église, témoigna qu'il seroit très-aise d'assister à un *auto-da-fé* général de la foi. Le conseil se prêta volontiers aux vœux & au goût de Sa Majesté, & voulut lui faciliter les moyens de répéter le glorieux exemple qu'avoit donné son pere, le roi Philippe IV, lorsqu'il honora de sa présence le dernier acte général célébré dans Madrid.

Don Diego Sarmiento de Valladarez, Evêque d'Oviedo, alors Inquisiteur général, exposa à Sa Majesté, que les prisons de la cour, celles de plusieurs villes d'Espagne, & sur-tout de Tolede, étoient remplies de coupables très-graves, dont les procès étoient finis, & qu'il étoit absolument nécessaire de célébrer un *auto-da-fé* dans Tolede. Le roi donna son approbation à ce grand projet ; mais montrant toujours le desir qu'il avoit d'honorer l'acte de sa présence, il fut résolu que la célébration se feroit dans Madrid. A l'instant, l'Inquisiteur vint en rendre ses très-humbles graces au roi, & le 30 juin, jour de la commemoraison de Saint Paul, fut désigné pour l'exécution. L'Inquisiteur fit les invitations nécessaires au Duc de Médinaceli, premier ministre de la Monarchie, pour qu'il portât l'étendard de la croix-verte, offre qu'il accepta avec le plus grand

plaisir, flatté du choix que l'on faisoit de sa personne.

Les inquisiteurs, commissaires, notaires & familiers de Tolede, d'Avila, de Ségovie & de Valladolid, eurent ordre de se rendre dans la capitale, pour assister à la procession de la croix blanche & de la croix verte.

Tout étant prévenu, le 30 de Mai, jour de l'Ascension de notre Seigneur, & de la fête de Saint Ferdinand, roi d'Espagne, fut regardé comme le plus propre à la publication de l'acte général. Le grand Inquisiteur se rappellant avec douceur le zele & la fougue que montra ce saint roi dans un auto-da-fé célébré contre les Albigeois, où le charitable monarque eut l'humanité d'attiser & de nourrir le bûcher, en portant lui-même des fagots sur ses épaules sacrées; le jour & les circonstances se trouvant si heureusement d'accord; vers les trois heures du soir, les balcons & les fenêtres du seigneur Inquisiteur furent richement ornées de tapisseries & de guirlandes, & l'on fit briller aux yeux du peuple l'étendard de la foi, tout brodé d'or & de perles. Les tambours, les fifres & les hautbois exprimerent la joie des ames pieuses, & rassemblerent la foule. On vit arriver les alguazils, les familiers, les commissaires & les notaires du saint office, montés sur de superbes chevaux, qui placés chacun selon son rang, & précédés de l'étendard de la foi, se montrerent en deux files dans les rues de Madrid; mais avant que de quitter la maison du grand Inquisiteur, *Lucas Lopes de*

Moya fit la premiere proclamation en ces termes.

« Que tous les habitants & naturels de la ville de Madrid, cour de sa majesté, apprennent que le saint office de la ville & royaume de Tolede, célebre un acte public de la foi dans la grande place de cette cour, le dimanche 30 Juin de cette année ; & que les indulgences & graces accordées par les souverains pontifes, seront gagnées par tous ceux qui assisteront ou qui aideront audit acte : on le publie pour qu'il soit notoire » (*).

Il fut fait de cette maniere huit proclamations dans Madrid ; mais ce qui édifia tout le peuple, ce fut l'exemple du roi, qui, étant allé au Buen Retiro, pour visiter sa très-auguste mere, abrégea de beaucoup sa visite, pour se trouver, en revenant, au milieu des ministres du saint office, & honorer ainsi de sa présence la publication de l'acte de la foi.

On traça bientôt sur la grande place de Madrid le plan du théatre. Le zele des ouvriers fut si grand, que cette machine immense, qui avoit 190 pieds de long & 100 de large, n'ayant pu être commencée que le 23 de Juin,

(*) Se pan todos los vecinos y moradores de esta villa de Madrid, corte de su Magestad, estantes y habitantes en ella, como el santo officio de la Inquisicion de la ciudad y regno de Toledo, celebra auto publico de la fe en la plaça mayor de esta corte, el domingo treinta de junio de este presente ano ; y que se les conceden las gracias y indulgencias por los sumos pontifices, dadas a todos los que acompanaren y ayudaren a dicho auto : mando se publicar para que venga a noticiâ de todos.

fut finie le 28. Il leur sembloit que Dieu aiguillonnoit lui-même l'ardeur des charpentiers, & leur donnoit la force de résister aux chaleurs terribles qu'il faisoit alors, & de vaincre les difficultés les plus opiniâtres. Une preuve certaine, à leurs yeux, que l'esprit de Dieu les dirigeoit & avoit adouci leurs ames ; c'est que *Thomas Roman*, entrepreneur de ce grand ouvrage, & singuliérement inquiet comment il pourroit le faire exécuter, vit venir à lui seize maîtres menuisiers, suivis de leurs apprentis & de leurs ouvriers, chargés de bois & d'outils, qui lui offrirent généreusement de le seconder ; & ils s'acquitterent avec tant de zele du travail pour lequel ils s'étoient offerts, qu'ils ne prenoient que le temps le plus précis pour satisfaire aux besoins de la nature. On les entendoit, pour s'exciter à l'ouvrage, s'écrier entr'eux, vive la foi de Jesus-Christ : s'il manque de bois, nous saurons abattre nos maisons, & trouver des matériaux pour un emploi si sacré.

On voyoit sur ce vaste théatre deux especes de cages hautes de trois pieds & demi, & larges à proportion, pour y placer tour-à-tour les victimes du tribunal pendant la lecture de leur sentence. Dessous le théatre on avoit construit huit appartements ; trois desquels étoient destinés à servir de prisons secretes ; trois autres servoient de salle à manger, & furent pourvus de comestibles & de rafraîchissements : le septieme étoit destiné au prédicateur pour se recueillir & se préparer. Le huitieme devoit servir au prêtre officiant, dans le cas où, pendant la célébration d'une messe si longue que celle

qu'il alloit dire, il lui fût survenu quelque incommodité. Tout cet ensemble étoit si bien ordonné, les bois étoient si bien emboîtés, que le théatre sembloit être d'une seule piece.

On l'orna de riches tapis. Les quatre premieres grandes marches étoient couvertes de damas cramoisi. L'autel sur lequel on plaça la croix verte, fut éclairé par plusieurs chandeliers d'argent, & cette croix étoit couverte d'un voile noir.

Dès le jour de la publication de l'auto-da-fé, il se forma une compagnie de 250 hommes, qui prirent le nom de soldats de la foi. Le tribunal leur accorda les mêmes privileges dont jouissent ses ministres; entr'autres, de porter des armes offensives & défensives, tant qu'ils seroient au service de l'inquisition.

Le 28 de Juin, cette compagnie sortit en bon ordre des maisons de l'inquisition, & se rendit à la porte d'Alcala. On y avoit rassemblé, par ordre du seigneur marquis de Ugena, Corrégidor, une grande quantité de fagots. Chaque soldat en prit un; & s'étant remis en ordre, ils vinrent jusqu'à la place du Palais. Le capitaine monta jusqu'à l'appartement du roi, ayant au bout d'une pique un fagot orné, comme il devoit l'être, pour être présenté à sa majesté. Le duc de Pastrana le prit & le remit à Charles II, qui alla le montrer à la reine Louise Marie de Bourbon, & vint ensuite le rendre au même duc, en faisant recommander au capitaine, de le porter au nom de sa majesté, & qu'il fût le premier fagot que l'on jetteroit dans le feu; voulant sans doute

imiter le Saint roi Ferdinand, & être l'héritier de ſes vertus.

Le capitaine ſe remit à la tête de ſa troupe, & chaque ſoldat ayant mis ſon fuſil en bandouliere, porta ſon fagot au bout d'une pique, & ils ſe rendirent ainſi au bûcher, où ils dépoſerent le bois dont ils étoient chargés; mais le fagot du roi fut mis à part, & ſoigneuſement gardé par un corps de ſoldats, afin que l'ordre qu'il avoit donné fût ſuivi.

Rien n'eſt plus ſingulier que le préambule de l'auteur, pour décrire la proceſſion de la croix blanche & de la croix verte. » Comme les princes de la terre ont, dit-il, un blaſon particulier pour déſigner l'étendue & l'excellence de leurs domaines: ainſi le ſaint tribunal de l'inquiſition a choiſi, pour l'emblême de ſes pénibles travaux, une croix verte dans un champ noir, accompagnée d'un rameau d'olivier & d'un glaive, ce qui ſignifie que la croix de notre rédemption, repréſentée par le rameau d'olivier, offre quelque eſpérance aux coupables, d'être délivrés du ſupplice dont le glaive les menace. Cette eſpérance eſt auſſi déſignée par la couleur verte de la croix; mais comme ceux qui abuſent de la clémence divine, ſont expoſés à toute l'indignation de la juſtice, armée pour le triomphe de la foi, on porte auſſi à cette proceſſion une croix blanche; parce que le blanc eſt l'image de la candeur, & par conſéquent de la foi. On ne place une croix de la même couleur, à la tête du bûcher, que pour manifeſter la cauſe du ſupplice; & quoiqu'on eût très-bien pu ſe ſervir,

ſervir, à cet effet, d'une croix rouge & ſanglante : cependant, pour déſigner la modération dont uſe le tribunal, en châtiant les coupables, la croix blanche a été préférée. »

La proceſſion ſe fit à trois heures du ſoir, le 29 de Juin. On n'a jamais vu tant de pompe & un ordre ſi admirable ; il ſembloit que le ciel & la terre conſpiroient à rendre cette fète plus brillante ; le ciel, par un jour pur & ſerein ; & la terre, par le concours innombrable de ſpectateurs qu'elle fournit, & qui n'eurent beſoin, pour être contenus, d'autres gardes que de leur vénération & leur reſpect. La proceſſion fit ſon tour ſans embarras ; & ce qui cauſoit l'admiration du royaume, pour ainſi dire, raſſemblé, c'étoit de voir tous les grands de l'état, couverts du blaſon de l'inquiſition, & devenus ſes miniſtres. Il y avoit à la ſeule proceſſion près de huit cents perſonnes qui avoient toutes des cierges, & la modeſtie qui convenoit à cette auguſte cérémonie.

Après que la croix verte eut été placée ſur l'autel qui lui étoit deſtiné, elle fut gardée par les religieux de l'ordre de Saint Dominique, qui chanterent leurs offices accoutumés, & qui, depuis minuit juſqu'à ſix heures du matin, ne ceſſerent de célébrer des meſſes. La congrégation de Saint Pierre, martyr, alla porter, en proceſſion, la croix blanche ſur le lieu du ſupplice ; elle fut placée ſur un piedeſtal élevé de trois pieds & demi. Le bûcher étoit hors la porte de Fuencarral, à la diſtance d'environ trois cents pas de la ville. Une

partie des ſoldats de la foi ſervit de garde à la croix blanche ; l'autre ſe rendit dans les maiſons du tribunal.

Les malheureux qui étoient condamnés à mourir avec tant de pompe, & qui, à leur arrivée dans Madrid, avoient été logés chez divers familiers, furent conduits, à l'entrée de la nuit, dans les priſons ſecretes ; & après les avoir fait ſouper, vers les dix heures du ſoir, le ſeigneur *Antonio Zambrana de Bolanos*, le plus ancien des inquiſiteurs, accompagné de *Don Fernando Alvares de Valdes*, ſe rendit dans les divers cachots des priſonniers condamnés au feu, & leur notifia leur ſentence de la maniere ſuivante :

« Mon frere, votre procès a été examiné » & communiqué à des perſonnes très-verſées » dans les lettres & les ſciences : vos délits » ſont ſi graves & d'une qualité ſi déſeſpérée, » que pour votre châtiment, & vous faire » ſervir d'exemple, on a trouvé bon & jugé » que vous devez mourir demain. Soyez-en » prévenu ; & afin que vous puiſſiez le faire » comme il convient, nous vous laiſſons avec » deux religieux. » (*) Après avoir fait entrer les deux moines, on laiſſoit à la porte du cachot deux familiers pour le garder.

Il arriva enfin ce 30 de Juin, jour ſi deſiré :

(*) *Hermano, vueſtra cauſa ſe ha viſto, y comunicado con perſonas mui doctas de grandes lettras y ſciencia, y vueſtros delitos ſon tan graves, y de tan mala calidad, que para caſtigo y exemplo dellos ſe ha hallado y juſgado que manana aveis de morir prevenios, y apercebios ; para que los podais hazer, como conviene, que dan aqui dos religioſos.*

dès les trois heures du matin on diſtribua aux priſonniers les habits que le tribunal leur avoit fait faire ; & tout fut réglé avec tant de célérité & de méthode, qu'à cinq heures on les avoit déja fait déjeûner. Ils furent remis aux Alcades du tribunal, avec deux liſtes qui contenoient le nom des coupables ; l'une pour l'ordre de la proceſſion ; & l'autre, pour la lecture des ſentences ſur le grand théatre.

A ſept heures du matin la proceſſion des priſonniers commença : on voyoit à leur tête les ſoldats de la foi ; après eux la croix de la paroiſſe Saint Martin, couverte d'un voile noir, accompagnée de douze prêtres en ſurplis ; & enſuite, cent vingt malheureux, un à un, accoſtés de deux religieux.

Les trente-quatre premiers étoient en effigie, ayant échappé, par la mort ou la fuite, aux rigueurs du tribunal. Les onze ſuivants avoient fait abjuration *de levi*, & n'étoient condamnés qu'au fouet. Pluſieurs avoient au cou des cordes, dont les nœuds ſignifioient le nombre de coups de fouet qu'ils devoient recevoir.

Venoient après cinquante quatre priſonniers convaincus de judaïſme, mais réconciliés ; ils étoient revêtus du ſan-benito, & avoient en main un cierge de cire jaune. Vingt-un relaps fermoient la marche ; leurs caſaques étoient chamarrées de flammes & de démons : de ces vingt-un, douze avoient des bâillons, & les mains attachées derriere le dos. Les religieux qui les accompagnoient, ne ceſſoient de les exhorter & de les conſoler. Ils arriverent

tous ainſi en bon ordre juſqu'à la grande place.

L'inquiſiteur général, après avoir pris ſes habits pontificaux, deſcendit de ſon trône, & ſe rendit au balcon du roi; il fit une profonde révérence; & leurs majeſtés s'étant levées, tous ceux qui avoient ſuivi l'inquiſiteur ſe mirent à genoux. Le roi ayant ôté ſon chapeau, l'inquiſiteur lui fit une ſeconde inclination, & le roi mit la main ſur une croix que tenoit ſon confeſſeur, & ſur les évangiles, tandis que l'inquiſiteur général prononça ces paroles:

« Votre majeſté jure & engage ſa foi & ſa
» parole royale, comme roi bon & vrai ca-
» tholique, par la grace de Dieu, de défendre
» de tout ſon pouvoir la foi qui eſt admiſe par
» l'égliſe catholique, apoſtolique & romaine,
» & de travailler à augmenter ſa gloire; qu'elle
» pourſuivra & fera pourſuivre les hérétiques
» & les apoſtats, ſes ennemis; qu'elle don-
» nera & fera donner toute la protection &
» les forces néceſſaires au ſaint office de l'in-
» quiſition & à ſes miniſtres, afin que les héré-
» tiques, les perturbateurs de la religion chré-
» tienne ſoient pris, & punis ſuivant les loix
» du ſacré canon, ſans exception de perſonnes,
» de quelque rang & qualité qu'elles ſoient. » (*)

(*) Vueſtra mageſtad jura y promete por ſu fe y palabra real, que como verdadero y catolico rey, pueſto por la mano de Dios, defendera con todo ſu poder la fe catolica, que tiene, y cre la ſancta madra ygleſia apoſtolica de Roma, y la conſervacion y aumento della, y perſeguira, y mandara perſeguir a los hereges, y apoſtatas contrarios della, y que mandara dar, y dara el favor, y ayuda neceſſaria para el ſanto officio de la inquiſicion, y miniſtros della,

Et le roi répondit, « je le jure, & j'engage » ma foi & ma parole royale. »

Le ferment étant reçu, l'inquifiteur général fit une profonde révérence à leurs majeftés ; il prit fon bâton, revint à fa place, quitta fes habits pontificaux, & la meffe commença. Au moment de l'évangile, le célébrant s'étant affis, le plus ancien fecretaire du tribunal monta dans la chaire où devoit fe faire le fermon ; & ayant à fes côtés un prêtre qui tenoit un miffel & une croix, il prononça à voix haute le ferment du peuple.

On fera bien aife de lire quelques fragments du fermon qui fut prêché dans une pareille occafion, & qui fuivit le ferment dont je viens de parler.

La devife de l'inquifition, *exurge*, *Domine*, *judica caufam tuam*, fervit de texte au prédicateur.

« Il eft bien jufte que les hommes confacrent » au moins un jour à venger Dieu des of» fenfes qui lui font faites, lorfque Dieu » fouffre pendant des fiecles notre audace. Le » faint tribunal de Tolede manifefte aujour» d'hui fon zele pour la gloire du feigneur ; » & ce théatre rempli des fcélérats qu'il va » punir, eft une image frappante de ce que » nous verrons un jour dans la vallée de » Jofaphat.

---

para que los hereges, perturbadores de nueftra religion chriftiana fean prendidos, y caftigados conforme a los derechos y facros canones, fin que aya omiffion de parte de V. M. ni excepcion de perfona alguna de qualquiera calidad que fea.

» Le saint tribunal de la foi est en tout » semblable au tribunal de Dieu, puisqu'il en » imite la maniere de juger. Non content de » convaincre dans ses murs l'hébreu, l'hé- » rétique & le sorcier, qu'il condamne dans » ses jugements particuliers, il nous les pré- » sente aujourd'hui dans cet auto da-fé, pour » les frapper de conviction à la face de l'uni- » vers, & que chacun apprenne combien le » châtiment est doux & modéré, si on le com- » pare aux crimes énormes dont ils sont cou- » pables comme dans son jugement universel, » le roi du ciel & de la terre doit venir juger » les hommes, suivi de tous les grands de sa » cour, *& omnes sancti cum eo*, ainsi nous voyons » assister à ce jugement du saint tribunal de » Tolede le plus grand monarque de la terre, » les conseils & tous les grands de la mo- » narchie.

» Lorsque les Hébreux, nous apprend l'écri- » ture, élisoient un roi, ils lui remettoient, » avec la couronne, le livre de la loi; ce qui » signifie, que de la même main dont il pre- » noit le sceptre, il devoit forcer ses sujets » à garder les préceptes de la religion. Sem- » blable à l'aigle, il doit fixer le soleil de » justice, qui est Jesus-Christ; & de ses serres » puissantes, s'emparer de ceux qui refusent de » le reconnoître. Il doit, comme Hercule, » savoir combattre & vaincre les monstres de » l'infidélité, & pouvoir soutenir sur sa tête » le ciel de la foi & de l'église.

« C'est ainsi que Romulus en agit lorsqu'il » fonda cette Rome si fameuse; il voulut être

» roi & souverain pontife, & de la même
» main armée contre l'ennemi porter l'encens
» à l'autel des Dieux. L'Eternel dit à Moyse
» qu'il donneroit à son peuple un regne sa-
» cerdotal, c'est-à-dire, qu'il uniroit le trône
» au sacerdoce, afin que le roi fût plus puis-
» sant & le culte de Dieu plus maintenu.

» Heureuse Espagne ! dont les rois ressem-
» blent à des Prêtres dans leur vénération
» pour le Seigneur, & regardent comme un
» de leurs devoirs les plus glorieux d'assister
» aux châtiments que le zele de l'Inquisition
» inflige aux ennemis de Dieu, imitant à l'envi
» l'exemple que leur a donné le saint roi Fer-
» dinand, qui non seulement autorisa par sa
» présence un acte de foi, que faisoit célébrer
» mon grand Patriarche Saint Dominique de
» Guzman (*); mais porta lui-même du bois
» au bûcher qui devoit consumer les coupa-
» bles. Dans ces occasions, il est d'usage que
» le prédicateur expose à l'évidence publique
» les crimes des prisonniers, pour tâcher de
» les convaincre & affermir davantage les
» fideles dans les sentiers de la foi ; mais pour
» m'en acquitter dignement, j'ai besoin des
» faveurs de Marie. *Ave, Maria.*

(*) Les historiens de Saint Dominique racontent que sa mere étant grosse de lui, rêva qu'elle accouchoit d'un chien qui tenoit dans sa gueule un flambleau allumé. On peut trouver bien naturellement dans ce songe, l'allégorie de l'Inquisition qui commence par mordre les infortunés qu'elle saisit, & finit par les brûler. *Essai sur le Monach.*

Dans ſon introduction il remonte à la création du monde ; il nous montre Adam préférant la terre & les aliments qu'elle produiſoit, au ſouffle divin qui ſeul devoit l'animer.

« Les fils, dit-il, reſſemblerent au pere ;
» & le monde étoit encore dans ſon enfance,
» que négligeant le culte de l'éternel, il brûla
» de l'encens devant une foule de fauſſes
» divinités. Il déifia, pour autoriſer ſes cri-
» mes, Jupiter qui étoit laſcif, Janus l'envieux;
» Saturne le mélancolique & l'homicide de ſes
» enfants ; Vénus adonnée aux plus ſales
» amours ; Mercure voleur & bavard ; Bac-
» chus le dieu de l'ivreſſe ; Flore la bouque-
» tiere ; Hercule le frénétique, & Mars fé-
» roce & déréglé. N'avons-nous pas trouvé
» dans la ville du Mexique, lorſque les Eſpa-
» gnols la conquirent, un temple où l'on of-
» froit tous les ans, à la monſtrueuſe divinité
» que l'on y adoroit, le cœur de vingt-mille
» jeunes enfants des deux ſexes ?

» Le Dieu tout-puiſſant étoit témoin de tant
» d'horreurs ; mais il prenoit patience, &
» quoique les outrages qu'on faiſoit à ſa gloire
» fuſſent tous les jours multipliés, il ne cher-
» cha point à ſe venger ; rempli de compaſ-
» ſion & de miſéricorde pour l'homme, il ſe
» revêtit de notre nature pour nous racheter.
» Mais les Juifs & les Païens ſe réunirent pour
» l'outrager de nouveau & ne pas le recon-
» noître : les uns nierent ſon incarnation, les
» autres ſa divinité ; ceux-ci qu'il fût né d'une
» Vierge ſans autre opération que celle du
» Saint-Eſprit, & ceux-là que ſon corps fût

» un véritable corps. Enfin il n'exiſte aucun
» attribut dans la nature humaine & divine
» de Jeſus-Chriſt, qui n'ait été le but contre
» lequel les Juifs & les Hérétiques ont dirigé
» leurs contradictions & leurs blaſphêmes.

» David prophétiſa le délire de ces hommes
» perdus de religion ; il reconnoiſſoit la pa-
» tience & la bonté de Dieu, lorſqu'il s'écria
» *exurge, Domine, & judica cauſam tuam*, & notre
» *hugo* décoré de la pourpre romaine, s'écrie
» avec autant de vérité *ad vindictam, qui*
» *modò parcens dormire videris :* venez exécuter
» vos vengeances, il paroît que vous dormez,
» tant vous faites durer le pardon.

» N'avez-vous donc, Seigneur, d'autres en-
» nemis que les Juifs, les Mahométans & les
» Hérétiques ? ſont-ils les ſeuls qui vous ou-
» tragent ? le reſte des hommes ne vous of-
» fenſe-t-il pas tous les jours par une foule
» de péchés & de vices ? Oui ſans doute : mais
» en comparaiſon des premiers, il ſemble que
» Dieu dit, toutes ces fautes ſont légeres ;
» les Juifs, les Mahométans & les Hérétiques
» ſont les ſeuls que j'abhorre, parce qu'ils
» m'attaquent dans ma réputation, mon hon-
» neur & ma gloire. Ainſi David a raiſon de
» dire au Seigneur : ſortez de la léthargie où
» la pitié vous retient, *exurge, Domine, & judica*
» *cauſam tuam* : accablez de vos châtiments ces
» mécréants & ces impies ; c'eſt ce que fait
» aujourd'hui le ſaint tribunal de la foi.

Premier Point.

» Exiſte-t-il des pécheurs plus ennemis de » Dieu & plus dignes de châtiment que les » ſectateurs de la loi de Moïſe ? Juifs perfides, » votre eſpoir eſt un aveuglement, votre pa- » tience une cruauté, votre conſtance eſt » obſtination. Hommes livrés à la vie la plus » infame, dévoués à toute ſorte de baſſeſſes, » à l'uſure, à l'iniquité, ſerez-vous toujours » aveugles à la lumiere ? On leur prouve » juſqu'à l'évidence l'arrivée du Meſſie, par » les ſemaines de Daniel : *poſt hebdomadas ſexa-* » *ginta duas occidetur Chriſtus, & non erit ejus* » *populus qui eum negaturus eſt ; & civitatem &* » *ſanctuarium diſſipabit populus cum duce venturo,* » *& finis ejus vaſtitas & poſt finem belli ſtatuta* » *eſt deſolatio.* Après ſoixante-deux ſemaines le » Chriſt ſera mis à mort par les hommes, & » celui qui niera qu'il eſt le véritable Meſſie » n'exiſtera pas en corps de nation ; mais il » viendra une autre nation ſuivie de ſon chef, » qui détruira non ſeulement la Cité Sainte, » mais auſſi le temple, & la déſolation ſera la » ſuite de cette guerre.

» Ces ſemaines de Daniel ne ſont pas des » ſemaines de jours, mais des ſemaines d'an- » nées ; de ſorte que ces ſoixante-deux ſemai- » nes ſont quatre cents trente-quatre ans, pen- » dant leſquels Dieu naquit & mourut ; & qua- » rante ans après Titus vint avec ſon armée & » détruiſit Jéruſalem, & il mourut dans cette » guerre onze cents mille Juifs. Le nombre de

» ceux que l'on mit en croix fut si considéra-
» ble, que Joseph observe qu'on manqua de
» croix & de place pour le reste de ceux qui
» étoient condamnés à ce supplice. Quatre-
» vingt dix-sept mille Juifs furent menés pri-
» sonniers ; & pour les punir d'avoir acheté
» Jesus-Christ trente deniers, on vendit pour
» un denier trente Juifs ; & leurs Rabbins leur
» enseignent qu'ils doivent s'attendre à d'au-
» tres disgraces : O nation aveugle !

» Mais que dirai-je des blasphêmes & des
» absurdités que contient ce talmud qui vous
» sert d'évangile. Il suffit d'observer que tout
» le bonheur qu'il vous annonce, est que
» vous mangerez votre part d'un poisson que
» Dieu vous prépare depuis le commencement
» du monde, & que vous boirez un peu du
» vin qu'il vous tient réservé dans une bou-
» teille. Tels sont vos dogmes, vos précep-
» tes, c'est ce que vous enseignent vos doc-
» teurs. Y a-t-il de sottise plus absurde ? &
» pour de pareilles futilités, pour une telle ré-
» compense vous vous laissez brûler. Ouvrez
» donc les yeux, embrassez notre foi, car
» vous êtes l'exécration des hommes & de
» Dieu, & c'est avec la plus grande justice
» que le saint tribunal vous condamne, *exurge*,
» *Domine*, *judica causam tuam*.

Second Point.

» Voici d'autres ennemis de Dieu, & les
» pires de tous, ce sont les hérétiques. L'hérésie
» surpasse d'autant plus en atrocité l'idolâtrie,

» que l'ennemi qui vous attaque sous un beau
» semblant d'amitié, est beaucoup plus cruel
» que celui qui vous frappe à visage décou-
» vert. Les hérétiques, dit Saint Jean Chrysos-
» tôme, sont les Anges de Satan, & l'Ange de
» Satan qui donnoit des soufflets à Saint Paul,
» n'étoit pas un démon, mais un hérétique.
» Jesus-Christ les appelle les portes de l'enfer,
» & pourquoi ? parce que comme la porte
» est l'entrée de la maison, & qu'au premier
» pas que vous faites, vous vous trouvez en
» dedans ; ainsi l'hérétique & l'hérésie sont
» dans l'enfer dès le premier pas.

» Insensés, avec la foible lampe de leur sa-
» voir ils veulent sonder la lumiere éternelle.
» Sachez que l'église & la foi sont comme le
» Mont-Olympe, dont les montagnes les plus
» élevées ne pouvoient pas atteindre le mi-
» lieu. Ainsi la plume la plus éloquente, l'es-
» prit le plus sublime, ne peuvent qu'obscurcir
» la sagesse & la foi de l'église.

» Revenez à la raison, le saint tribunal
» vous a donné ses avis paternels, comme
» l'Ange Raphaël qui ordonna au jeune Tobie
» de donner un baiser amoureux à son pere,
» avant que d'appliquer sur ses yeux le fiel qui
» devoit les guérir. *Osculare eum, statimque*
» *line super oculos ejus ex felle isto.* Ainsi le
» tribunal voulant éclairer les yeux de votre
» entendement, vous a d'abord avertis avec
» une pitié tendre & affectueuse, & mainte-
» nant elle prétend vous guérir avec le collyre
» amer du supplice.

» Soutenir que la foi des hommes doit être

» libre, & qu'on ne doit pas punir l'héréſie,
» c'eſt dire que les hommes peuvent être vo-
» leurs, aſſaſſins & ſorciers, & qu'on ne doit
» pas punir le vol, le ſortilege & l'homicide.
» La joie que vous témoignez à l'aſpect du
» bûcher, n'eſt pas une véritable joie, c'eſt
» une folie : malgré votre démence le ſaint
» tribunal vous livrera à l'enfer : vous brû-
» lerez, & les ſpectateurs ſeront glacés de
» crainte : votre mort ſera pour eux une leçon
» d'épouvante.

» Et toi, très-ſaint tribunal de la foi, de-
» meure inébranlable pendant la durée des
» ſiecles, conſerve nous purs & fermes dans la
» religion. Oh ! que ce théatre rend un bon té-
» moignage du ſoin & du zele avec leſquels
» vous rempliſſez les fonctions d'Inquiſiteurs.
» Votre plus grand triomphe eſt cette foule de
» criminels. Je puis dire de toi, ce que l'Eſ-
» prit Saint diſoit de l'égliſe, *pulchra eſt amica*
» *mea ſicut tabernacula Cedar & ſicut pelles Salo-*
» *monis.* Mon amie eſt belle comme les tentes
» de Cédar, comme les fourrures de Salomon.
» Pourquoi ne la compara-t-il point au firma-
» ment, ni à un jardin émaillé de fleurs ?
» Pourquoi louer une Dame délicate en l'aſſi-
» milant aux tentes de campagne de Cédar &
» aux peaux tigrées dont ſe revêtoit Salomon ?
» Saint Jérôme a découvert le myſtere : les
» peuples de Cédar étoient paſſionnés pour
» la chaſſe, ils avoient leurs pavillons tendus
» au milieu des terres, & lorſqu'ils avoient
» tué un tigre, un lion ou toute autre bête
» féroce, ils en décoroient l'entrée de leur

» tente. La peau de ces animaux cruels fai-
» ſoit le plus bel ornement de ce camp de
» chaſſeurs, & c'eſt à ce camp que l'Eſprit
» Saint compare la beauté de l'égliſe.

» Ce jour eſt pour le tribunal de Tolede,
» un jour de triomphe & de gloire, *ſicut ta-*
» *bernacula Cedar*, *ſicut pelles Salomonis* : il
» punit les bêtes féroces ennemies de la foi,
» & ſe revêt de leurs dépouilles. Nous les
» voyons tous ces terribles animaux rangés
» ſur ce théatre : les uns perdront la vie à
» cauſe de leurs erreurs, les autres ſeront ré-
» conciliés ; les premiers condamnés aux flam-
» mes, iront immédiatement brûler dans l'en-
» fer : Dieu ſera vengé, le ſaint tribunal triom-
» phera, & nous ſerons affermis dans la foi
» qui, aidée par la grace & les œuvres, nous
» fera obtenir la gloire éternelle, &c.

Après le ſermon, on lut la ſentence des divers priſonniers, réconciliés ou non. L'Inquiſition n'oublie dans aucune la clauſe de la confiſcation des biens. Vers les quatre heures on fit ranger en file ceux qui devoient être brûlés, & par le plus court chemin, on les conduiſit à la porte de Fuencarral où étoit le braſier ; cependant on procéda aux diverſes abjurations : il y en a de trois ſortes. L'abjuration *de levi* eſt celle que font les priſonniers qui, par leurs actions, ont donné lieu à un léger ſoupçon d'héréſie. L'abjuration *de vehementi* eſt pour ceux qui, convaincus par deux témoins, ont judaïſé ou commis des fautes aſſez graves pour donner un véhément ſoupçon d'héréſie. L'abjuration en forme eſt d'uſage

pour un hérétique reconnu qui ſe réconcilie avec l'égliſe. Lorſqu'on a fait les deux dernieres abjurations, ſi l'on eſt repris par l'Inquiſition, il n'y a plus de grace à eſpérer, l'on eſt brûlé.

Les abjurations étant finies, les priſonniers furent abſous. On continua la meſſe, qui ne fut achevée que vers les dix heures du ſoir.

Le bûcher avoit ſoixante pieds en quarré, & ſept de hauteur. On y montoit par un bel eſcalier, il étoit ſolidement conſtruit, afin que la juſtice ſe fît ſans embarras, & que les religieux puſſent aſſiſter les criminels attachés à des pieux rangés en file. Les ſoldats de la foi entouroient le bûcher. On ne ſauroit trop louer le zele des religieux qui furent employés à convertir ces malheureux. Il y en eut cinq qui ſe repentirent; & à l'inſtant on vit briller ſur leur viſage l'effet de la grace, tandis que les autres avoient des yeux ſombres & la phyſionomie ſi décompoſée, qu'ils paroiſſoient déja au pouvoir du démon. On peut aſſurer que les cinq qui ſe convertirent allerent ſur le champ en paradis. Tous les relaps furent brûlés vifs: les cadavres ne furent réduits en cendres que vers les neuf heures du lendemain matin.

On peut voir au Buen Retiro un tableau fidele de cet auto-da-fé, que *Joſeph Delolmo* a décrit avec tant d'exactitude & de bonne foi; il eſt de la main de *Franciſco Rizzi*, & on l'a mis là, ſans doute, pour faire frémir pendant pluſieurs ſiecles les curieux: il mériteroit d'être conſervé avec le plus grand ſoin, s'il pouvoit ſervir de leçon à la génération

présente & à celle qui doit suivre, & si cette scene d'horreur & d'intolérance ne devoit jamais plus se réaliser; mais l'Inquisition existe.

Sa puissance, après cet acte de foi, s'étoit accrue à un tel point, elle avoit si fort empiété sur les droits des autres tribunaux; ses vexations sourdes & multipliées étoient si criantes, que les bons patriotes, après avoir long-temps gémi en secret, oserent élever la voix jusqu'au pied du trône. En 1696, le même Charles II qui avoit assisté à l'auto-da-fé précédent, fit examiner dans son conseil les abus sans nombre du saint tribunal. *Don Joseph de Ledesma* fit une savante consultation, dans laquelle il sut rassembler tous les griefs qu'on pouvoit former contre une jurisdiction dont la maniere de procéder est si contraire aux loix du royaume. Je donnerai quelques fragments de cette consultation; ils feront beaucoup mieux connoître l'esprit de l'Inquisition que tout ce que je pourrois dire.

« Après avoir lu, dit-il, les diverses plaintes » formées par les conseils & les tribunaux particuliers, contre le saint office. On découvre, » que dans tous les domaines de votre majesté, » où ce tribunal de la foi est établi, les inquisiteurs ont toujours travaillé avec un zele » infatigable à troubler les autres jurisdictions » pour étendre la leur. Ils ont su faire un tel » usage de leurs ressources, qu'ils ont à peine » laissé le moindre exercice à la justice royale, » & l'ombre de l'autorité à ceux qui sont chargés de l'administrer. Il n'y a pas d'affaire, » quelque étrangere qu'elle soit à leur institut, dont

» dont ils n'aient l'art, sur le plus léger
» motif, de s'approprier le jugement. Il n'y
» a pas de particulier, quelque indépendant
» qu'il soit de leur autorité, qu'ils ne traitent
» comme leur vassal immédiat, le soumettant
» à leurs ordres, à leurs censures, à leurs
» prisons, à des amendes, & même à l'infa-
» mie. La plus légere offense faite au moindre
» de leurs domestiques, ils la punissent comme
» un crime de religion. Il ne leur suffit pas
» d'exempter de toute contribution publique
» les biens & la personne de leurs ministres;
» ils étendent leurs privileges jusqu'à faire
» jouir de toute immunité les maisons qu'ils
» habitent; de sorte que les coupables qui
» vont s'y réfugier, sont à l'abri des poursuites
» de la justice; parce qu'à la moindre démarche
» des juges préposés par votre majesté, le
» saint office fait usage contr'eux des censures
» ecclésiastiques.

» On en a vu un exemple frappant dans la
» ville de Cordoue. Un Negre, esclave de
» l'ancien trésorier du tribunal, s'introduisit
» pendant la nuit dans une maison voisine de
» celle de son maître, pour contenter la passion
» désordonnée qu'il avoit pour une esclave.
» La dame de la maison ayant entendu quelque
» bruit, & s'étant présentée sur l'escalier, le
» Negre lui donna deux coups de poignard
» dans le sein. Le mari accourut aux cris de
» son épouse, avec plusieurs autres personnes
» qui se saisirent de l'esclave; il fut livré à
» la justice; & son crime étant avéré, il fut
» condamné à mort. On l'avoit déja conduit

» dans la chapelle pour le préparer à l'exé-
» cution, lorſque le tribunal du ſaint office
» donna ordre au juge de lui remettre le cou-
» pable. Celui-ci ayant répondu qu'il avoit été
» jugé & condamné ſuivant les loix, l'inqui-
» ſition réitéra ſes ordres, & les fit bientôt
» ſuivre des menaces eccléſiaſtiques ; de ſorte
» que le juge intimidé lui livra le criminel.
» Le conſeil de Caſtille inſtruit de cette dé-
» marche en porta ſes plaintes aux pieds du
» trône : votre majeſté fit donner des ordres
» au ſaint office de Cordoue par l'inquiſiteur
» général, de rendre l'eſclave priſonnier : ils
» ne furent point exécutés ; elle les réitéra
» juſqu'à trois fois ; & les inquiſiteurs voyant
» qu'ils ſeroient à la fin forcés de le rendre,
» aimerent mieux faire évader l'eſclave, laiſ-
» ſant les ordres de votre majeſté & les loix
» ſans exécution, la ville de Cordoue déſolée
» & le coupable libre. Ce trait développe
» l'eſprit & le ſyſtême de l'inquiſition.

» Il eſt affligeant pour la juriſdiction royale
» qu'elle ne puiſſe pas même punir de la priſon
» les miniſtres du ſaint office ; & que celui-ci,
» d'une autorité générale, ait l'avantage de
» flétrir l'ame par ſes cenſures, le corps par
» l'exil & les châtiments. Le corrégidor de
» Tolede ayant voulu procéder contre un
» boucher du tribunal, dont la mauvaiſe foi
» étoit publique, & un ſujet de plainte uni-
» verſel dans la ville de Tolede, & l'ayant
» fait arrêter ; le ſaint office procéda à ſon
» tour contre le corrégidor, pour ſe faire
» remettre les pieces du procès & le priſonnier.

» Sans autre formalité, il excommunia le corrégidor; il fit afficher son nom aux portes » de la paroisse. Le portier & l'alguazil de » ce magistrat qui s'étoient saisis du boucher, » furent enfermés dans les cachots secrets de » l'inquisition ; & lorsqu'on les en retira plusieurs jours après pour entendre leur confession, ce ne fut qu'après leur avoir fait » raser les cheveux & la barbe ; ils avoient » les pieds nus, on leur fit subir un long interrogatoire sur leurs vie, mœurs & parents, » après lequel ils furent condamnés à l'exil. » Ces malheureux ayant demandé au tribunal » un acte de la procédure, afin que l'honneur de leur famille ne fût pas flétri, les » inquisiteurs eurent la cruauté de le leur » refuser. »

Des traits aussi odieux resterent impunis : le Conseil de Charles II ne décida rien, & l'inquisition jouit sans trouble de l'autorité qu'elle avoit usurpée. *Don Melchor de Macanas*, ministre plénipotentiaire de l'Espagne dans le congrès de Breda, & très-instruit dans le droit canon, ayant été chargé d'examiner les droits de l'église dans les disputes qui s'éleverent entre Rome & l'Espagne, devint bientôt odieux à cette premiere cour ; elle sut lui susciter des ennemis dans le tribunal de l'inquisition ; & dès cet instant la tranquillité de Macanas fut troublée : persécuté pendant dix ans, il erra sur les frontieres de sa patrie, sollicitant envain sa grace aux pieds du trône qu'il avoit servi & défendu. Il faut lire sa Requête pour connoître les menées sourdes du

ſaint tribunal, & ſur-tout cet eſprit de haine implacable qui le caractériſe.

« Je ſupplie votre majeſté, dit-il, dans le Mémoire apologétique qu'il préſenta à Philippe V en 1722, » de me permettre de lui expoſer » mes raiſons ; & ſi dans la narration fidele que » je ſuis obligé de vous faire, je ne puis » m'empêcher de découvrir les auteurs du » mal, j'imiterai ſaint Athanaſe, ſaint Jean » Chryſoſtôme, ſaint Auguſtin, & les autres » ſaints peres, qui nous ont tracé la voie de la » défenſe légitime.

» Saint Paul ſe voyant condamné en ma» tiere de religion, appella de ce jugement à » Céſar ; & Céſar, quoique païen, admit ſa » défenſe, & révoqua l'Arrêt prononcé contre » lui. Sainte Thereſe, (*) enfermée dans » les cachots de l'inquiſition de Tolede, éleva » ſon cœur à Dieu, & entendit une voix qui » lui diſoit d'avoir recours à ſon ſouverain : » elle obéit ; & Philippe II, après avoir exa» miné ſa cauſe, la mit en liberté, & donna » un témoignage authentique de ſon innocence » & de ſa ſainteté. L'hiſtoire de l'égliſe nous » offre mille exemples ſemblables ; mais les

(*) J'aimois l'Eſpagnole ſainte Thereſe, parce qu'elle a dit, en parlant du démon, *ce malheureux condamné à ne jamais aimer*, expreſſion pleine de ſentiment ; mais j'ai perdu un peu de l'affection que j'avois pour elle depuis que je ſais qu'elle a écrit qu'il ne devoir y avoir que deux priſons dans le monde ; celles de l'inquiſition pour ceux qui ne croient pas ; & les petites maiſons pour ceux qui croient & qui pechent. Par ce rare jugement, tous les hommes doivent être enfermés ou brûlés. *Note de l'Auteur du voyage.*

» deux que je viens de citer ſuffiſent pour au-
» toriſer mon appel à votre majeſté.

» Quelques autres motifs me déterminent
» auſſi à ce recours, le ſeul qui me reſte.
» J'appelle de votre majeſté, moins inſtruite
» de ma cauſe, à votre majeſté plus inſtruite;
» j'appelle des faux ſcrupules que l'on cherche
» à lui inſpirer au préjudice de la raiſon, de
» la juſtice & de la vérité, en faveur des
» ſcrupules vrais que cauſeroient à votre ma-
» jeſté l'oppreſſion des loix & le triomphe de
» l'injuſtice.

» J'appelle de ceux qui, ſous le titre de
» miniſtres de votre majeſté, ſont les plus
» fiers ennemis de ſa couronne, qui ne ſe
» ſervent de l'autorité qui leur fut confiée,
» que pour ſatisfaire leurs paſſions perſon-
» nelles, & toujours ſous le voile ſpécieux
» & reſpectable de la religion. J'appelle de
» ceux qui, pendant toute la durée de ma
» cauſe, dans leurs diſcours & leurs actions
» n'ont pas craint d'encourir la malédiction
» prononcée dans cette terrible ſentence: *væ*
» *vobis qui dicitis bonum malum, & malum*
» *bonum, ponentes tenebras lucem, & lucem*
» *tenebras.*

» Je ſais que le ſacerdoce & l'empire ſont
» deux choſes diſtinctes; & quoique les deux
» glaives ſoient dans l'égliſe, ils ne ſont pas
» confiés à la même main, ni deſtinés au
» même emploi. Si nous en croyons le véné-
» rable évêque *Sineſe*, le glaive ſpirituel fut
» donné à l'égliſe pour conduire les hommes
» à Dieu par la voie de la perſuaſion & des

» prieres ; & le glaive temporel fut mis dans » la main des rois pour gouverner les affaires » temporelles ; c'eſt ce qui faiſoit dire au » pape Gelaſe : *notre pouvoir ſe borne à con-* » *duire les ames dans le ſéjour du ciel : celui des* » *ſouverains eſt de diriger les affaires de ce monde.* » Les deux puiſſances ſont partagées, & cha- » cune d'elles a des bornes dans leſquelles » elle doit ſe maintenir. Saint Pierre Damien » diſoit, avec raiſon, qu'il exiſte entr'elles » une mutuelle alliance ; que les prêtres ont » beſoin de la protection des rois, & ceux-ci, » des prieres du ſacerdoce, pour attirer ſur » eux & ſur leurs peuples les faveurs du ciel. » Le ſouverain doit terminer par les regles de » l'équité les affaires terreſtres. L'égliſe doit » inſtruire les hommes dans la véritable doc- » trine : l'un a été établi pour réprimer les » coupables & ſoutenir l'autorité des loix ; » l'autre a reçu les clefs pour lier & délier » les ames.

» Ainſi j'appelle du jugement de ceux qui, » après avoir ſoutenu que le ſaint ſiege & les » évêques ſe ſont dépouillés de tout ce qui » concerne l'inquiſition en faveur de la cou- » ronne, crient aujourd'hui que votre majeſté » toucheroit à l'encenſoir, ſi elle vouloit met- » tre des bornes à leur autorité.

» J'appelle de ceux qui, pour empêcher » mon frere de prendre poſſeſſion de la place » de conſeiller de l'inquiſition que votre ma- » jeſté lui avoit donnée, le firent ſaiſir & » conduire dans les priſons de Murcie & de » Cuenca ; & enſuite, lorſqu'il eut été déclaré

» innocent par ces deux tribunaux, n'eurent » pas honte de le condamner à un exil de » huit ans; & cela, pour m'avoir écrit dans » une de ses lettres, *no os reis del tribunal*, » ne vous moquez point du tribunal, paroles » que lui avoit inspiré son zele pour la reli- » gion; & il est bon d'observer que cette » lettre ne fut trouvée dans mes papiers, que » long-temps après que mon frere eut été mis » dans les cachots de l'inquisition.

» J'appelle de ceux qui, par un édit pu- » blic, m'ont qualifié d'hérétique, d'apostat » & de fugitif; & par un édit postérieur, » ont déclaré que je serois maintenu héré- » tique & excommunié tant que je ne vien- » drois pas comparoître devant leur tribunal.

» J'appelle de ceux qui ont puni leurs pro- » pres consulteurs, pour avoir dit qu'ils ne » me trouvoient coupable d'aucun crime, & » qu'ils observoient dans la maniere dont on » m'avoit poursuivi, des excès dont ils étoient » responsables envers Dieu, votre majesté, le » public & mon innocence.

» J'appelle de ceux qui condamnerent, il » y a vingt ans, quantité de livres, comme » hérétiques & dignes des plus rigoureuses » censures, & qui les déclarent bons aujour- » d'hui; parce qu'on leur a répété que dans » ces livres ils ont censuré des vérités reçues » de tous les temps, & qu'ils maintiennent » l'esprit des peuples dans l'ignorance.

» Quoique l'indigne traitement fait au pere » *Froilan Diaz*, que votre majesté a pris sous » sa protection, soit encore récent; il est

» bon de le citer ici. Il étoit confesseur de
» Charles II, & membre du conseil de l'in-
» quisition ; lorsque l'évêque de Ségovie, in-
» quisiteur général, résolut de le perdre, &
» prit le prétexte ordinaire de la religion ;
» il fit accuser Froilan d'erreur & d'héréfie.
» Le roi Charles II, dont la candeur avoit été
» surprise, le priva de ses places de confesseur
» & de conseiller de l'inquisition. L'inquisiteur
» général donna des ordres pour qu'on se
» saisît de sa personne. Le pauvre religieux
» voulut le prévenir par la fuite : il fut à
» Rome se jeter aux pieds du pape ; mais,
» à la sollicitation de Charles II, l'ambassa-
» deur d'Espagne le fit saisir & conduire dans
» les prisons de l'inquisition de Murcie. Pen-
» dant l'espace de six ans il fut traîné de
» cachots en cachots, jusqu'à l'année 1702,
» que votre majesté voulut s'instruire de son
» autorité dans ces matieres. Le cardinal
» d'Etrées examina cette affaire avec toute
» l'attention dont il étoit capable ; mais il ne
» seroit pas venu à bout de la débrouiller, si
» votre majesté n'eût donné ordre à l'inquisi-
» teur général de se retirer dans son évêché.
» Le pere Froilan fut mis en liberté ; on lui
» rendit ses emplois & ses pensions. L'inqui-
» siteur général fut déposé, & sa place donnée
» à l'évêque de Centa. A la mort de ce pré-
» lat, sa dignité fut conférée à l'archevêque
» de Saragosse ; mais ce bon inquisiteur mourut
» aussi bientôt après ; & votre majesté nomma
» pour son successeur le *Cardinal de Judice* :
» elle lui avoit donné la vice-royauté de

» Sicile ; elle l'avoit comblé d'honneurs & de
» biens avant de lui conférer la place émi-
» nente d'inquiſiteur général ; mais l'expé-
» rience apprit bientôt à ſa majeſté que tou-
» tes ſes faveurs avoient été répandues ſur un
» homme qui en abuſoit, pour entretenir un
» commerce ſecret avec vos ennemis, & tra-
» vailler à l'avancement de ſa famille.

» La déteſtable politique dont uſoit ce car-
» dinal, lui fit concevoir l'eſpérance d'ob-
» tenir l'archevêché de Tolede. Je réſiſtai à
» ſon entrepriſe, pour délivrer l'Eſpagne des
» troubles qui anciennement l'avoient affligée ;
» mais j'eus auſſi un autre motif plus impor-
» tant. Les deux Caſtilles avoient donné à
» votre majeſté de ſi grandes preuves d'atta-
» chement & de fidélité, qu'il étoit doulou-
» reux pour elles de voir anéantir leurs pri-
» vileges, & un étranger, auſſi avare qu'am-
» bitieux, poſſéder un bien qui leur apparte-
» noit. Votre majeſté approuva mes raiſons ;
» elle me fit l'honneur de me dire que ſon
» confeſſeur n'avoit pas ſur cet objet d'autre
» opinion que la mienne, & elle réſolut de
» s'oppoſer aux deſſeins du cardinal ; mais
» celui-ci en conçut une ſi grande haine con-
» tre le pere confeſſeur, qu'il fit entendre,
» par ſes lettres, à Clément XI, que ce reli-
» gieux étoit un athée, que j'étois un de ſes
» diſciples, & que nous étions l'un & l'autre
» ennemis de l'égliſe.

» Le cardinal de Judice ſe voyant à la veille
» de ne plus avoir aucune part dans le gou-
» vernement, n'oublia rien pour ſatisfaire ſon

» intérêt & sa vengeance. Survint alors l'ac-
» commodement de votre majesté avec le
» Pape : elle ordonna qu'on me remettroit tous
» les décrets, les résolutions & les mémoires
» qu'avoit produit cette longue affaire. J'en
» formai un précis exact, pour me servir de
» regle & d'instruction dans tous les points sur
» lesquels les deux cours n'étoient pas d'ac-
» cord. Votre majesté approuva mon ouvrage,
» & me retint auprès de sa personne, pour
» répondre aux objections que pourroient faire
» les ministres de la cour de Rome. Cepen-
» dant ceux-ci ne négligerent rien pour se
» faire des créatures auprès de votre majesté;
» ils firent envoyer des brefs; ils promirent
» des récompenses, des dignités à tous ceux
» qui pouvoient les servir; ils n'oublierent ni
» la princesse des Ursins, ni Solis, évêque
» de Lerida, ni le confesseur de votre ma-
» jesté; enfin ils n'omirent rien pour me faire
» entrer dans leurs intérêts, & m'engager à
» tromper la confiance dont votre majesté
» m'honoroit; & si je les avois crus, à l'exem-
» ple de Judice, de Camargo, & d'Arias,
» archevêque de Séville, j'aurois eu aussi un
» chapeau de cardinal, ou au moins me se-
» rois-je délivré des persécutions dont je suis
» la victime. Mais comme je pensai devoir
» préférer à ces honneurs illégitimes ma cons-
» cience, mon zele, & la fidélité que je dois
» à mon roi, je résolus d'être ferme dans mon
» dessein, & de repousser les offres que l'on
» me faisoit.

» La lettre que votre Majesté écrivit au

» Pape, le 18 de Juin 1710, servit de ré-
» ponse au bref qu'elle avoit reçu le 22 de
» Janvier de la même année : elle prouve la
» vigueur avec laquelle votre Majesté a sou-
» tenu ses droits ; je lui dois le zele avec le-
» quel j'ai cherché à les défendre lorsqu'elle
» daigna m'honorer de sa confiance pour ce
» grand objet.

» Lorsque votre Majesté écrivit cette lettre,
» elle étoit prévenue par ses ministres, & par
» quelques personnes de la cour de Rome,
» bien intentionnées pour elle, que le Pape
» excité & maintenu dans sa haine contre votre
» Majesté, par les Allemands & les Cardinaux
» de leur parti, avoit résolu, peu de temps
» avant que d'envoyer son bref, d'employer
» contr'elle les moyens extraordinaires dont
» Gregoire VII & ses successeurs s'étoient ser-
» vis contre les Allemands, & les Papes Bo-
» niface VIII & Innocent XI contre les Fran-
» çois; savoir, que la cour de Rome hazarderoit
» tout avant que d'être privée des trésors qu'elle
» retiroit de l'Espagne. Elle se flattoit que,
» quelque exorbitantes que fussent ses exac-
» tions, la piété espagnole regarderoit tou-
» jours comme une faveur singuliere, l'expé-
» dition qu'elle voudroit bien leur faire de ses
» bulles.

» Votre Majesté desirant instruire son con-
» seil de tous ces faits, m'ordonna d'en for-
» mer un Mémoire sans développer ni les
» raisons ni les motifs qui dirigeoient la cour
» de Rome, laissant au conseil la liberté de
» juger sans prévention.

» Mon ouvrage fut présenté & lu au Con-
» seil ; mais Curiel & les autres que Rome
» & le Cardinal avoient gagnés, empêche-
» rent qu'on opinât, en demandant du temps
» pour examiner cet écrit, ce qui leur fut
» accordé. Ils le remirent au Cardinal de Judice
» qui le fit passer à Rome, & en même temps
» il se répandit en Espagne une feuille qui
» contenoit ce qui suit :

» L'écrit de Don Melchor Macanas, fis-
» cal général, contient en 55 paragraphes,
» 32 propositions condamnées ; entr'autres, que
» la bulle *in Cæna Domini*, & le concile de
» Latran ne sont point reçus en Espagne.

» Que les Ecclésiastiques sont soumis aux
» Juges laïques ; que personne ne peut se faire
» ordonner sans permission ; que les chapelains
» & autres bénéficiers doivent contribuer de
» leurs biens dans les charges de l'Etat ; que
» les couvents doivent être réduits à leur ins-
» titut ; qu'à la réserve d'un ou deux monas-
» teres dans les grandes villes, on devroit
» détruire tous les autres : que les Ecclésias-
» tiques doivent se régler d'après les conciles
» nationaux ; qu'un évêque, à l'instant qu'il
» est consacré, n'est plus le sujet du pape ;
» que quatre évêques assemblés ont le même
» pouvoir que le pape ; & que dans toutes les
» universités il devroit y avoir une chaire de
» musique.

» Ce papier produisit tout l'effet qu'en atten-
» doit le cardinal. En même temps il fit com-
» mencer secrétement mon procès à l'inquisi-
» tion ; & votre majesté l'ayant nommé son

» ambassadeur à la cour de France, il chargea
» *Camargo* & ses collegues, de prendre des
» informations de ma naissance, du temps que
» j'avois passé à l'université de Salamanque,
» à Valence, en Aragon & dans les pays étran-
» gers; il fit travailler les tribunaux de Mur-
» cie, de Tolede, de Valladolid & de Sara-
» gosse, à la recherche des titres de ma fa-
» mille, pour savoir si on n'y trouveroit
» point quelque nouveau chrétien, ou toute
» autre tâche qui pût servir à la fin qu'il s'é-
» toit proposée. Le cardinal fut à peine rendu
» à Paris, qu'il fit répandre le bruit que votre
» majesté étoit environnée d'hérétiques; &
» sa passion le porta même à dire au pere Le
» Tellier, que le confesseur de votre majesté
» étoit ennemi de l'église, & d'une foi très-
» suspecte.

» Les recherches des divers inquisiteurs fu-
» rent vaines; ils ne trouverent, ni dans ma
» famille, ni dans mes écrits, de quoi auto-
» riser leurs poursuites: ils le firent savoir au
» cardinal; mais celui-ci ne s'arrêta point, &
» ne produisit pas moins un décret scandaleux
» qu'il envoya en Espagne, avec ordre de le
» faire publier dans les églises de la cour, de
» toute l'Espagne, & de me faire enfermer
» dans les plus profonds cachots de l'inqui-
» sition.

» Le 15 d'Août de l'année 1714, le décret
» fut publié dans plusieurs églises de Madrid,
» & il fut bientôt affiché à la porte de toutes
» les paroisses. Voici à la lettre ce qu'il con-
» tenoit.

François de Judice, par la divine miséricorde, prêtre, cardinal du titre de sainte Sabine, archevêque de Monreal, protecteur du royaume de Sicile, inquisiteur général de tous les royaumes & domaines de sa majesté catholique, & membre de son conseil d'état.

Nous prohibons en entier un livre in-4°., imprimé à Paris en 1612, dont le titre est: *Joannis Barclai pietas, sive publicæ pro regibus ac principibus, & privatæ pro Guillermo Barclaio parente, vindictæ adversùs Roberti cardinalis Bellarmini tractatum de potestate summi pontificis in rebus temporalibus;* parce qu'il contient une doctrine & des propositions téméraires, tendantes à l'erreur, impies, injurieuses au saint siege, & à quelques souverains pontifes, de glorieuse mémoire, contraires à l'immunité ecclésiastique, pour avoir été écrit en faveur d'un autre livre condamné, & qu'il cite plusieurs ouvrages depuis longtemps prohibés.

Un livre in-8°. écrit en françois qui traite de l'autorité des rois, en ce qui concerne l'administration de l'église, imprimé à Amsterdam en 1700, par M. Talon, ancien avocat général, & aujourd'hui président à mortier du parlement de Paris; parce qu'il renferme des propositions scandaleuses, téméraires, des erreurs, des blasphêmes; qu'il abuse du sens de l'écriture, qu'il outrage les sacrés canons; qu'il diminue l'autorité du saint siege, & son pouvoir apostolique & ecclésiastique, son immunité & sa jurisdiction: nous le prohibons comme tendant à l'hérésie, hérétique & schismatique.

Un papier manuſcrit, ſans nom d'auteur, qui commence par ces mots, *le fiſcal général*, & conclut, *à Madrid le* 10 *de Décembre*, *de l'an* 1715, qui contient 55 paragraphes, la plupart ſéditieux, ſcandaleux, téméraires, pleins de calomnies & d'injures à l'égard des corps religieux & de l'état eccléſiaſtique ; illuſoires, contraires à l'immunité, à la juriſdiction de l'égliſe, à l'autorité des Papes, offenſifs *piis auribus*, tendants à l'héréſie, erronés & ſchiſmatiques.

Nous défendons à toute perſonne, de quelque rang, âge, ſexe ou qualité qu'elle ſoit, de les lire, les avoir ou les vendre, ſous peine d'excommunication, qui ſera encourue par le ſeul fait, & de deux cents ducats d'amende, en faveur du ſaint office. Nous déclarons qu'il ſera procédé contre les infracteurs de ce décret : fait à Marly le 30 de Juillet de 1714. *Signé*, le Cardinal de Judice, Inquiſiteur général ; Alvarès de la Fuente, Secretaire du Roi & du Conſeil ; de Moral, Camargo, Hidalgo, Santos Ramirès, Inquiſiteurs.

« Dès que ce décret fut public, on eut lieu » d'être étonné qu'un Inquiſiteur général, un » Secretaire & quatre membres du conſeil de » l'inquiſition, ſans en donner connoiſſance à » votre majeſté, autoriſaſſent d'un trait de » plume un écrit qui, non-ſeulement attaquoit » les droits les plus précieux de la régale ; » mais qui enveloppoit dans cette proſcription » les prérogatives dont jouiſſent nos ſouve» rains, comme rois, patrons & inſtituteurs du » ſaint office.

» Votre majeſté fut inſtruite au Pardo de » cette publication ; & après avoir conſulté » quatre théologiens inſtruits, elle fit expé- » dier un décret au conſeil de l'inquiſition, » avec l'ordre trois fois répété, de ſuſpendre » la publication de l'Edit rapporté, & de don- » ner les raiſons qui l'avoient induit à le pu- » blier, ſans en avoir auparavant le conſente- » ment du roi ; & en même temps elle fit » dépêcher un courier à la cour de France, » qui portoit au cardinal de Judice l'ordre de » ſe rendre inceſſamment à Madrid, où ſa pré- » ſence étoit néceſſaire au ſervice de votre » majeſté, qui fit auſſi part à Louis XIV des » raiſons qu'elle avoit pour rappeller le car- » dinal.

» Nonobſtant les ordres de votre majeſté, „ & les délits qu'il avoit commis, *Judice* „ fixa ſon ſéjour à Bayonne, dans l'eſpérance „ qu'il ſeroit bientôt rappellé, & qu'il rentre- „ roit en grace. Je fus en effet inſtruit quel- „ ques jours après de ce qui avoit été réſolu „ dans un conciliabule où Alberoni avoit pré- „ ſidé, touchant le rappel du cardinal. J'eus „ l'honneur de me préſenter à votre majeſté, „ vers le ſoir du 7 de Février de l'année 1715, „ de lui faire un narré fidele de l'état des „ affaires dont elle m'avoit chargé, & de la „ ſupplier de me permettre de quitter ſon ſer- „ vice. Je ne répéterai point tout ce qu'elle „ daigna me dire d'obligeant à ce ſujet, n'é- „ tant pas poſſible que votre majeſté l'ait „ oublié.

» Enfin, je quittai l'Eſpagne, & je paſſai en

„ en France avec la permiſſion de votre ma-
„ jeſté ; je rencontrai ſur ma route le cardi-
„ nal qui ſe rendoit triomphant à la cour de
„ Madrid, & j'en eus pour ma patrie un ſen-
„ timent de peine, dans l'idée qu'au lieu
„ d'aller dépoſer aux pieds de votre trône ſes
„ anciennes menées, il deviendroit plus hardi,
„ plus ambitieux, plus indépendant & plus
„ traître. Le temps a juſtifié mes idées.

„ Lorſque Judice & Alberoni apprirent mon
„ arrivée en France, ils déterminerent de
„ ſurprendre une ſeconde fois la religion de
„ votre majeſté, par un moyen auſſi nouveau
„ que ſcandaleux. Judice ſe chargea de ce ſoin:
„ ce fut de continuer mon procès, de s'em-
„ parer de mes biens, & de m'excommunier.
„ En effet, le 19 de Juin de 1716, jour de
„ ſaint Pierre & de ſaint Paul, le décret en
„ fut publié dans toutes les égliſes de Madrid ;
„ mes biens furent livrés aux commiſſaires de
„ Judice, ſans obſerver aucune des regles
„ preſcrites ; & non content de s'emparer
„ auſſi des biens de mon frere, il fit arrêter
„ 500 doublons que votre majeſté m'avoit
„ fait compter en paiement de mes honoraires,
„ & qui étoient entre les mains d'un mar-
„ chand de Saragoſſe, qui s'étoit chargé de
„ me les faire toucher.

„ J'eus alors l'honneur d'écrire à votre ma-
„ jeſté avec toute la vénération & le reſpect
„ que je luis dois ; & ſi les juſtes repréſen-
„ tations que je lui fis ne l'obligerent point
„ d'éloigner de ſa préſence Judice ; elles ſer-
„ virent au moins de prétexte à Alberoni,

„ qui depuis long-temps le regardoit avec un
„ œil d'envie, pour le faire disgracier. Quoi qu'il
„ en soit, Judice fut privé de tous ses em-
„ plois, & eut ordre de quitter la cour; mais
„ Alberoni délivré d'un rival & d'un ennemi,
„ ne laissa pas cependant de me persécuter,
„ & de me tenir éloigné de votre personne
„ sacrée, pour laquelle il connoissoit ma vé-
„ nération & mon zele. „

Telles sont les plaintes de Macanas : voilà le tableau fidele des persécutions qu'il a essuyées pour avoir été juste, éclairé & fidele à son souverain. Ses cris se firent vainement entendre. Accablé de chagrins & d'années, ses ennemis ayant persuadé au roi qu'il avoit perdu le jugement, on le laissa rentrer en Espagne; il se rendit à Hellin, sa patrie, dans le royaume de Murcie, où il mourut peu de temps après. Il a écrit durant sa vie, soit pour défendre les droits de la monarchie, soit pour faire connoître les bornes de l'autorité papale, soit pour rassembler les faits historiques de son temps & de sa patrie, deux cents deux volumes, dont la plus grande partie est *in-folio* & manuscrite. L'inquisition s'est emparée de la moitié de ses ouvrages, & le gouvernement, de presque tout le reste.

Une des raisons qui firent prohiber l'histoire civile d'Espagne, en trois volumes *in-folio*, depuis 1700 jusqu'en 1733, par le pere *Nicolas de Jesus Belando*, religieux de l'ordre de saint François, fut que dans son troisieme volume, *chap. IX*, année 1715, il rend compte des disputes de l'Espagne avec la cour de Rome;

& qu'il entre à ce sujet dans quelques détails sur l'affaire de Macanaz, du cardinal de Judice, d'Alberoni, &c. Il écrivit de bonne foi, avec la naïveté & la simplicité qui caractérisent un bon cœur; mais sans avoir égard à sa droiture, l'inquisition prohiba son livre, & fit enlever la plupart des exemplaires; de sorte qu'il est aujourd'hui extrêmement rare. Ce bon religieux est mort, il y a quelques années, dans une grande vieillesse, ayant sollicité jusqu'au dernier soupir, mais inutilement, qu'on levât la prohibition prononcée contre son ouvrage.

Le mérite, le savoir, l'esprit de justice & de vérité sont donc des crimes punissables aux yeux de l'inquisition; elle poursuit avec acharnement le génie & les vertus qui l'accompagnent. Nous en avons vu des exemples dans *Carranza*, archevêque de Tolede; *Caculla*, prédicateur de Charles-Quint; *Froilan*, confesseur de Charles II; *Macanaz*, ministre de Philippe V, *Belando*, &c. &c. Elle condamna de M. de Voltaire, non-seulement tous les ouvrages qu'il avoit faits, mais tous ceux qu'il pouvoit faire à l'avenir. Et de nos jours, lorsqu'on croyoit l'esprit de tolérance & de philosophie assez répandu, pour avoir pénétré jusques dans les réduits ténébreux du tribunal, il vient de donner une preuve publique de son pouvoir & de son existence. Il falloit répondre à ceux qui écrivoient de toute part, que l'inquisition n'étoit plus qu'une ombre de ce qu'elle avoit été; que plus modérée dans ses maximes, elle se contentoit de donner des avis fraternels, quelques corrections secretes; & pour répondre d'une maniere sans réplique, il falloit choisir un homme instruit, accrédité, & qui eût rendu

de grands ſervices à ſa patrie. L'inquiſition trouva tous ces titres réunis dans la perſonne de Paul Olavidé, doué de beaucoup d'imagination, & livré à la liberté de penſer, qui ſouvent l'accompagne. Ce fut donc à lui qu'elle s'attacha, pour renouveller les fameux exemples qu'elle avoit donnés ; & dans l'auto-da-fé du 24 novembre de l'année 1778, elle l'a placé au nombre de ſes martyrs.

Paul Olavidé, né au Pérou, apporta dans le monde les diſpoſitions les plus brillantes ; il les cultiva dans ſes voyages en France & en Italie, & par ſes liaiſons avec les hommes les plus éclairés de ces deux contrées. De retour en Eſpagne, il eut le malheur de ſubſtituer aux préjugés dont il la trouva imbue, les lumieres que l'on acquiert dans les pays étrangers, lorſqu'on a beaucoup de jugement & de l'énergie dans le caractere ; le ton hardi & ſéduiſant avec lequel il attaqua les erreurs & les abus de ſon pays, lui firent des ennemis ou des jaloux de tous ceux qu'il ne put perſuader. Les pratiques ſuperſtitieuſes & ſur-tout les moines, étoient l'objet de ſes déclamations ; il s'aliéna les gens d'égliſe & la claſſe des dévots. Quelques perſonnes éclairées, furent les ſeules qui rendirent juſtice à la droiture de ſes intentions. Sa maiſon devint leur rendez-vous ; la facilité & même l'élégance de ſon élocution, charmoient tous ceux qui étoient admis dans ſon intimité.

Ses connoiſſances acquiſes, un eſprit entreprenant & actif, le rendoient très-propre à jouer un rôle dans l'état. Au ſein de la paix, l'homme de génie diſtingué par ſon ſouverain, fait le bien de la patrie ; mais c'eſt d'une ma-

niere lente, & dont les progrès ne peuvent être apperçus que par les personnes capables de le juger. C'est dans les temps de crise, que le patriote donne à ses talens tout le développement dont ils sont susceptibles; & c'est la nation entiere alors qui lui rend justice. L'émeute de Madrid, d'autant plus dangereuse, que le complot en avoit été tramé dans le plus profond secret, fut une de ces occasions où brillerent les grands talens de Paul Olavidé.

Le gouvernement voulant ménager l'esprit du peuple, crut devoir lui laisser la liberté de se choisir un représentant, qui d'une maniere légitime pût porter ses plaintes & faire valoir ses droits au pied du trône: Ce représentant sous le titre de *Personero*, étoit sans doute une bien foible image des anciens tribuns du peuple; mais il ne fut pas moins glorieux pour Paul Olavidé, de voir tous les suffrages de ses concitoyens se réunir sur sa personne, & de devenir ainsi l'organe de sa nation auprès du souverain.

L'année suivante il fut employé dans une affaire plus délicate encore, si l'on considère le grand crédit dont les jésuites jouissoient en Espagne, & comme prêtres, & comme politiques habiles. Paul Olavidé fut un des ressorts principaux dont le roi se servit dans cette importante négociation, qui donne en même-temps l'idée de la foiblesse & de la prudence du gouvernement Espagnol.

Enfin, en 1767, il fut nommé assistant ou gouverneur de Seville, & en même-temps, intendant-général, pour ce qui concerne le militaire & le recouvrement des deniers royaux

dans les quatre royaumes de l'Andaloufie; il eut auffi la place de furintendant-général des colonies qu'il fe propofoit alors de fonder dans la *Sierra Morena ;* cette entreprife demandoit autant de lumieres que de courage. Olavidé n'oublia rien pour faire fleurir & rendre utile cette partie de l'Efpagne, qui auparavant n'étoit que dangereufe. La fituation dans laquelle fe trouve au bout de dix ans, un pays inculte, fauvage & abandonné à des brigands; les loix fages qu'il fit promulguer dans la *Sierra Morena*, & dont j'ai fait mention dans le chapitre qui traite de cette chaîne de montagnes, prouvent qu'Olavidé avoit plus que de l'efprit, & que de grandes vues d'adminiftration l'avoient dirigé dans cet établiffement important.

On l'accufe d'avoir fait des mécontens; les grands propriétaires qui avoifinoient la *Sierra Morena*, & qui de temps immémorial l'avoient marquée comme une enceinte d'excellens pâturages, placée à leur convenance, éleverent fans doute leurs voix contre une entreprife qui leur enlevoit un bien qu'ils avoient ufurpé. Mais la plupart des colons révéroient en Paul Olavidé, leur bienfaiteur & leur pere; c'étoit beaucoup d'avoir fu allier à propos la bienfaifance à la févérité, d'avoir fu gouverner une troupe d'aventuriers attirés par l'appât du bien-être, mais difficiles à fe plier au travail. Il falloit les arracher à l'oifiveté, abolir une partie des pratiques prétendues pieufes qui la favorifent; & c'eft-là le grief capital que fes ennemis ont fait valoir contre lui. Il n'a peut-être pas mis dans toutes ces réformes les ménagemens qu'exigeoit le long empire de la fuperftition; il efpéra trop du crédit dont ils jouiffoient. Le plus grand

nombre des colons étoit Allemand; ils avoient pour les diriger un capucin de leur nation, le P. *Romuald de Fribourg ;* ce fut ce religieux dont l'inimitié devint funeste à Olavidé ; tel fut l'instrument dont ses ennemis se servirent. On a découvert depuis, par plusieurs lettres de la main de ce moine, que c'étoit lui qui l'avoit dénoncé à l'inquisition; il suscita & instruisit les témoins; ce même capucin convaincu ensuite d'avoir voulu exciter des soulevemens dans la Caroline, fut chassé de l'Espagne ; mais le coup qu'il avoit porté à Olavidé, avoit eu son effet : cet assistant de Seville, qui avoit si bien mérité de sa patrie, qui eût été l'idole d'une nation éclairée, fut arrêté le 14 novembre de l'année 1776. Ce fut M. le *comte de Mora*, grand d'Espagne, *Alguazil Mayor*, ou premier sergent de l'inquisition, qui fut chargé de cette commission importante; il y mit sans doute tous les égards dûs à la qualité du prisonnier, & j'ose dire à la sienne propre; mais il employa cependant tous les petits subterfuges, dont le saint tribunal ne se départ jamais.

Un an auparavant, Paul Olavidé avoit été mandé à la Cour, sous prétexte de prendre de lui des informations relatives à la *Sierra Morena ;* l'on frappoit alors une médaille à sa gloire, par ordre du Roi : il ne tarda pas de découvrir les délations du moine ; il crut être à temps encore d'en prévenir l'effet; il visita plusieurs fois le grand inquisiteur, lui fit diverses protestations de la pureté de ses mœurs & de ses principes; il offrit de désavouer en public toutes les imprudences qui avoient pu lui échapper, & il afficha dès-lors une régularité de

conduite, qui surprit & charma tous ceux qui le connoissoient, mais qui ne désarma pas ses ennemis.

Enfin, le 24 de novembre, est venu mettre un terme aux perplexités qu'il éprouvoit sans doute dans les prisons du tribunal; il a paru dans un auto-da-fé particulier, & auquel n'ont assisté que deux cens personnes des plus qualifiées, revêtu de ses habits ordinaires, & décoré de l'ordre de Saint-Jacques dont il est chevalier, tenant en main un flambeau de cire verte; on lui lut les diverses pieces de son procès, où il étoit accusé d'avoir fréquenté dans les pays étrangers, *Voltaire*, *Rousseau*, & les autres esprits forts; d'avoir reçu plusieurs lettres du premier, & une entr'autres dans laquelle le solitaire de Ferney, que nous regrettons tous, lui disoit: *il seroit à souhaiter que l'Espagne eût quarante personnes qui pensassent comme vous*; d'avoir dit que S. Augustin étoit un pauvre homme; que Pierre Lombard, S. Thomas & S. Bonaventure, avoient retardé les progrès de l'esprit humain, par les vaines subtilités qu'ils introduisirent dans l'école; d'avoir employé toute sorte de moyens pour découvrir le contenu des dépositions que l'on avoit faites contre lui pardevant le tribunal; d'avoir avancé que plusieurs empereurs Romains ont des droits plus réels à notre estime, qu'une foule de rois auxquels nous donnons le nom de Saints; d'avoir appellé barbare l'institut des Chartreux; de s'être fait peindre ayant en main une estampe de Vénus & de Cupidon; d'avoir interdit dans la *Sierra Morena* les rétributions destinées à faire prier pour les morts; d'avoir affecté de dépouiller les églises de tous ces ornemens que la religion

recommande, & que la piété vraie ou fausse révere ; d'avoir empêché les sonneries dans les occasions où l'usage de l'église les admet, &c. &c. Je passe sous silence une foule de griefs beaucoup moins importans, & dont l'énumération seroit aussi fastidieuse que longue.

En conséquence de tous ces faits, il a été déclaré hérétique formel & incapable de posséder & exercer aucun emploi ; ses biens ont été confisqués : il a été exilé de la cour, de Lima sa patrie, & de Seville, & condamné à être enfermé pendant huit ans dans un monastere, où il est obligé de lire le symbole de la foi de frere Louis de Grenade, l'Incrédule sans excuse, composé par le P. Señeri, & de se confesser une fois tous les mois. Cependant l'inquisition vient d'adoucir son sort ; elle lui a accordé un secrétaire & la liberté d'écrire à ses parents & à ses amis s'il lui en reste. Lorsqu'on lui lut sa sentence, il s'évanouit au titre d'hérétique formel qu'on lui donnoit : on lui apporta un verre d'eau fraîche, & comme il faisoit froid, on le couvrit de son manteau.

Sa sentence, toute rigoureuse qu'elle est, peut s'appeller douce en comparaison de celle qu'on avoit d'abord résolu de prononcer contre lui. L'auto-da-fé devoit se faire en place publique ; & Olavidé auroit été soumis à quelque punition corporelle, si la cour de Rome, qui fut consultée sur cet objet, & à laquelle on communiqua toutes les pieces du procès, n'avoit détourné le saint-office de ce dessein, en lui faisant observer que le temps de ces scenes publiques étoit passé. Ce sentiment de tolérance & de philosophie fait honneur à la cour de Rome, & mérite d'être cité.

Les inquiſiteurs ſont choiſis parmi les eccléſiaſtiques, les moines & les magiſtrats. Le conſeil ſuprême de l'inquiſition fait ſa réſidence dans Madrid; il eſt compoſé d'un préſident, qui eſt le grand inquiſiteur, de ſix conſeillers & d'un certain nombre de qualificateurs. Les inquiſitions particulieres de l'Eſpagne ſon celles de Seville, de Tolede, de Grenade, de Cordoue, de Cuenca, de Valladolid, de Murcie, de ſaint Jacques, de Lagroño, de Saragoſſe, de Valence, de Barcelone & de Llerena; elles ſont compoſés de trois inquiſiteurs, de pluſieurs ſecrétaire, d'un alguazil mayor & de trois qualificateurs. Tous ces tribunaux ſont dépendants du conſeil ſuprême, & ne peuvent rien juger ni décider ſans ſon approbation. Les Dominicains, par un privilege qui leur fut accordé ſous le regne de Philippe III, ont toujours un de leurs religieux au nombre des qualificateurs du conſeil ſuprême; ce privilege leur eſt bien dû à titre d'inventeurs. Il y a en Eſpagne un nombre prodigieux de familiers du ſaint-office, ſans compter les *Soplones* ou les eſpions, les receveurs, les fiſcaux & les autres miniſtres; de ſorte que ce tribunal a à ſes gages une grande partie de la nation.

Il y a ſix cas principaux ſoumis au jugement de l'inquiſition, qui ſont l'héréſie, le ſoupçon de l'héréſie, & la protection de l'héréſie: la magie noire, les maléfices, les ſortileges & les enchantements; les blaſphêmes, les injures faites à l'inquiſition, à quelqu'un de ſes membres ou de ſes officiers, & la réſiſtance à l'exécution de ſes ordres.

Le ſoupçon d'héréſie eſt très-étendu; il ſuffit, pour l'encourir, d'avancer quelque propoſition

qui ſcandaliſe ceux qui vous écoutent, de mépriſer les images, de lire des livres défendus, de les donner à lire, de paſſer une année ſans ſe confeſſer & communier, de ne pas entendre la meſſe les jours d'obligation, d'avoir aſſiſté une ſeule fois aux ſermons des hérétiques, de ne pas ſe faire abſoudre dans l'année lorſque l'on a été excommunié, d'avoir pour ami un hérétique, &c.

Monteſquieu nous a peint le deſpotiſme d'un ſeul mot : » quand les Sauvages de la Louiſiane veulent avoir du fruit, ils coupent » l'arbre au pied & cueillent le fruit. » Je ne puis mieux faire connoître l'inquiſition, la terreur qu'elle inſpire, & terminer ce chapitre déja trop long, que par un trait bien ſimple, il eſt vrai, mais propre à faire naître toutes les réflexions dont ce ſujet eſt ſuſceptible.

Un inquiſiteur de Valence ſe promenant aux environs de cette ville, apperçut ſur les bords du grand chemin un figuier chargé de fruit; il en prit, & le trouvant de ſon goût, il s'informa du nom du propriétaire, & ne tarda pas de le faire appeller. C'étoit un pauvre payſan, qui au mot d'inquiſiteur, prit en tremblant, & la larme à l'œil, congé de ſa femme & de ſes parents, ne croyant jamais plus les revoir. Il arrive, ſe jette aux pieds de l'inquiſiteur, qui lui dit ſimplement qu'il a trouvé ſes figues excellentes, & qu'il le prie de lui en apporter un panier: le payſan tranſporté de joie ſe releve, vient à ſon champ, remplit un grand panier de fruit & arrache l'arbre, pour qu'il ne lui donnât plus à l'avenir une frayeur pareille.

De la Littérature.

JE ne donnerai ici qu'une légere idée de la Littérature Espagnole, parce que je me propose d'en faire une histoire à part, & d'en examiner les diverses branches dans un ouvrage qui servira de suite à celui-ci. Je donnerai alors une notice exacte des anciens livres imprimés en Espagne, un catalogue raisonné des gens de lettres qui se sont distingués dans cette monarchie & qui l'ont illustrée; je traiterai de la poésie, de l'histoire, des comédies, des romans & des auteurs mystiques; j'ai déja rassemblé la plupart des matériaux qui me sont nécessaires pour ce grand ouvrage, & il suivra de près mes *Essais sur l'Espagne*.

Je dirai simplement que les Espagnols avoient des traductions de Plutarque, de Séneque & des meilleurs historiens Grecs & Latins avant la fin du quinzieme siecle, ce que nous n'avions pas: leur langue avoit déja fait de grands progrès; elle étoit harmonieuse, abondante, poétique. L'Espagne devoit cet avantage à Alphonse dit le Sage, qui en 1260 ordonna que toutes les chartes, les privileges & tous les actes publics feroient traduits du Latin en Castillan. Ce fut dans cette langue qu'il rédigea & fit composer *Las Partidas*, qui furent & qui sont encore en grande partie les loix du royaume; il fit copier & traduire dans sa langue plusieurs manuscrits étrangers; &

comme Tolede étoit alors le centre du bon goût, & la ville où l'on parloit le mieux, lorſqu'il ſurvenoit quelque difficulté, ſoit dans la prononciation d'un mot, ſoit dans ſon véritable ſens, Alphonſe ordonna qu'on eût recours aux puriſtes de Tolede.

Les Eſpagnols ont écrit l'hiſtoire avec aſſez d'exactitude & de ſimplicité; on ne peut guere leur reprocher qu'un peu trop de partialité & de vanité nationale.

Un de leurs meilleurs hiſtoriens eſt le Pere *Mariana*, ſon ſtyle eſt admirable, ſa narration eſt ornée ſans être enflée; il ne flatte ni les rois, ni ſa nation: on l'accuſe d'avoir, en certains endroits, altéré la vérité & de paroître trop crédule ſur certains prodiges. Ce n'en eſt pas moins un très-bon hiſtorien; mais ſon hiſtoire ne paſſe pas le regne de Ferdinand le Catholique. Son continuateur le Pere *Miniana*, eſt aſſez eſtimé; mais ſon ouvrage eſt écrit d'une maniere rebutante par l'obſcurité & la ſéchereſſe qui y regnent.

On fait beaucoup de cas des chroniques de *Ferreras de Saavedra*. L'hiſtoire de la Catalogne, par un évêque de Lerida, eſt écrite dans le ſtyle de Tite-Live.

Les meilleurs mémoires qu'ait produit l'Eſpagne, ſont ceux du marquis de ſaint Philippe *ſur la guerre de la ſucceſſion*: ils ſont exacts, le ſtyle en eſt coulant & agréable: la traduction qu'on en a faite en François ne vaut pas à beaucoup près l'original.

L'hiſtoire du Mexique, écrite par Antonio Solis, eſt traduite dans toutes les langues de

l'Europe. Les Espagnols l'accusent d'avoir mis trop de fleurs & d'affectation dans son style ; d'ailleurs, il s'éloigne quelquefois si fort de la vérité, que son livre peut passer pour un roman. Cet auteur n'étoit pas philosophe, lorsqu'il dit que les massacres exercés par les Espagnols, étoient tout autant de moyens dont Dieu se servoit pour convertir les infideles ; on ne peut pas lire son histoire, quelque partiale qu'elle soit envers son héros Fernand Cortès & sa nation, sans être saisi d'horreur.

La conquête du Pérou, par Garcilasso de la Vega, est écrite avec beaucoup de sécheresse & sans agrément ; mais elle est plus exacte.

L'histoire générale des Indes, par le Capitaine *Gonzalo Hernandes de Oviedo y Valdes*, gouverneur de la forteresse de saint Domingue, imprimée à Séville en 1535, est écrite avec une simplicité admirable & qu'on ne retrouve plus dans ce siecle. Le chapitre XIV de son histoire commence par ces mots remarquables.

« Pues que tanta parte del oro de estas Indias » ha passado a Italia, y Francia, y aun a » poder assi mesmo de los Moros, y enemigos » de España, y por todas las otras partes del » mundo : bien es que como han gozado de » nuestros sudores les alcance parte de nuestros dolores y fatigas, por que de todo o » alo menos por la una, o por la otra manera » del oro, o del trabajo, se acuerden a dar » muchas gracias a Dios. Y en lo que le diere » plazer o pesar se abracen con la patiencia » de Job; que ni estando rico fue sobervio, » ni seyendo pobre y clagado impaciente :

» ſiempre dio gracias a aquel ſoborano Dios
» nueſtro muchas vezes, en Italia me reya
» oyendo a los Italianos dezir el mal Fracez,
» y a los Francezey clamar el mal de Napoles:
» y en la verdad los uno, y los otros le
» acertaram, el nombre ſi le dixeran el mal
» de las Indias, &c. (*) »

Un livre très-curieux ſur les Indes, eſt celui qui eſt intitulé *de los veinte y un libros rituales, y monarchia Indiana con el origen, y guerras de los Indios Ocidentales, de ſus poblaciones, deſcubrimiento, conquiſta converſion, y otras coſas maravilloſas de la miſma tierra :* Vingt & un livres des rites & de la monachie Indienne, avec l'origine & les guerres des Indiens Occidentaux, de leur population, découverte, conquête, converſion & autres choſes merveilleuſes du même pays, en trois volumes *in-fol.* écrits par F. Jean de Torquemada, de l'ordre de ſaint François. Son ouvrage eſt curieux, en ce qu'il traite des Dynaſties antérieures à la conquête, & des rois Mexicains qui ont

---

(*) Puiſqu'une grande partie de l'or de ces Indes a paſſé en Italie, en France & même au pouvoir des Maures & des ennemis de l'Eſpagne ; il eſt juſte que, comme ils ont profité de nos ſueurs, ils partagent auſſi nos douleurs & nos fatigues ; afin que, ſoit à cauſe de l'or, ſoit par le moyen des ſouffrances, ils ſe ſouviennent de rendre graces à Dieu, & que dans le plaiſir ou la peine, ils aient recours à la patience de Job, qui riche ne fut point ſuperbe, & pauvre & malade, ne fut pas impatient, & rendit toujours ſes humbles actions de graces à Dieu ſon ſouverain maître. J'ai ri plus d'une fois en Italie, lorſque j'entendois parler les Italiens du mal François, & les François du mal de Naples ; en vérité, les uns & les autres auroient mieux rencontré ſon véritable nom en l'appellant le mal des Indes.

précédé Montézuma. S'il nous a manqué des notions ſur cette partie intéreſſante & long-temps inconnue du genre humain, la faute en eſt aux moines & au premier évêque du Mexique, nommé Don *Juan de Cumarraga ;* ils firent brûler les livres Indiens, qui étant écrits en caracteres hiéroglyphiques, furent pris par ces ignorants pour des dépôts d'idolâtrie.

Le nombre d'auteurs myſtiques qu'a produit l'Eſpagne eſt prodigieux ; un des plus eſtimés eſt *Fray Louis de Grenade.* Dans une bibliotheque Hollandoiſe, on avoit recueilli toute cette pieuſe métaphyſique ſous ce titre, *Dialectica, eloquencia de los Salvages de Europe :* Dialectique des Sauvages d'Europe.

Les Eſpagnols ont ſur-tout réuſſi dans les nouvelles galantes, dans les fables & les fictions ingénieuſes. Les Arabes leur apprirent l'art de conter, leur imagination fit le reſte : ils nous ont ſans doute devancés dans ce genre, que nous avons depuis bien perfectionné, & ils ſont reſtés au même point ; mais leur Don Quichote ſe fera toujours lire avec plaiſir, tant qu'il y aura chez les hommes de l'eſprit, du goût & du jugement.

L'Eſpagne a produit, ſur-tout, beaucoup de poëtes ; mais la plupart ſont inconnus, parce que leurs ouvrages n'ont jamais été imprimés, & que ceux qui l'ont été ſont devenus très-rares. L'Eſpagne travaille depuis quelques années à les faire connoître : les plus eſtimés ſont *Ercilla, Garcilaſſo de la Vega, Fray Luis de Leon, Quevedo, Lopes de Vega* & *Villegas.*

Le

Le plus ancien poëte Castillan connu est *Gonzalo Berceo*, né à Berceo, moine dans le monastere de saint Millan; il vivoit en 1211. Le sujet d'un des poëmes qu'il nous a laissés est la vie du glorieux Confesseur saint Dominique de Silos. Si vous voulez juger de son style, voici les deux premieres strophes de son Poëme.

En el nombre del padre, que fizo toda cosa;
El de Don Jesu-Christo, fi de la Gloriosa,
El del Spiritu-Santo que egual dellos, posa
De un confessor sancto quiero fer una prosa.

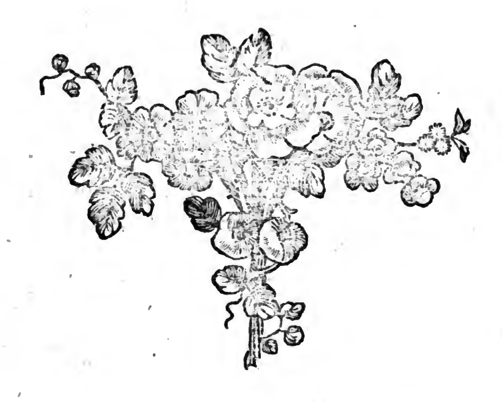
Quiero fer una prosa en roman Paladino,
En qual suele el pueblo fablar a su vecino,
Ca no son tan lettrado por fer otro Latino,
Bien valdra, como creo, un vaso de buen vino.(*)

Velasques & le fameux Pere Sarmiento ont écrit sur l'origine de la poésie Castillane, & nous ont donné à ce sujet des détails assez curieux. Je les ferai connoître lorsque je trai-

(*) Au nom du pere qui fit tout, & de Jesus-Christ, fils de la Vierge, & du Saint-Esprit qui est égal à eux, je veux faire la prose d'un saint confesseur.

Je veux faire une prose en style Paladin, le même dont on se sert pour parler à la ville; car je ne suis pas assez lettré pour employer d'autre latin, & à ceci me suffira, je crois, un verre de bon vin.

terai plus au long de la Littérature Eſpagnole ; elle forme un corps aſſez conſidérable, où il y a peut-être plus d'imagination que dans celle des autres peuples de l'Europe, mais peu de raiſonnement, de goût & de profondeur ; ces qualités tiennent à une certaine liberté & reviendront avec elle.



Du Théatre Espagnol.

CE théatre fut le premier qui eut des succès en Europe : les Italiens, les François & les Anglois chercherent à l'imiter, & le pillerent long-temps, sans faire connoître la source dans laquelle ils puisoient. Les Espagnols possedent environ vingt-quatre mille comédies ; il est vrai qu'ils ont mis à contribution l'histoire sacrée & profane, les miracles, la fable & ses prodiges ; tout sous la plume de leurs auteurs, peu gênés par le goût & les regles, est devenu sujet de comédie. Les incidents les moins croyables, la vie entiere d'un héros, les sieges, les batailles, mais sur-tout la galanterie & les moyens qu'elle imagine dans un pays jaloux, pour jouir de l'objet de sa passion, composent la plupart des pieces Espagnoles. Il faut louer leurs auteurs d'avoir mis en action les principaux événements de leur histoire ; mérite qu'ils partagent avec les Anglois, & que les regles auxquelles nous sommes soumis, nous ont empêchés d'acquérir.

Les Espagnols ont saisi, aussi-bien qu'exprimé, les nuances de presque toutes les grandes passions ; ils nous ont peint de la maniere la plus énergique l'ambition, la colere, la jalousie & la vengeance. Mais ils avoient trop d'imagination pour nous peindre l'amour : ils ont presque toujours substitué à ce sentiment la galanterie, & nous leur devons les fadeurs qui ont long-temps gâté notre théatre, ces

ſcenes de l'amoureux & de l'amoureuſe qui déparent notre Corneille, & quelquefois Racine. Le langage de leurs amants eſt un pur galimatias, un amas confus de figures ridicules & de comparaiſons, auſſi froides qu'exagérées : d'ailleurs, ces tendres déclarations ſont preſque toujours d'une longueur à laſſer la patience la plus exercée.

On a admiré avec raiſon la beauté & la variété de leurs intrigues, & quelques-uns de leurs dénouements; ces *Imbroglios* ſont le réſultat des anciennes mœurs Eſpagnoles. L'imagination des auteurs comiques a dû s'épuiſer en reſſources pour réunir deux amants, & les faire trouver enſemble, dans un pays où les femmes étoient très-difficiles à aborder : tandis qu'en France, où la ſociété eſt en général plus libre, les auteurs ont employé tout leur art à prolonger des converſations auſſi tendres que délicates. C'eſt donc la différence des mœurs qui a mis beaucoup trop d'action & d'intrigue dans la comédie Eſpagnole, & beaucoup trop de paroles ſans action dans la comédie Françoiſe. On connoît le trait de cette femme de qualité Eſpagnole, qui liſant le roman de Calprenede, & fatiguée par de trop longues & langoureuſes converſations, dit, en quittant le livre, *que d'eſprit mal employé ! à quoi bon tous ces diſcours, puiſqu'ils ſont enſemble ?*

Le pere du théatre Eſpagnol eſt *Lope de Rueda*, il étoit de Séville & batteur d'or de profeſſion. Cervantes, qui dans ſa jeuneſſe l'avoit vu repréſenter, fait un grand éloge de ſes pieces : je n'avois pas alors, dit-il, le goût aſſez formé

pour juger de la bonté de ses vers ; mais par ceux qui me sont restés dans la mémoire & sur lesquels j'ai réfléchi dans un âge plus mûr, je ne crains pas de dire que Lope étoit aussi bon auteur que comédien. Nous ne connoissions pas alors tant de machines comme il en faut à présent, ni ces défis des Maures contre les chrétiens si communs de nos jours : nous ne voyions pas de figure sortir du centre de la terre, par le moyen d'un trou que l'on fait sur le théatre, & les anges portés sur des nuages, venir nous visiter ; le simple ornement de la scene étoit un vieux rideau, derriere lequel deux ou trois musiciens chantoient sans accompagnement quelque ancienne romance.

Lope de Rueda imita dans ses pieces le cynisme de Plaute & la simplicité de Terence, il fut très-applaudi par ses contemporains, & étant mort à Cordoue, il fut enterré comme un homme célebre dans l'église cathédrale. J'ai lu de lui quatre comédies imprimées en 1567 : l'éditeur observe qu'elles ont été purgées de plusieurs passages, trop libres & mal-sonnants, qu'auront entendu ceux qui ont vu jouer l'auteur ; ce qui semble prouver que cette impression de ses ouvrages se fit peu d'années après sa mort.

Il y avoit bien peu d'art dans ces premieres pieces du théatre Espagnol ; mais on y trouve souvent de la douceur, du naturel & de la simplicité dans le langage. On en jugera par cette scene de l'*Euphemie*, comédie de Lope de Rueda, qui est en un acte & en prose : c'est un frere & une sœur qui parlent.

EUPHEMIE.

« Où vas-tu donc si matin, mon cher » frere ?

LEONARDO.

» Ma très-chere Euphemie, je voudrois, » s'il plaît à Dieu, commencer aujourd'hui » mon voyage, & diriger ma route vers les » pays où il lui plaira de me conduire.

EUPHEMIE.

» Quoi! tu la conserves encore cette résolu- » tion de voyager, & sans savoir où; c'est un » sort bien cruel : tu es mon frere; mais je ne te » connois plus. Ah! malheureuse, lorsque je » pense à ta résolution, je me rappelle la mort » de ceux qui nous ont fait naître. Ne devrois- » tu pas te souvenir qu'au moment où ton » pere qui étoit le mien mourut, il n'oublia » rien pour me recommander à tes soins, » comme femme, & plus jeune que toi? Hélas! » ne me quitte point, cher Leonardo, aye » pitié d'une sœur inconsolable si tu l'aban- » donnes; elle joint, pour te retenir, les lar- » mes aux prieres.

LEONARDO.

» Chere & bien aimée Euphemie, ne cher- » che point à troubler, par des larmes qui » m'attendrissent, une résolution que j'ai prise » il y a long-temps, & que la mort seule peut » m'empêcher de suivre. Il ne me reste qu'à » te supplier de te conduire comme les sages

» & vertueuses demoiselles qui sont privées » de l'appui paternel, ont coutume de le faire; » c'est le seul avis que j'ai à te donner. De » par-tout où le sort me conduira, tu seras » fréquemment visitée par mes lettres, & tan- » dis que je vais entendre la messe, fais que » ce garçon prépare tout ce que je lui ordon- » nai hier au soir.

EUPHEMIE.

» Va, mon frere, & demande à Dieu dans » tes prieres, qu'il me donne assez de patience » pour pouvoir supporter ton absence.

LEONARDO.

» Je le ferai: que le Seigneur reste avec » toi. » (*)

(*) *Euf.* Que madrugada ha sido esta Leonardo, mi querido hermado?

Leon. Charissima Eufemia, quarria si Dios dello fuere servido començar oy mi viage, y encaminar me a daquellas partes que servido fuere.

Euf. Que toda via estas determinado de caminar, sin saber ado, cruel cosa es esta: mi hermano eres pero no te entiendo. Hay sin ventura, que quando a pensar me pongo tu determinacion y firme proposito, la muerte de nuestros charissimos padres se me representa; hay hermano acordar te devrias, que al tiempo que tu padre y mio murio, quanto a ti del quede encomendada por ser muger y menor que tu: no vagas te, hermano, Leonardo, tem piedad de aquesta hermana desconsolada que a ti con justissimas plegarias se encomienda.

Leon. Cara y amada Eufemia, no procures de estorvar con tus piadosas lagrimas lo que tantos dias ha que tengo determinado, de loqual sola la muerte seria parte para estorvallo. Lo que suplicarte se me offresce es que hagas aquello que las virtuosas y sabias donzellas, que del amparo paterno han sido despossseydas y apartadas suelen hazer: no tengo mas que

Les quatre comédies de Lope de Rueda font *Eufemia*, *Armelina*, *Los Enganados*, les trompés, & *Medora* : il feroit auffi long que peu intéreffant d'en faire le détail. On trouve dans le même volume des dialogues & des paftorales qui ont été remplacés par ce qu'on appelle aujourd'hui *el entermes* ou l'intermede.

Jean Timoneda & *Alonfo de la Vega* furent les fucceffeurs & les imitateurs de *Lope de Rueda*. Ils écrivirent auffi avec fimplicité ; mais ils mirent un peu plus d'intrigue & de merveilleux dans leurs comédies. *Timoneda* introduifit plufieurs perfonnages allégoriques dans fa *Marie*, où il traite de la naiffance de Jefus-Chrift & de la Conception de la Vierge. Le poëte la *Vega* employa les enchantements Leurs œuvres font très-rares, & je n'ai pu les voir qu'imparfaites.

Dans le même temps avoient déja paru les quatre comédies intitulées la *Florinea*, la *Selvagia*, la *Celeftina* & la *Eufrofine*. Je ne connois que les deux dernieres, les premieres étant de la plus grande rareté. La *Celeftina* a été traduite en latin & en François fous le titre de *Califté & Melibée*. Ces pieces n'étoient pas faites pour la repréfentation : la *Celeftina* a

---

avifarte, fino que do quiera que me hallare feras a menudo con mis lettras vifitada, y por agora en tanto que yo me clego a oyr una miffa, haras a effe moço lo que anoche le dexe mandado.

Euf. Ve, hermano, en buena ora, y en tus oraciones pide a Dios que me prefte aquel fuffrimiento que para foportar tu aufencia me fera conveniente.

Leon. Affi lo hare, queda con Dios.

vingt & un actes, & des scenes admirables par leur simplicité, la vérité des caracteres & une morale qui seroit excellente, si elle n'étoit pas quelquefois exprimée d'une maniere trop libre. L'*Eufrosine* fut traduite du Portugais en Castillan; je n'ai vu que l'édition de 1735, où cette piece est corrigée, elle m'a fatigué par le grand nombre de proverbes dont elle est remplie; la bonne édition qui est de 1566, est extrêmement rare & défendue.

Après *Lope de Rueda*, Cervantes nomme *Naharro*, natif de Tolede, comme un des restaurateurs du théatre. Il étoit fameux, surtout, dans le rôle d'un scélérat poltron: il embellit la scene, il retira la musique de derriere le rideau qui la cachoit & la plaça sur le devant du théatre; il fit quitter aux acteurs les masques, les cheveux & les barbes postiches dont ils avoient coutume de se couvrir; il inventa les machines, les décorations, les nuages, les éclairs & les tonnerres, les batailles & les défis. La comédie perdit alors sa premiere simplicité, Cervantes avoue lui-même qu'il fut un des premiers à se livrer à ce mauvais goût; il avoit cependant fait plusieurs pieces qui pouvoient servir de modele à ses compatriotes, & qui étoient plus parfaites qu'aucune de celles qui les avoient précédées. Les intrigues compliquées, un dénouement inattendu, des sentiments exagérés, charmerent le peuple, & Cervantes s'apperçut trop tard que le mauvais goût avoit jeté de profondes racines.

Il avoit corrigé sa nation de son ardeur pour les grandes aventures; il avoit jeté par son

Don Quichote un ridicule inéfaçable ſur les romans de chevalerie ; & peut-être doit-on lui reprocher d'avoir énervé ces ſentiments héroïques, cette énergie de caractere, cette grandeur d'ame qui diſtinguoient la nation eſpagnole. C'eſt ſouvent un malheur de deſſiller les yeux du peuple, & de le priver de ſon enthouſiaſme. Il voulut auſſi corriger le théatre. Il compoſa pluſieurs pieces ſi découſues, ſi éloignées des regles que preſcrit au moins la vraiſemblance, mais ſi ſemblables en tout à celles qu'on jouoit alors, qu'elles furent reçues avec applaudiſſement. L'ironie & la leçon furent perdues pour ſon ſiecle. La ſcene jouiſſoit alors d'un ſi grand crédit, & les poëtes à la mode avoient des amis ſi puiſſants, que Cervantes n'oſa pas s'expliquer d'une maniere plus claire ; il étoit déja ſi perſécuté pour avoir eu du bon ſens & du goût, il étoit ſi pauvre, qu'il craignit, en diſant trop ſouvent la vérité, d'aggraver ſes malheurs.

Le théatre n'eſt pas une petite affaire ; c'eſt un goût national & général que l'on défend, que l'on attaque avec acharnement. Nous avons vu la muſique produire d'abord des bons mots, enſuite des libelles & des injures. Des ſons plus ou moins cadencés ont rempli d'amertume l'ame d'un philoſophe trop ſenſible, & la guerre n'eſt pas finie. Il n'y a point d'Anglois qui ne défendît Shakeſpear autant que ſes Pénates ; & les François ſi vantés, & ſi dignes de l'être par le bon accueil qu'ils ont toujours fait aux étrangers, n'ont pas reçu, comme ils le devoient, ce héros de la ſcene angloiſe,

lorsqu'il a paru chez nous revêtu de toutes les graces de la langue françoise, pour se placer à côté de nos tragiques. Nos goûts, nos plaisirs sont une partie de nos mœurs ; il faut les laisser tomber en désuétude, avant que de pouvoir les combattre avec succès ; & c'est lorsqu'elles ne sont plus dangereuses.

Cervantes voyant que son attaque indirecte n'avoit pas réussi, aima mieux pallier ce qu'il n'avoit pu corriger. Il introduit au commencement de la seconde journée de son *Heureux Rufien*, deux personnages allégoriques, qui sont la Comédie & la Curiosité. On sera bien aise de voir une partie de ce dialogue.

« *La Curiosité*. Comédie. *La Com*. Que me » veux-tu ? *La Cur*. Je voudrois savoir pour» quoi tu as abandonné le cothurne, la toge » & le brodequin ? Quelle est la raison qui t'a » fait réduire à trois journées ces cinq actes » qui te rendoient autrefois si fiere, si grave » & si noble ? Je te vois en un clin-d'œil passer » d'Espagne en Flandre ; tu confonds les lieux » & les temps, je ne te reconnois plus : » donne-moi donc de tes nouvelles ; car tu » sais que je fus toujours ton amie.

» *La Com*. C'est le temps qui m'a un peu » changée en voulant me perfectionner. J'étois » assez bonne dans l'ancien temps ; & si tu me » consideres bien, je ne suis pas mauvaise » aujourd'hui, quoique je me sois écartée de » la belle route que m'avoient tracé Séneque, » Plaute, Terence, & tous ces Grecs qui te » sont connus. Je peins mille événements,

» non par mes difcours, comme autrefois,
» mais en actions, & j'ai befoin pour cela de
» changer quelquefois de place. Je fuis comme
» une mappemonde, où Rome n'eft éloi-
» gnée de Londres que d'un pouce. Peu im-
» porte à celui qui me voit & m'entend, fi
» je paffe d'Europe en Afie, pourvu que je
» ne quitte pas le théatre. La penfée eft lé-
» gere; elle peut me fuivre par-tout où je la
» conduis fans fe fatiguer ni me perdre de vue.

Ce fut avec une ironie auffi fine que Cervantes donna des leçons à fes contemporains; mais le befoin de plaire, & fur-tout celui de vivre, le força de compofer comme eux. Le mauvais goût fe perpétua; car parut alors ce *Monftre de la Nature*, comme l'appelle Cervantes, le fameux Lopes de Vega, qui remplit le monde de comédies; il en fit plus de dix-huit cents. Mais auffi les incidents les plus bizarres & les moins faits pour être unis; les tirades les plus extravagantes, un galimatias difficile à pénétrer, le phébus le plus rebutant, en compofent la plus grande partie. On eft cependant quelquefois étonné de fa facilité, de certaines penfées heureufes & bien exprimées; mais le goût facrifié prefque à chaque ligne, vous rend fa lecture difficile, & vous vend affez chérement quelques bluettes d'efprit & de génie.

Il ne faut pas croire que tous les Efpagnols foient enthoufiaftes de Lopes de Vega. Il a trouvé plus d'un fage & judicieux critique dans fa propre nation, qui ont tâché de réduire à

des regles précises, & telles que la raison semble les dicter, le goût des auteurs comiques & du public. Je ne parlerai point ici des autres ouvrages de Lopes de Vega ; il aura sa place dans l'histoire littéraire de l'Espagne, & je ferai connoître alors quelques-unes de ses comédies. Il suffit d'observer qu'il n'y a jamais eu de plume plus abondante que la sienne ; & que d'après le calcul fait de ses ouvrages, il a écrit depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, environ cinq feuilles d'impression par jour.

Calderon m'a paru moins extravagant que Lopes de Vega, quoiqu'il le soit beaucoup ; ses intrigues sont plus simples, son style m'a semblé plus coulant & plus pur ; il n'a guere fait que six ou sept cents pieces de théatre ; de sorte qu'il a donné plus de soin à ses compositions. L'auteur d'une dissertation espagnole sur la comédie, fait de Calderon un portrait peu flatteur.

« On éleva des autels à Calderon ; on le » regarda comme le dieu du théatre. Si son » esprit se heurte quelquefois contre des idées » sublimes, elles sont suivies de passages si » bas, qu'il est difficile de dire, si ce n'est pas » leur bassesse qui releve ces morceaux inimi- » tables, ou ceux-ci qui font paroître si basses » les idées dont ils sont suivis. Il n'imita per- » sonne, il tira tout de son imagination, il » méprisa l'étude des anciens. Ses personnages » errent d'Orient en Occident, & il oblige le » spectateur de les suivre tantôt dans une par-

» tie du monde, tantôt dans l'autre. La vaine
» gloire, le point d'honneur, la fanfaronnade,
» l'étiquette, les duels, les sieges, les batailles,
» & tout ce qui n'est ni vraisemblable, ni
» fait pour la Comédie, il le met sur la
» scene (*). Ses personnages ne peuvent ser-
» vir, ni de modeles à suivre, ni de miroirs
» dans lesquels nous puissions observer nos
» défauts. Que dirai-je de la maniere dont il
» nous a peint les femmes? Elles sont toutes
» hautaines, bizarres, emportées; au lieu de
» nous inspirer de l'amour, elles nous péne-
» trent de crainte; mais bientôt la jalousie les
» rend furieuses & rampantes: elles appren-
» nent aux jeunes personnes de leur sexe qui
» vont les entendre, les moyens d'entretenir
» des amours impurs, de tromper leurs pa-
» rents, de corrompre les domestiques; elles
» leur font espérer qu'un mariage mal assorti
» justifiera leurs démarches; & il est en ce
» point plus fidele peintre qu'il ne devroit
» l'être.

» Il met dans la bouche de ses personnages
» un langage séduisant, une métaphore con-
» tinuelle, une érudition hors de saison, une
» enflure fatigante. Cependant l'auteur de la
» Célestine avoit tâché de corriger cet abus
» trop commun de son temps; lorsqu'après

(*) Je ne pense pas comme l'auteur de la dissertation; je crois que la fanfaronnade, la vaine gloire, les duels & l'étiquette, sont du ressort de la Comédie; elle peut à son gré mettre en action nos vertus, nos vices & nos ridicules.

» avoir fait dire à Califto, *Je ne mangerai*
» *point jufqu'à ce que les courfiers de Phébus fe*
» *repofent dans les vertes prairies, où ils ont cou-*
» *tume de paître à la fin de leur journée;* il
» fait répondre par fon valet Sempronio:
» *laiffez, Monfieur, tous ces détours; défaites-*
» *vous de ces poéfies; parlez la langue qui nous*
» *eft commune à tous; dites fimplement, lorfque*
» *le foleil fera couché, & nous entendrons tous*
» *alors ce que vous voulez dire.* »

Malgré les défauts fenfibles de Lopes de Véga & de Calderon, on ne peut refufer à ces deux poëtes quelques éloges. La nature les doua de l'imagination la plus rare. Quoique bleffé par la foule de mauvaifes pointes qu'ils renferment, par les defcriptions emphatiques dont ils font remplis, on ne peut s'empêcher de continuer leur lecture: c'eft l'aveu que fait M. Barreti dans fon voyage; il ne quittoit jamais Lopes de Vega, ou Calderon, dit-il, fans placer ces deux poëtes dans la premiere claffe des hommes de génie. Voltaire, dans fes notes fur Corneille, avoue auffi qu'étant à la repréfentation du *Jules-Céfar* de Shakefpear, il crut d'abord ne voir que des fcenes mal ourdies & fans ordre; mais bientôt il fentit naître l'intérêt, fes yeux s'attacherent à la fcene repréfentée, & avant la fin du fpectacle, il fut tout furpris de voir couler fes larmes. Ce n'eft pas le fentiment que feront naître les comiques Efpagnols, ils ont rarement du pathétique; mais ils attachent par des incidents fans nombre, & fi bien liés, que votre efprit con-

duit de ſcene en ſcene, ſoupire après le dénouement. L'intérêt eſt dans l'action plus que dans les mots; & ce théatre perfectionné me paroîtroit remplir mieux qu'un autre l'objet de la comédie.

Auguſtin Moreto tient le troiſieme rang parmi les dramatiques eſpagnols; on ſeroit même tenté de lui accorder le premier, ſi ſon génie eût été auſſi fécond que celui de ſes prédéceſſeurs. Il a montré plus de jugement dans la conduite de ſes pieces; il en a fait trente-ſix qui renferment toutes de grandes beautés. Après ces trois poëtes, les auteurs comiques les plus eſtimés, & qui méritent de l'être, ſont, Guillen de Caſtro, François de Roxas, Antoine de Solis. Leurs pieces ſont en général plus régulieres; ils n'ont ni les grands défauts, ni les beautés frappantes de Lopes de Vega, de Moreto & de Calderon; mais le peuple leur préférera toujours ces derniers. Les gens de goût ſeront pour la régularité; & l'homme qui ſe plaît à conſidérer le vol & les écarts du génie, ſera de l'avis du peuple.

Le théatre eſpagnol eſt connu par pluſieurs traductions, & je puis me diſpenſer d'en donner ici de plus longs détails. Si je voulois traduire une piece de chacun des auteurs que j'ai nommes, je ſerois non-ſeulement aſſez embarraſſé dans le choix; mais je rendrois ce chapitre beaucoup trop volumineux. Je mettrai donc ce travail en réſerve pour l'autre ouvrage que j'ai annoncé; cependant, pour éviter le reproche de n'avoir pas joint l'exemple

l'exemple au précepte. Je terminerai cet article par l'analyse de la comédie intitulée *el Diablo*, *Prédicador*, le Diable, prédicateur; c'est l'ouvrage d'un anonyme. Cette piece renferme plusieurs scenes vraiment comiques, & le sujet paroîtra d'autant plus piquant, qu'il est plus opposé à notre goût.



Personnages.

FELICIANO, Amant d'Octavie.

Le DIABLE.

Un GARDIEN de l'ordre de Saint François.

Le GOUVERNEUR de Luques.

OCTAVIE, épouse de Ludovic.

JUANA, Suivante d'Octavie.

THEODORA.

LUDOVIC, riche avare.

L'ANGE SAINT MICHEL.

ASMODÉE.

ASTHAROT.

Le Frere ANTOLIN.

Pere PIERRE.

Pere NICOLAS.

ALBERT. } Valets.
CELIO. }

L'ENFANT JESUS.

La VIERGE.

LE DIABLE PRÉDICATEUR.

PREMIERE JOURNÉE.

Le Diable paroît sur la scene, monté sur un Dragon.

LE DIABLE.

Abymes souterrains, où la douleur, les cris & les larmes ont fixé leur demeure, où le désespoir est notre seule consolation, ouvrez-vous; & toi à qui ma rage confia, pendant mon absence, le soin de cette éternelle & noble monarchie, accours à ma voix.

ASMODÉE.

Me voilà! Pourquoi m'appelles-tu?

LE DIABLE.

N'as-tu pas déja pénétré ma pensée?

ASMODÉE.

Non, mon Prince; mais j'imagine que tu as quelque grand sujet...

LE DIABLE.

Des plus grands.

ASMODÉE.

Parle donc.

LE DIABLE.

Ecoute : ſur ce reptile ailé, avec lequel un jour je donnai l'épouvante dans ſon Apocalypſe à certain jeune homme favoriſé du ſort, j'ai voulu reconnoître les ſujets de mon empire ; en deux jours j'ai fait le tour du monde ; & de dix parties, j'en ai vu neuf au moins, qui par la juſte permiſſion du Créateur, ſont ſoumiſes à mes loix. Les barbares qu'ils ſont, ils m'adorent ; ils m'offrent tous les jours cent ſacrifices devant des figures d'argile, de fer ou de bronze. La vile ſecte Maure, & tant d'autres peuples qu'il eſt inutile de nommer, déguiſent la vérité ſous mille eſpeces d'erreurs ; & c'eſt envain qu'ils prétendent juſtifier leur aveuglement par leur ignorance du vrai Dieu, puiſqu'il n'exiſte pas de pays lointain, où les vérités tranſmiſes par les quatre hiſtoriens, n'aient été expliquées par quelqu'un des douze diſciples, ni de partie du monde, où le bois croiſé n'ait été planté dans les vallées ou ſur les montagnes, comme un témoin de leur turpitude. Mais l'Europe a quelques royaumes qui s'oppoſent à mon culte, & je ſens redoubler mon tourment à la vue, puiſſe la rage m'étouffer tandis que je les nomme, à la vue de ces fils de François : ils ſont mes plus cruels ennemis ; & ſi je ne mets un terme à leur perſévérance, il n'y aura

bientôt plus de place ſur ce globe, où ils n'arborent leur étendard. Va donc, cher Aſmodée, vole en Eſpagne, & ſur-tout à Tolede, qui eſt aujourd'hui un de leurs plus grands domaines. Seme le déſordre & l'impiété parmi le peuple, étouffe tout ſentiment de compaſſion & de charité. Ne t'inquiete point des gens riches, l'ambition aura plus de pouvoir ſur eux que tes ſuggeſtions; ces hommes n'ont jamais vu en face le beſoin, ils ne le connoiſſent pas; & cependant je demeure à Luques, où par mes inſinuations, je prétends empêcher que ces moines conſervent un couvent qu'ils ont fondé. Je convertirai en outrages les aumônes qu'ils attendent, j'ai pour ſoutien dans mon entrepriſe un riche avare, auprès duquel celui de la parabole du Lazare eût été libéral & compatiſſant. Son nom eſt Ludovic, ſon épouſe, auſſi malheureuſe que belle, arrive aujourd'hui de Florence; elle eſt ſage, puiſqu'elle ſacrifie ſa paſſion pour obéir à ſon pere, qui noble & pauvre l'a unie à cet avare brutal. C'eſt ſa dévotion envers la protectrice de tous les pécheurs, qui la délivre de mes inſpirations; mais elle arrive dans ſa maiſon, ne t'arrête pas davantage. Ces mendiants auront beau implorer la protection divine; je veux faire en ſorte qu'on leur refuſe tout ſecours.

ASMODÉE.

Prince des ténebres, je réponds à tes ordres en obéiſſant. Tu verras bientôt des effets de mon zele, à moins que Dieu n'interpoſe ſon

autorité. (*Il part sur le même dragon avec lequel le Diable est venu.*)

LE DIABLE.

Ces moines seront forcés d'abandonner leur couvent s'ils ne reçoivent pas d'aumône aujourd'hui. Tous les freres se nourrirent hier d'un seul pain qu'un passant leur donna ; mais aujourd'hui ce pain leur manquera. Voici la maison de Ludovic, son épouse est à la porte ; elle gémira bientôt d'avoir obéi aux ordres de son pere, car son amant réduit au désespoir a quitté Florence pour la suivre.

Dans la scene suivante, Ludovic vient au devant de son épouse, qui se soumet tristement à son devoir : Feliciano ne tarde pas d'arriver, il est connu du mari, & devant lui il fait entendre à Octavie, qu'ayant perdu le seul bien qui l'attachoit à la vie, il est résolu de vendre tout ce qui lui reste pour aller servir en Allemagne. Le Diable est présent à cette conversation & donne des espérances à Feliciano. Le Gardien des Franciscains, suivi de frere Antolin, se présente dans l'appartement, en disant Deo gratias.

ANTOLIN.

Pour toujours, puisque chacun se tait.

LUDOVIC.

Qui vous a rendus assez hardis pour entrer ainsi dans ma maison & sans appeller?

LE GARDIEN.

La porte étoit ouverte.

LE DIABLE.

Je ne ſuis pas néceſſaire ici, je vais où ma préſence eſt indiſpenſable. (*Il ſort.*)

LUDOVIC.

Eh bien, que demandez-vous ? Que voulez-vous ?

LE GARDIEN.

Nous ſommes venus pour vous féliciter ſur votre heureuſe union.

LUDOVIC.

Fort bien.

LE GARDIEN.

Et vous prier, dans le beſoin preſſant où nous ſommes, de nous faire quelque petite aumône.

LUDOVIC.

Peres, j'ai trop d'affaires aujourd'hui, allez-vous-en, car vous embarraſſez ici.

LE GARDIEN.

Quoi ! le jour qui vous met en poſſeſſion d'un bien ſi long-temps deſiré, vous qui êtes

un des hommes les plus riches de l'Italie, ne donneriez-vous rien à Dieu ? Refuſeriez-vous de lui faire, en actions de graces, un léger ſacrifice, lorſque vous ſavez que nos freres ſont dans un beſoin ſi grand que tout, juſqu'à l'eau, leur a manqué.

LUDOVIC.

J'ai beſoin de tout ce que j'ai; ſi la nourriture vous manque, que ne quittez-vous la ville ?

LE GARDIEN.

La conſtance des enfants de ſaint François ne ſe laſſe pas ſi aiſément, la providence veille ſur eux & touchera quelques bonnes ames en leur faveur; elle appaiſera l'orage que l'enfer a élevé contr'eux dans ton cœur & dans ta patrie.

LUDOVIC.

Hors d'ici, à l'inſtant, ou je vous ferai ſortir par les fenêtres.

ANTOLIN.

Pere, allons-nous-en.

LUDOVIC.

Qu'attendez-vous davantage?

JUANA, *à Octavie.*

Hélas! & c'eſt avec cet homme que ma maîtreſſe doit vivre.

OCTAVIE.

Tu devois dire mourir, puiſque je ſuis née ſi malheureuſe.

LUDOVIC.

Que ne travaillez-vous pour gagner votre vie? & ſinon attendez que celui qui vous fonda vienne y pourvoir.

LE GARDIEN.

C'eſt le démon qui parle par ta bouche.

ANTOLIN.

Lui! il n'a beſoin en rien du démon.

LUDOVIC.

A-t-on jamais vu plus d'inſolence?

FELICIANO.

Peres, au nom de Dieu, allez-vous-en.

LUDOVIC.

Qu'on tue ces vagabonds.

OCTAVIE.

Mon époux, appaiſez-vous, que tout ceci finiſſe.

ANTOLIN.

Par ſaint François, le premier qui s'avancera ſervira de gaîne à mon couteau.

LE GARDIEN.

Frere Antolin.....

ANTOLIN.

Dieu ne me commande pas de me laiſſer tuer.

LE GARDIEN.

Allons-nous-en, & ne perdons pas confiance, Dieu dit à notre Patriarche que jamais la nourriture ne manqueroit à ſa ſainte religion.

ANTOLIN.

Pere Gardien, elle tarde un peu trop à venir.

LE GARDIEN.

Frere Antolin, ayons de la foi & de l'eſpérance.

ANTOLIN.

J'ai de la foi & de l'eſpérance de reſte, c'eſt la charité qui me manque. (*Ils ſortent.*)

LUDOVIC.

Ils ne revoyoient plus leur couvent, ma chere Octavie, ſi vous n'aviez été préſente.

JUANA, *à part.*

Cet homme n'eſt pas chrétien.

FELICIANO.

Ma jalouſie & ma rage ſe changent en compaſſion.

UN LAQUAIS.

La table eſt ſervie, les muſiciens ſont arrivés.

LUDOVIC.

Vous viendrez honorer la table de votre préſence.

FELICIANO.

Je le veux bien, & c'eſt à moi que l'honneur en reſtera ; (*à part*) c'eſt pour trouver le moyen de parler à Octavie.

OCTAVIE, *à part.*

Je vois avec peine qu'il demeure.

LUDOVIC, *à parr.*

Je ne croyois pas qu'il acceptât.

OCTAVIE, *à part.*

Ah ! Feliciano, que tu tardes peu à te venger de moi. (*Ils ſortent.*)

LE GARDIEN, Frere ANTOLIN *armé de pierres.*

LE GARDIEN.

Laiſſe-là ces pierres.

ANTOLIN.

Que je les laiſſe ! S'il ſort le plus petit valet

de la maison de cet hérétique, il verra avec quelle légéreté je lui en cacherai une ou deux dans la cervelle.

LE GARDIEN.

Antolin, l'emportement & la cruauté de cet homme pervers ne m'étonne point : ce qui me surprend, c'est l'orage que depuis six jours le démon a élevé dans le sein des ames pieuses qui nous faisoient l'aumône ; elle n'étoit pas considérable, mais elle nous suffisoit.

ANTOLIN.

Pere Gardien, tandis que nous donnerons avis au Général de ce qui se passe, nous serons forcés de vendre les calices.

LE GARDIEN.

Le ciel ne souffrira point que nous arrivions à cette extrêmité.

ANTOLIN.

Flegme charmant ! & quelle autre extrêmité attendons-nous ?

LE GARDIEN.

Nous sommes à la porte de Théodora : va frapper, Antolin, elle nous a toujours secourus. (*Il frappe.*)

LE DIABLE *sort.*

Ils frappent envain cette fois.

THÉODORA, *d'un ton courroucé.*

Qui frappe?

ANTOLIN.

La Théodora ne me paroît pas de bonne humeur.

LE GARDIEN.

Ce ſont deux religieux de ſaint François. (*Théodora paroît.*)

LE DIABLE.

Tu as des enfants, tu es pauvre.

THEODORA.

Peres, allez demander à ceux qui en ont de reſte, j'ai beaucoup de bouches à nourrir, mon revenu eſt court.

LE GARDIEN.

Nous n'avons pu obtenir dans toute la ville un ſeul morceau de pain : que nous l'obtenions de vous, le ciel vous récompenſera.

THEODORA.

Mes enfants me touchent de plus près: ainſi pardonnez. (*Elle s'en va.*)

ANTOLIN.

La réponſe eſt concluante.

LE GARDIEN.

Oh ! que ne peut pas le ſerpent infernal !

ANTOLIN.

Je veux me plaindre du ſerpent.

LE GARDIEN.

A qui ?

ANTOLIN.

A Dieu : car c'eſt un peu trop fort que le Diable nous prive de nourriture : la haire, les oraiſons & les diſciplines peuvent ſuffire contre les autres tentations ; mais que peuvent-elles contre la faim ?

LE GARDIEN.

Antolin, il faut ſe réſigner à la volonté de Dieu.

ANTOLIN.

Je le crois ; mais la faim me tourmente à un point que je ne ſais que devenir, & ſi le Diable vient m'inveſtir, qui ne mange point, ne peut pas combattre.

Le Gouverneur de Luques paroît, le Diable lui perſuade de perſécuter les moines Franciſcains ; il ordonne en effet qu'on les chaſſe, qu'on les tue. La ſuite du Gouverneur prend des pierres, frere Antolin ne manque pas d'avoir ſa fronde & de

riposter avec courage. On veut le saisir, il tire de sa manche un couteau, on le désarme : il tire un pistolet, un poignard ; en un mot, après avoir été désarmé vingt fois au moins, & avoir trouvé dans ses manches, dans ses poches & dans les plis de sa robe une arme nouvelle, il finit par tirer de son capuchon un long sabre, il se débarrasse ainsi de ceux qui le poursuivent, & il se rend au couvent avec le Gardien. Dans l'intervalle l'Enfant Jesus paroît avec l'Ange Saint Michel, qui reproche au Diable sa haine contre les enfants de saint François, & lui ordonne, en punition, d'en prendre l'habit & de pourvoir lui-même aux besoins du couvent; le Diable ne reçoit pas avec plaisir cet ordre cruel, mais il est forcé d'obéir.

On voit l'intérieur d'un monastere, dans lequel se trouvent le Gardien, Antolin, les Peres Pierre & Nicolas.

ANTOLIN.

Que nous soyions réduits à cette extrêmité!

LE GARDIEN.

Que nous soyions ainsi traités!

ANTOLIN.

Je regarde comme un miracle de nous voir encore en vie.

LE P. NICOLAS.

Jamais notre couvent ne se vit dans un tel embarras.

LE GARDIEN.

Les aumônes nous ont manqué quelquefois; mais je ne croyois pas qu'on pût jamais perdre à ce point & si à découvert le respect qui nous est dû.

ANTOLIN.

L'escadron volant nous a suivi jusqu'à la porte, en nous jetant des pierres; celle-ci, a dit un enfant, je la destine à la tête du Frere. J'en tenois une grosse comme le poing, il achevoit à peine de se vanter, que me tournant comme un éclair, je l'ai remercié de sa bonne intention.

LE GARDIEN.

Lui as-tu fait du mal?

ANTOLIN.

Oh! non, je lui ai un peu applati les narines.

LE GARDIEN.

Que dis-tu là?

ANTOLIN.

Oui, par ma foi.

LE GARDIEN.

A-t-il coulé du sang?

ANTOLIN.

J'en ris encore; mais n'y étois-je pas obligé?

LE GARDIEN.

Jesus ! un religieux ! du sang !

ANTOLIN.

Heureusement que je ne suis pas prêtre.

LE P. PIERRE.

Pere Gardien, nous nous voyons dans un tel embarras, qu'il faut se résoudre à quitter cette ville, tandis qu'il nous reste assez de force pour nous mettre en chemin.

LE P. NICOLAS.

Attendre à demain, c'est une vaine espérance; un jour de plus peut nous faire perdre la vie.

LE GARDIEN.

Si je pouvois remédier à vos maux par le sacrifice de la mienne, je ne balancerois pas; car que ne va-t-on pas dire? Quelle honte pour notre profession !

ANTOLIN.

Perdre la vie pour la foi, je ne m'y oppose pas; mais mourir de faim, Pere Gardien, c'est une sottise reconnue, & le premier pain

que je verrai, celui qui le portera, fût-ce un évêque, il faudra bien, bongré, malgré, qu'il le partage : & arrive après ce qui pourra.

LE GARDIEN.

Un religieux peut-il parler de la ſorte ?

ANTOLIN.

Oh ! je ſuis réſolu.

LE P. NICOLAS.

Saint François, notre Patriarche, nous a ordonné, ſi l'on ne vouloit pas nous recevoir dans quelque ville, de nous rendre dans les endroits où nous ſerions accueillis avec charité.

LE GARDIEN.

Je ſuis convaincu, ſortons ; mais portons avec nous le Saint Sacrement à découvert, car je me méfie un peu de la malice des habitants : il faut auſſi nous partager les reliques.

ANTOLIN.

Et notre petit frere le Baudet ſe chargera des chaſubles & des autres ornements de l'égliſe, s'il n'eſt pas mort ; car je le trouvai hier qu'il mangeoit, faute de vivres, la table de ſon réfectoire.

LE GARDIEN.

Allons diſpoſer notre départ. (*Le Diable paroît en habit de Franciſcain.*)

LE DIABLE.

Freres, *Deo gratias*, (*à part*) châtiment cruel.

LE GARDIEN.

Dieu nous assiste ; Pere, qui êtes-vous ? Votre présence me remplit d'étonnement.

ANTOLIN.

Par où est-il entré ?

LE P. NICOLAS.

Ce n'est pas par la porte, j'ai eu soin de la fermer.

LE DIABLE.

Il n'y a pas de porte fermée au pouvoir divin ; c'est lui qui m'a conduit d'un pays si lointain, que le soleil qui éclaire l'univers, n'a pas encore pénétré dans cette terre inconnue & misérable.

LE GARDIEN.

Apprenez-moi votre nom.

LE DIABLE.

Mon nom est Frere *Forcé* : je m'appellois autrefois Cherub.

ANTOLIN.

Je me trompe fort s'il n'est pas Biscayen.

LE GARDIEN.

Il paroît un être ſurnaturel.

ANTOLIN.

Sa pâleur le fait aſſez connoître.

LE DIABLE, *à part.*

Je n'eus jamais l'eſprit ſi enflammé.

LE GARDIEN.

Pere, faites-nous connoître le ſujet de votre miſſion : je vous avoue que votre arrivée ici, tandis que les portes du cloître ſont fermées, nous paroît tenir du prodige, & nous fait craindre quelque nouvelle embûche de notre ennemi commun ; vous m'en voyez tout tremblant.

ANTOLIN.

N'avons-nous pas l'eau bénite & l'aſperſoir pour nous en défendre ſi c'eſt le malin ?

LE DIABLE.

Ne craignez rien, écoutez-moi; je viens par ordre exprès de Dieu reprocher aux habitants de cette ville leur dureté, je viens leur prêcher l'aumône & l'eſprit de charité.

ANTOLIN.

Avec quelle ferveur il nous parle, ſes yeux ſont étincelants de flammes.

LE DIABLE.

Vous verrez bientôt l'effet de mon zele, ce Frere n'a qu'à me ſuivre.

ANTOLIN.

Je n'oſe pas me fier à lui.

LE DIABLE.

Antolin, ne crains rien.

ANTOLIN.

Qui lui a dit mon nom?

LE DIABLE.

Je le ſavois : Pere Gardien, faites ouvrir les portes.

LE GARDIEN.

C'eſt un Ange, je ne replique pas.

ANTOLIN.

Qui ſe guérit de la gale; car je lui trouve une certaine odeur de ſoufre.....

LE DIABLE.

Rendez-vous dans le chœur, tandis que je vais pourvoir à votre ſubſiſtance.

SECONDE JOURNÉE.

ANTOLIN.

Il n'y a pas de lieu, quelque caché qu'il puiſſe être, où l'on ſoit à couvert des regards de ce malin ſorcier : tout ce que je fais, tout ce que je dis, il le ſait auſſi-bien que moi ; à la mal-heure, eſt-il venu dans le couvent ? je n'ai pas un inſtant de repos.

LE GARDIEN.

Frere Antolin, quoi ! déja de retour ?

ANTOLIN.

Nous arrivons, le cheval & moi, avec une bonne charge pour la ſeconde fois, & il nous faut retourner ; car il nous reſte encore beaucoup d'aumônes à recevoir.

LE GARDIEN.

Le ciel en ſoit loué, où ſe trouve le Pere Forcé ?

ANTOLIN.

Ma foi, je l'ignore. Je ne le vois que lorſqu'il veut que je le voie : vous le diriez tout le jour occupé dans l'intérieur du couvent, & il ne laiſſe pas que d'entrer dans plus de mille maiſons. Il va plus vite que le vent, il travaille lui ſeul autant que cent perſonnes.

LE GARDIEN.

On voit dans ce que tu me dis quelque chose de furnaturel.

ANTOLIN.

Tantôt il vous paroîtroit un Ange, tantôt il jette fes yeux vers le ciel, en mugiffant comme un taureau; malgré qu'il diffimule, je le foupçonne d'avoir plus d'un mal fecret; & entre nous, ce ferviteur de Dieu ne flaire pas comme baume.

LE GARDIEN.

Finis, car je le vois arriver.

LE DIABLE.

Deo gratias.

LE GARDIEN.

Dans le ciel & fur la terre, que les anges & les hommes fe réunifent en actions de graces.

ANTOLIN.

Il m'infpire autant de refpect que de crainte.

LE GARDIEN.

Pere, foyez le bien venu.

LE DIABLE.

Que Frere Antolin aille fur le champ dans

la maison de Don César, où j'ai laissé quelques volailles & des conserves ; qu'il les apporte & les remette à l'infirmerie.

ANTOLIN.

Je vole, Pere Pierre m'accompagnera.
(*Il sort.*)

Après un moment de conversation entre le Diable & le Pere Gardien, où celui-ci soupçonne la qualité du nouveau religieux, & où l'autre lui raconte ce qu'il a fait dans le couvent dont il a achevé les murs & l'édifice en très-peu de temps, le monastere disparoît, & l'on voit entrer en scene Feliciano l'amant d'Octavie, & Juana sa suivante.

FELICIANO.

Ludovic n'est-il pas sorti ?

JUANA.

Il y a long-temps ; mais vous recherchez en vain Octavie, elle a résolu de ne jamais plus vous voir.

FELICIANO.

Devois-je m'attendre à tant de rigueur ?

JUANA.

Ce n'est point une rigueur de sa part : car elle m'a fait entendre que si elle refuse de

vous voir, c'eſt qu'elle vous aime : mais honnête & vertueuſe, elle veut chaſſer juſqu'à la moindre penſée qui ſeroit contraire à ſon devoir.

FELICIANO.

Quoique tu ne flattes pas mes eſpérances, je veux lui parler encore, qu'elle le veuille ou non; mais ce ſera pour la derniere fois.

JUANA.

Elle va venir, entrez dans ce cabinet; car ſi elle vous appercevoit, elle ſe retireroit à l'inſtant.

FELICIANO.

J'obéis.

Octavie paroît, elle gémit ſur ſon ſort & ſur la rigueur de ſon pere, qui lui a fait contracter des liens mal aſſortis; elle conjure ſa ſuivante de ne jamais prononcer le nom de Feliciano devant elle. A ce mot, l'amant au déſeſpoir quitte le cabinet, Octavie lui ordonne en vain de ſortir, ils ont enſemble une longue explication, pendant laquelle Ludovic les ſurprend. Jaloux autant qu'avare, il détermine de ſe venger de ſon épouſe, qui à l'aſpect de Ludovic eſt rentrée dans ſon appartement. Feliciano a retenu l'époux qui diſſimule avec lui, mais qui brûle d'aller tuer ſa femme, il y court dès que Feliciano eſt ſorti. Le Diable ſe préſente à la porte & l'arrête.

LE DIABLE.

Voudriez-vous faire l'aumône à St. François? (*à part.*) Que je vienne ainsi empêcher la mort injuste d'Octavie, l'aurois-je cru? mais Dieu l'ordonne.

LUDOVIC.

Ma surprise est de voir que tu redoutes si peu ma colere. Moine, fantôme ou démon, viens-tu chercher ta mort? Pourquoi me persécutes-tu? L'expérience ne t'a-t-elle pas appris que jamais ta religion ne trouvera chez moi le moindre secours? Que me veux-tu donc?

LE DIABLE.

Je veux te convertir; c'est la toute-puissance qui me l'ordonne, & je suis forcé d'obéir. Rends-toi donc à mes prieres, n'attends pas que la mesure de tes iniquités soit comblée, ta fin est prochaine: donne à Dieu, Ludovic, une partie de ces richesses que tu tiens ensevelies dans tes coffres; appaise sa juste indignation, implore sa miséricorde, obtiens la grace de restituer ces biens que tu as mal acquis.

LUDOVIC.

Arrête! Je m'étonne de souffrir plus longtemps tes discours insensés. Moi, faire l'aumône! retire-toi; mes biens, qu'ils soient ou non considérables, je les tiens de la fortune.

Le Diable continue de prêcher Ludovic, qui feint un moment de se repentir; mais il revient bientôt à sa premiere dureté, au grand contentement du Diable, qui craint d'avoir été trop éloquent. Ludovic veut le tuer; mais ne voyant devant lui qu'une forme impalpable, il appelle à son secours Octavie, Juana, Albert, Celio, &c. Le Diable reste, & dit à l'oreille d'Octavie, qu'il est venu la délivrer des attentats de son mari. Celle-ci se recommande à la Vierge: cependant Ludovic conserve sa premiere idée, qui est d'assassiner son épouse; il l'engage à cet effet de le suivre à la campagne. (Ils sortent.)

Le théatre représente une espece de bois.

ANTOLIN, *seul.*

J'ai renvoyé le cheval au couvent: défié par une faim canine, je viens la combattre & la vaincre sur ce champ de bataille, sans craindre les persécutions de ce frere Néron. Tout ce que je cache, il ne manque pas de le découvrir, & je suis enfin réduit à porter sur moi tous mes biens; j'en ai les manches pleines. Ce Frere Forcé est un être bien étonnant: à voir la peine qu'il se donne, je suis surpris qu'il n'en soit pas malade, il ne dort ni ne mange. J'ai imaginé que ce pouvoit être un esprit: car lorsque nous allons ensemble dans la rue, & que je le regarde, je vois bien son corps, mais je ne vois jamais son ombre. Il s'est mis en tête, je crois, de me faire mourir d'inanition; mais il est aujourd'hui ma dupe,

il ne doute pas que je sois au couvent, tandis qu'assis sur ce gazon je vais me refaire un peu en toute liberté : asseyons-nous, & de maniere à voir de loin ceux qui pourroient venir me troubler. J'ai là une bonne poule, & dans cette manche un jambon & la moitié d'un pâté : mon pain a bonne mine ; & le vin, il est si ardent qu'il brûleroit dans une lampe. Je suis comme Héliogabale, je n'épilogue pas trop sur le manger, je trouve bon tout ce que l'on me donne ; enfin je ne connois pas d'autre jouissance que celle de bien vivre : mon ventre est un abyme que rien ne peut combler ; mais songeons à ma victuaille, & commençons par le jambon.

LE DIABLE *paroît.*

Que vous êtes cruel avec moi, seigneur ! Il faut que je devienne l'ami de mon ennemi ; Lucifer est donc obligé de consoler, de convertir & de secourir l'homme. Tout ce que vous m'avez ordonne je l'ai fait ; mais votre seule puissance est capable de vaincre l'obstination de Ludovic ; & pour achever, je vais prévenir la mort injuste qu'il veut donner à son épouse. Mais voici notre frere Antolin qui se dispose à manger ce qu'il a pu dérober à la quête, feignons de ne l'avoir pas apperçu.

ANTOLIN.

Dieu m'assiste ; comment a-t-il pu venir si près de moi sans que je l'aie vu ? Je le garantis ou Saint ou Diable ; mais il ne m'a pas encore apperçu, serrons nos petites provisions ;

& puisque je ne peux l'éviter, abordons-le, *Deo gratias.*

LE DIABLE.

Ah! C'est vous, frere Antolin.

ANTOLIN.

Oui, mon pere; & où va maintenant sa révérence?

LE DIABLE.

Je me rends à la ferme de Ludovic pour prévenir certaine disgrace; mais toi, Antolin, que fais-tu seul dans ce bois?

ANTOLIN.

Je me promene; le médecin me l'a ordonné pour dissiper un peu les humeurs qui me fatiguent.

LE DIABLE.

Si le manger y suffisoit, il n'y auroit pas de religieux qui pût jouir d'une meilleure santé. Six moines en auroient de reste de ce que consomme tous les jours frere Antolin.

ANTOLIN.

Mais aussi n'ai-je pas d'autre défaut.

LE DIABLE.

Prends garde, celui-là est une source féconde de vices. Je te vois chaque jour, dans

vingt maiſons, prendre plus de vingt taſſes de chocolat.

ANTOLIN.

Que voulez-vous que je faſſe, Révérend? je prends ce que l'on me donne pour obéir à la regle.

LE DIABLE.

C'eſt fort bien fait, lorſque c'eſt la néceſſité qui nous y oblige.

ANTOLIN.

Que vous dirai-je? j'ai ſouvent eſſayé de réſiſter à la faim; mais dès que je vois paroître quelque bon morceau, le Démon eſt là qui me tente.

LE DIABLE.

Tu mens: c'eſt ta gourmandiſe qui te féduit. Le Diable t'a-t-il jamais dit que la gloutonnerie n'étoit pas un péché?

ANTOLIN.

Non: mais on n'eſt glouton que lorſqu'on mange ſans appétit, & jamais l'appétit ne me manque.

LE DIABLE.

Ne manges-tu pas au réfectoire ta portion & la mienne?

ANTOLIN.

Oui, pere; mais que me font deux portions?

On entend plusieurs pauvres. Le Diable les appelle, & c'est envain que frere Antolin s'y oppose, sous prétexte qu'il n'y a rien qu'on puisse leur donner. Le Diable répond, qu'avec un peu de confiance en Dieu, ils obtiendront quelque chose pour ces misérables : il ordonne au frere Glouton de faire le signe de la croix sur les manches de son habit. Antolin obéit ; mais il le fait grotesquement, de peur qu'il n'opere. Mais le Diable n'en démord point ; à chaque signe de croix, il tire quelque rogaton de la manche de frere Antolin, & le donne aux pauvres. Cela fait, il disparoît, & se rend chez Ludovic ; il arrive au moment où celui-ci poignarde son épouse & s'enfuit. Mais la Vierge qui veille à la sûreté d'Octavie, descend du Ciel, accompagnée de deux anges, & lui rend la vie. La Vierge reprend le chemin du Ciel. Féliciano qui a suivi les pas de son amante, se trouve présent au moment où elle revoit le jour. Le Diable lui ordonne de se rendre à la ville ; il releve Octavie, la conduit chez une dévote de l'ordre, & la seconde Journée finit.

TROISIEME JOURNÉE.

Octavie raconte à sa suivante le miracle que la Vierge a opéré en sa faveur. Féliciano, qui a découvert sa retraite chez la dévote Théodora, vient l'entretenir de son amour : il prétend qu'il n'existe plus de mariage entr'elle & Ludovic, puisque tout mariage finit à la mort. Mais Octavie,

fidele à son devoir, veut aller retrouver son mari, & s'indigne des sollicitations de Féliciano.

OCTAVIE.

C'est vous qui les avez fait naître, ces soupçons qui m'ont fait donner la mort; c'est vous qui avez terni ma réputation, & rendu juste la vengeance de mon mari; il a pu sans erreur me croire coupable.

FELICIANO.

Eh! comment voulez-vous démentir ces soupçons?

OCTAVIE.

En refusant de vous donner la main & de vous voir.

FELICIANO.

Tout ce que tu dis, mon Octavie, est inutile; car s'il le faut, il me reste vingt lettres signées de ta main, où tu me donnes ton cœur.

OCTAVIE.

Elles ne seroient pas signées, que je ne chercherois point à les nier; mais de quoi peuvent-elles vous servir aujourd'hui? Tous ces titres ont prescrit du jour où vous consentîtes à mon triste mariage.

FELICIANO.

J'avois alors une raison si forte & si juste...

OCTAVIE.

OCTAVIE.

Vous en auriez eu mille que rien ne peut vous justifier aujourd'hui, & lors même que le juge prononceroit en votre faveur, j'appellerai de sa sentence au pied des autels. Je veux que Ludovic apprenne que je n'eus jamais l'intention de l'offenser. (*Elle veut sortir.*)

FELICIANO.

Arrête, Octavie; écoute moi.

OCTAVIE.

Ne m'obligez point à jeter des cris, votre vue me fait horreur.

JUANA.

Je crois que ma maîtresse ment.

FELICIANO.

Je ne doute point que vous ne me haïssiez.

OCTAVIE.

Vous seriez un insensé d'en douter, lorsque j'ai tant de sujet de vous abhorrer.

FELICIANO.

Ecoutez, Octavie...

OCTAVIE.

Laissez-moi.

THÉODORA *paroît.*

Qu'avez-vous donc ?

OCTAVIE.

Rien ; mais ne laissez jamais entrer ici Feliciano.

THEODORA.

Et pourquoi ? s'il est votre parent, & lorsque vous avez besoin de son appui.

OCTAVIE.

Je ne veux ni ne dois avoir besoin de lui.

Antolin paroît, le visage rouge de colere.

JUANA.

Qu'avez-vous donc, frere Antolin ?

ANTOLIN.

Je ne croyois jamais pouvoir m'en tirer : ils se sont mis en tête, dans la ville, que je suis un saint. Depuis que sa révérence, le pere *Forcé*, s'amuse à faire quelques miracles à mes dépens, il n'y a pas une heure que je me suis vu assailli de plus de vingt personnes armées de ciseaux ; ils vouloient couper mon habit, & pour le défendre, j'ai gagné aux bras & aux jambes plus de cent égratignures.

La dévote Théodora, touchée de compassion, donne à manger au frere Antolin, qui se plaint

toujours des austérités du couvent : il se presse d'achever un poulet, lorsque le Diable arrive qui le prend à la gorge ; il crie comme un homme qu'on étouffe. Lucifer ordonne à Feliciano de se retirer, & à Octavie, d'aller rejoindre Ludovic ; & pour punir Antolin d'avoir mangé hors du couvent, & contre la regle, il lui commande de le suivre.

LE DIABLE.

Tes fautes ne doivent pas rester impunies ; je te laisse le choix de la pénitence, auras-tu bien le courage ?...

ANTOLIN.

Oui, de recevoir cent coups de fouet, pourvu que je me les donne moi-même.

LE DIABLE.

Je veux te punir d'une maniere plus douce ; accompagne-moi jusqu'à la maison de Ludovic.

ANTOLIN.

Vous n'avez donc pas encore renoncé à l'envie de le convertir ?

LE DIABLE.

Non : mais apprends que ce jour est le dernier de sa vie, & nous devons faire les plus grands efforts.

ANTOLIN.

Faut-il que j'y aille aussi ?

LE DIABLE.

C'eſt mon deſſein : je veux eſſayer ſi quelques paroles de ta bouche n'opéreront pas davantage que tout ce que j'ai pu lui dire ; & c'eſt-là la pénitence que je t'impoſe.

ANTOLIN.

Je parlerai ; mais il faut ſeulement me permettre de porter dans ma manche un petit couteau de deux pieds de long.

LE DIABLE.

Ce ſont-là tes diſpoſitions ?

ANTOLIN.

Et avec quoi pourrois-je me défendre, s'il m'accueille avec des paroles peu courtoiſes ?

LE DIABLE.

Je te communique mon pouvoir, tu n'as plus rien à craindre.

ANTOLIN.

Allons donc ; car par ce moyen je veux le rendre plus doux qu'un mouton : (*à part*) mais ſi le moine vouloit me tromper ; prenons toujours une pierre par précaution.

LE DIABLE.

Que dis-tu ?

ANTOLIN.

Je dis que si vous vouliez me permettre de boire une couple de verres de vin, vous pourriez faire entrer tout cela dans la pénitence.

LE DIABLE.

Je te le permets.

ANTOLIN.

Je l'ai vuidé jusqu'à la derniere goutte. (*Il sort.*)

LE DIABLE.

Que je sois employé à de tels devoirs, ô Créateur du ciel & de la terre ! Suis-je assez puni par votre capitaine Michel, & par François votre sergent. (*Il s'en va.*)

Ludovic est inquiet de n'avoir pas trouvé le corps de sa femme sur la place où il l'a assassinée ; il prévient & gagne le gouverneur de la ville. Octavie & Juana couvertes de leur voile frappent à sa porte, on leur ouvre, le Diable & Antolin entrent avec elles.

ALBERT.

Entrez.

JUANA, *à part.*

Je suis tremblante.

ANTOLIN, *à part.*

Il faut que je sois invisible.

LE DIABLE.

Antolin, parle bas.

LUDOVIC *aux deux Dames.*

Qu'avez-vous à m'ordonner?

OCTAVIE, *à part.*

Je ſuis toute troublée : le Pere Forcé eſt-il entré ?

LE DIABLE.

Me voilà.

OCTAVIE, *à Ludovic.*

Je veux vous entretenir en particulier. (*à part*) Je me ſens un peu plus de courage.

LUDOVIC *renvoie ſes gens.*

Je ſuis ſeul, vous pouvez parler.

OCTAVIE *en ſe découvrant.*

Je ſuis...

LUDOVIC.

O ciel! que vois-je? une ombre : éloigne-toi, viſion fantaſtique.

OCTAVIE.

Raſſure-toi, je ne ſuis point une ombre, ne crains rien.

LUDOVIC.

Je n'ai pu réſiſter à la premiere ſurpriſe; mais je ne me repens point de m'être vengé par ta mort. Si tu viens exiger de moi des prieres pour le bien de ton ame, ce ſoin-là regarde ton pere; adreſſe-toi auſſi à ce faux ami qui fut avec toi le complice de mon déshonneur.

OCTAVIE.

Je ſuis vivante, je ne te demande rien. Au moment où ton épée me priva de la vie, la Vierge me la rendit, parce que j'étois innocente & pure, & qu'en mourant j'implorai ſon ſecours. Je te pardonne tes ſoupçons injuſtes & jaloux, je te pardonne ta cruauté, & quoique la mort ait coupé le nœud que forma l'égliſe, je veux....

LUDOVIC.

Arrête, ferme cette bouche impure, & rappelle dans ton ſein ces paroles; elles me mettent en fureur: ma honte mourut avec toi, & mon plus grand ennemi, pour faire revivre mon déshonneur, fut te rappeller à la vie. Quelle eſt ton excuſe? lorſque j'ai vu moi-même ta trahiſon, lorſque je l'ai lue ſignée de ta main. Infame, la colere m'aveugle, oſes-tu me rappeller un engagement que j'abhorre? Tu parles de le renouveller: laiſſe-moi, ou je prendrai une ſeconde fois vengeance de toi, & de cette ſuivante qui ſervit de témoin à ma honte.

OCTAVIE.

Ton imagination t'égare & t'abuſe.

LUDOVIC.

Eloigne-toi ſi tu es libre : que ton amour aille aſſouvir ſon deſir avec celui que tu reçus avant moi dans tes bras.

OCTAVIE.

Tu mens : le ſoleil même n'a jamais ſouillé cette main que je te donnai pour mon malheur ; & quoique ton meurtre m'ait rendu la liberté, l'honneur ne me permet pas de m'unir à Feliciano.

LUDOVIC.

Et le mien ne peut te ſouffrir vivante. (*Il tire un poignard.*)

ANTOLIN.

Dois-je me montrer ?

LE DIABLE.

Il en eſt temps.

ANTOLIN *paroît & ſe place entre Octavie & Ludovic.*

Je l'ai pétrifié : ta colere ne m'épouvante point, Pere Forcé m'a doué d'un pouvoir ſurnaturel, & m'a rempli de courage. Sois tranquille, écoute les paroles de l'écriture.

LUDOVIC.

Tout ceci me paroît un ſonge.

ANTOLIN *prêche.*

Fais l'aumône à ſaint François. Serre ta poitrine de ſon cordon, ſi tu veux guérir de ton obſtination. Revêts-toi de ſon ſcapulaire, ſi tu veux que ton cœur s'attendriſſe. Tes doublons ſont comme les cheveux d'Abſalon; c'eſt par eux que le Diable te tient ſuſpendu: permets au ſoleil de voir ton argent, puiſqu'il en eſt le pere: fais l'aumône aux pauvres, ils ſont les fils de Dieu: fonde quelques hôpitaux, dote & marie une vingtaine de filles. Suis mes préceptes, & tu iras en droiture dans le ciel, comme celui qui en eſt tombé; tu n'auras beſoin ni de prieres, ni de chants, ni de meſſes: car, à juger de ta vie & de tes bonnes diſpoſitions, il n'y aura dans la paroiſſe, ni des oui, ni des non ſur ton compte. (*Après ce beau ſermon, Frere Antolin tire de ſa poche une douzaine de mouchoirs & s'en couvre la tête.*)

Ludovic entre en fureur, Antolin ne s'épouvante point; il tire de ſa manche un gros caillou & le tient en reſpect. Le Diable fait un dernier effort pour perſuader à Ludovic de faire l'aumône: celui-ci réſiſte.

LE DIABLE.

Tu n'as plus que quelques inſtants de vie.

LUDOVIC.

Vaines menaces! jamais je ne me portai si bien.

LE DIABLE.

Seigneur, n'est-il pas temps?....

SAINT MICHEL *derriere la scene.*

Il est temps.

LE DIABLE.

Suis moi, vrai portrait de Satan, & sois abymé dans les sombres flammes qui sont destinées à tes semblables. (*Ludovic disparoît au milieu des flammes en poussant des cris.*)

A Saint Michel.

Lucifer a exécuté vos ordres, Seigneur. Que me manque-t-il donc pour que je quitte cet habit que j'abhorre autant que vous l'aimez?

SAINT MICHEL *paroît.*

Pour que tu secoues le joug que Dieu t'a imposé, il faut encore que tu rendes aux pauvres de la ville les biens dont ce misérable avare les a privés.

LE DIABLE.

Et comment puis-je le faire?

SAINT MICHEL.

Obéis sans replique, Dieu te le permet,

& dorénavant, ſonge à ne perſécuter la religion de Saint François que comme les autres religions; mais ne prive jamais ces bons moines de leur ſubſiſtance. (*Il diſparoît.*)

Le Diable appelle ſur le champ Aſtarot, il lui ordonne de prendre la figure de Ludovic, & de partager ſes biens aux pauvres. Il eſt obéi : le Gardien arrive avec Frere Antolin, Octavie, Juana & Féliciano; le Diable apprend à celui-ci qu'il va bientôt épouſer ſon amante, & ſe dépouillant de ſon habit, il dit aux aſſiſtants :

LE DIABLE.

Je ne ſuis point ce que vous m'avez cru; quoique cet habit, qui ſert à mon déguiſement, ne ſoit pas bénit, je le quitte avec plaiſir. Ecoutez-moi : la terre vient d'enſevelir Ludovic vivant, & cet eſprit impur a pris ſon apparence pour faire la diſtribution de ſes biens. Je ſuis le Diable : tout le bien que j'ai pu faire, Dieu me l'avoit ordonné. Dès ce moment, ô François ! je romps la treve que j'avois été forcé de contracter avec toi, & je redeviens ton plus cruel ennemi. (*Il diſparoît.*)

FELICIANO.

Il n'exiſte donc plus d'obſtacle à notre union.

OCTAVIE.

Laiſſez-moi perdre un peu de l'horreur que

me caufe cet événement : Ludovic fut mon époux.

FELICIANO.

Ce fentiment eft trop jufte pour que je m'y refufe.

ANTOLIN.

Celui qui doutera de ce fait, le trouvera dans les Annales du Ciel ; mais tout étrange qu'il eft, qu'il obtienne du moins vos applaudiffements.

Les Efpagnols n'ont aujourd'hui que des traducteurs ; ils ont mis en profe plufieurs de nos bonnes comédies ; ils jouent Nanine fous le nom de la *Précieufe Marguerite ;* elle ne produit aucun effet. Comme le nom de Voltaire eft un nom odieux chez eux, ils donnent fa piece à un Italien. Le Légataire de Regnard a plus de fuccès, parce qu'il eft plus comique : ils ont auffi traduit de nos tragédies.

Les Efpagnols ont divers genres de pieces. Les *Autos Sacramentaux*, femblables aux anciens myfteres, & que l'on jouoit encore, il n'y a pas trente ans, dans les carrefours les jours des grandes fêtes, font défendus aujourd'hui ; ils font vraiment dignes de curiofité par l'imagination, le défordre & l'originalité d'idées qui y regnent. Les *Loas* font des efpeces de prologues comme on en voyoit autrefois fur notre théatre pour annoncer une piece ; on joue encore celui de l'Amphitrion de Moliere. Le *Sainete* eft une

petite piece qui se joue ordinairement entre la seconde & la troisieme *journée* de la comédie. C'est presque toujours une critique des mœurs du temps. Il n'existe pas de profession dans la société qui soit exempte de censure dans ces intermedes : les juges, les médecins, les notaires, les poëtes, les femmes de mauvaise vie, les abbés, les petits maîtres, & sur-tout les maris, sont les sujets inépuisables sur lesquels s'exerce le sarcasme du *Sainete*. Les Espagnols ne sont vraiment comédiens que dans ces petites pieces ; ils les jouent naturellement & avec beaucoup de finesse. Hors delà, ils sont à peine supportables ; leur débit est pesant, leurs gestes sont gauches, & leur mémoire est si souvent en défaut, qu'on entend presque toujours le souffleur avant l'acteur. Les Espagnols n'ont guere de comédiens passables, que quelques bouffons ; mais leurs femmes brillent dans le *Sainete*, & le dialogue en musique ou la *Tonadille* qui le termine. Ils ont aussi depuis quelques années des opéra comiques ou des pieces mêlées de chants & de prose, qu'ils appellent *Zarzuelas :* ils ont aussi traduit nos *Moissonneurs* qui ont eu beaucoup de succès. En voilà, je crois, suffisamment sur le théatre Espagnol.



Des Ordres Militaires & Religieux établis en Eſpagne.

LEs rois d'Eſpagne dans leurs guerres continuelles contre les Maures, créerent une foule d'ordres de chevalerie, ſoit pour récompenſer, ſoit pour encourager leurs ſujets. La plupar de ces ordres n'exiſtent plus ; mais je crois devoir les rappeller avant de faire l'hiſtoire de ceux qui exiſtent encore.

On ne connoît plus l'ordre du *Chêne-Verd*, fondé par Garcia Ximenez ; celui des *Lis*, par Sancho IV, roi de Navarre. L'ordre de *ſaint Sauveur*, créé par Alphonſe VII, roi d'Aragon, & ces ordres du moment, méritent peu qu'on s'en ſouvienne. Mais l'ordre du *Flambeau* eſt digne d'être cité : ce fut Ramon Berenger, dernier comte de Barcelone, qui l'inſtitua en 1150, en faveur des femmes de Tortoſe, pour les récompenſer de la valeur qu'elles avoient montrée en 1149, lorſque les Maures attaquerent cette ville. Cet ordre n'exiſte plus ; mais les femmes de Tortoſe conſervent encore pluſieurs privileges qui leur furent accordés à la même époque.

L'ordre de *Truxillo* fut fondé vers 1190, on ignore par qui ; mais l'on ſait qu'Alphonſe IX l'incorpora en 1196 dans l'ordre de *Calatrava*, & que celui d'*Alcantara* jouit de la plus grande partie de ſes biens.

L'ordre de *ſainte Marie d'Eſpagne* fut inſtitué par Alphonſe dit le Sage, en 1270 ; on le

ſait par deux chartres conſervées à *Ucles* dans les archives de l'ordre de ſaint Jacques, & il n'en a jamais été fait mention dans l'hiſtoire d'Eſpagne. Les chevaliers devoient défendre contre les Maures le royaume de Séville, & ils poſſédoient de grands revenus.

L'ordre de l'*Echarpe* a peut-être donné lieu à tous nos cordons bleus, rouges & verds. Alphonſe XII, roi de Caſtille, le fonda dans la ville de *Victoria* en 1332, & lui donna pour marque diſtinctive un ruban large de trois doigts que les chevaliers portoient de l'épaule droite au flanc gauche. Le roi entra dans cet ordre avec ſes enfants, ſes freres & toute la nobleſſe; il ſuffiſoit pour y être reçu d'avoir ſervi pendant dix ans.

L'ordre de la *Colombe* fut créé en 1383 par Jean I, roi de Caſtille, dans l'égliſe cathédrale de Ségovie. Son emblême étoit une blanche colombe, ſuſpendue à une chaîne d'or, & environnée de rayons.

Le même roi fonda vers le même temps l'ordre de la *Raiſon*, & ce qui eſt étonnant, il falloit, pour y être admis, faire preuve de nobleſſe. La marque de l'ordre étoit un petit drapeau lié que l'on ſuſpendoit à ſon habit par le moyen d'une chaîne.

L'ordre de *Bourgogne* eſt compté parmi ceux qui ont exiſté en Eſpagne; parce que Charles-Quint, en revenant de ſon expédition de Tunis, l'inſtitua dans ſes états en mémoire de cette conquête l'an 1535. L'ordre étoit une croix de Bourgogne, formée par deux bâtons noueux, avec un mot au deſſus qui diſoit *Barbaria*.

L'Espagne a conservé cette croix dans son pavillon.

Les ordres existants en Espagne sont : *Alcantara*, *Calatrava*, *saint Jacques*, *Montesa*, la *Toison d'or* & l'ordre *de Charles III*. L'ordre d'Alcantara fut appellé le noble ; celui de Calatrava le galant, & celui de saint Jacques le riche.

L'ordre d'*Alcantara*, surnommé dans son principe de *saint Julien*, commença en 1156, sous les auspices de deux gentilshommes, nommés *Don Suero Fernandés & Don Gomez Fernandés Banientos*, originaires de Salamanque. Ces deux freres résolurent de s'armer contre les infideles, & d'associer à leur projet quelques nobles du pays. *Ordono*, évêque de Salamanque, confirma leur plan, le fit approuver à Alexandre III, & les soumit à la regle de saint Benoît. Ce ne fut qu'en 1219, que leur principale maison fut transférée dans *Alcantara*, & qu'ils en prirent le nom. Alphonse VII leur accorda la propriété de tout ce qu'ils enleveroient aux infideles. Cet ordre, beaucoup moins riche qu'autrefois, jouit encore de trente-trois commanderies, de quatre alcadies & de quatre prieurés, qui lui produisent quatre-vingt mille ducats tous les ans.

L'ordre de *Calatrava* prit naissance dans la Castille sous le regne de Sanchez III. Ce roi fit publier dans sa cour qu'il donneroit en propriété la ville de Calatrava & ses dépendances à celui qui se chargeroit de défendre cette ville contre les Maures, & qu'elle passeroit même, par droit de succession, à ses héritiers. Aucun particulier,

particulier, quoi qu'en disent les rédacteurs de l'abrégé chronologique de l'Espagne, ne se crut ni assez fort, ni assez riche pour l'entreprendre. Il n'y eut que les Templiers qui, très-puissants alors, vinrent généreusement s'offrir à défendre la place. Sanchez les refusa d'abord; mais vaincu par leur obstination, il y consentit, & ceux-ci voulant se faire aider dans leur entreprise, par une foule de gentilshommes, après avoir pris possession de la ville, proposerent au roi l'établissement de l'ordre militaire de Calatrava. Il fut institué dans la même année, c'est-à-dire en 1158, avec le seul but de combattre les Maures, & de s'opposer à leurs conquêtes. Les papes Alexandre III, Grégoire VIII & Innocent III l'approuverent; les chevaliers prirent un habit convenable aux expéditions militaires, & firent très-bien leur devoir: ils professerent la regle de Cîteaux. Cet ordre n'est aujourd'hui ni religieux, ni militaire, il possede en paix 34 commanderies & huit prieurés, évalués à cent vingt mille ducats de revenu. La croix de cet ordre ne differe de celle d'Alcantara que par la couleur: celle-ci est verte, l'autre est rouge.

L'ordre militaire de *saint Jacques* prit naissance dans la Galice en 1170, sous le regne de Ferdinand II, roi de Léon. Il y avoit aux environs de la ville de saint Jacques un couvent de chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin; ils vivoient sous l'obéissance d'un prieur qu'ils élisoient eux-mêmes. Plusieurs nobles, à la tête desquels étoit *Pierre Ferdinand de Fuente Encalada*, ayant résolu de former un

ordre militaire & hospitalier de saint Jacques, étoient fort en peine d'exécuter leur projet, imaginant qu'ils ne pourroient jamais vivre dans le bon ordre & la décence qui convenoient à des chevaliers, s'ils n'avoient pas des prêtres qui voulussent prendre soin de leur conscience. Il leur parut convenable, pour réussir dans leur entreprise, de s'unir avec le prieur & les chanoines de ce monastere de Loyo, parce qu'ils menoient une vie très-réguliere & telle qu'ils vouloient la mener. Ils soumirent leurs idées à Don *Celebruno*, archevêque de Tolede, & à Don *Pedro Martinez*, archevêque de saint Jacques, qui les approuverent. Le légat du pape confirma l'assention des deux prélats : l'ordre fut établi sous la regle de saint Augustin, ils portent à la boutonniere de leur habit une médaille sur laquelle est une épée rouge. Cet ordre a quatre-vingt-sept commanderies, réparties dans la Castille & le royaume de Léon, qui rapportent un revenu de deux cents soixante & douze mille ducats.

L'ordre militaire de *Notre-Dame de Montesa* eut l'origine suivante. *Jayme II*, roi de Valence & d'Aragon, ayant appris que le pape Clément V avoit détruit l'ordre des Templiers, & accordé leurs biens à l'ordre de saint Jean, à l'exception de ce qu'ils possédoient dans l'Aragon, la Castille, le Portugal & les îles Baléares, essaya de faire établir dans ses états un nouvel ordre militaire à la place de celui des Templiers, dont le but seroit de préserver les côtes des incursions des infideles. A cet effet, il envoya plusieurs ambassadeurs à

Avignon, où les papes résidoient alors; mais ses sollicitations furent vaines tant que dura le pontificat de Clément V. Jean XXII, son successeur, se montra plus facile. Jayme II obtint de lui une bulle, le 10 juin de l'année 1317, par laquelle il approuvoit les bonnes intentions du roi, qui ravi de ce succès, fixa pour le jour de la cérémonie le 22 juillet de 1319. Le nouvel ordre fut établi dans *Montesa*, petite ville du royaume de Valence, qui avoit appartenu aux Templiers, & c'est d'elle qu'il prit son nom. Les chevaliers portent une croix rouge; ils sont aujourd'hui plus religieux que militaires, l'ordre ne subsistant plus que dans quelques maisons de chanoines réguliers. Ils ont une superbe maison dans Valence.

L'ordre de la toison d'or fut institué par Philippe II, duc de Bourgogne, comte de Flandre, & surnommé le Bon. L'envie qu'il eut de célébrer avec plus de pompe son mariage avec l'Infante Isabelle, fille de Jean I, roi de Portugal, lui fit naître l'idée de cette institution. Le 10 de Janvier de l'année 1429, jour de son mariage, le fut aussi de l'existence de l'ordre: il fixa le nombre des chevaliers à 24, & nomma saint André pour leur patron. Charles-Quint porta depuis le nombre des chevaliers jusqu'à 51. Pour être admis dans cet ordre, il faut être prince, grand d'Espagne, ou s'être distingué par des services très-signalés.

Suivant sa constitution, son grand maître doit être le chef de la maison de Bourgogne, de sorte que depuis le mariage de l'archiduc Philippe I avec l'Infante Jeanne, héritiere des

rois catholiques, & mere de Charles-Quint; les rois d'Espagne ont conservé la grande maîtrise de l'ordre & l'ont perpétuée dans leurs états ; ils jouissent aussi des revenus & de la qualité de grands maîtres d'Alcantara, de Calatrava & de saint Jacques, depuis Charles-Quint.

L'ordre royal de Charles III est de nos jours, il fut institué par ce monarque le 19 septembre de l'année 1771, pour célébrer la naissance d'un Infant qui n'existe plus. Charles III mit son ordre sous la protection de la Vierge dans le mystere de son immaculée Conception. Les constitutions principales de l'ordre sont, que tous les rois ses successeurs en seront les grands maîtres, & auront seuls le droit de nommer les chevaliers.

Il y en a de deux sortes ; les grand-croix, & les chevaliers pensionnaires : le nombre des premiers est de soixante, celui des seconds est fixé à deux cents. Pour entrer dans l'ordre en qualité de chevalier grand-croix, il faut avoir vingt-cinq ans accomplis ; les personnes de la famille royale & les princes étrangers sont seuls exceptés de cette regle.

Les chevaliers grand-croix sont distingués par un cordon bleu de ciel, liséré de blanc, au bout duquel est une croix dans le même modele que celle qui sert à l'ordre du Saint-Esprit, avec cette différence que d'un côté l'on voit l'image de la Conception, & de l'autre le chiffre de Charles III, avec cette légende : *Virtuti & merito*. La plaque représente aussi l'image de la Conception, & doit être brodée sur le côté gauche de l'habit. Les chevaliers

pensionnaires n'ont qu'une petite croix attachée à la boutonniere avec un ruban bleu & liséré de blanc.

Dans les jours de cérémonie, les grand-croix portent un large manteau blanc de moire bordé de bleu, le manteau des pensiionnaires est en laine.

Le nouvel ordre peut admettre la toison d'or; mais il est incompatible avec tous autres ordres fondés en Espagne & dans l'étranger, comme l'ordre du Saint Esprit, de saint Janvier, de Malte, &c. Les souverains & les princes de famille royale sont seuls exceptés de cette regle.

Tous les grand-croix jouissent du titre d'excellence & des entrées chez le roi : il y a un fonds de quinze cents mille réaux, environ quatre cents mille livres de notre monnoie, sur lequel on distribue tous les ans aux autres chevaliers une pension de mille livres. Le principal emploi de l'ordre est celui de grand chancelier, il est toujours choisi parmi les grand-croix.

Le secretaire, le maître de cérémonies & le trésorier sont pris parmi les chevaliers pensionnaires. Chaque grand-croix dépose le jour de sa réception deux cents doublons d'or, environ quatre mille livres, dans les mains du trésorier, qui servent aux dépenses indispensables, & surtout aux honoraires du secretaire & du trésorier, qui sont de 2000 livres.

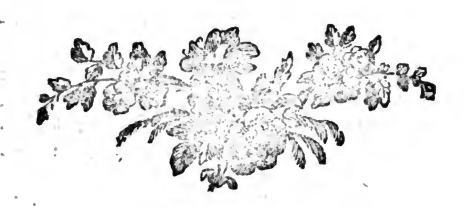
Il y a tous les mois une assemblée chez le grand chancelier pour traiter des affaires de l'ordre.

Les preuves qu'on exige des grand-croix &

des autres chevaliers se bornent à constater une vie réguliere, des mœurs irréprochables, la pureté de sang dans les peres, aïeuls & bisaïeuls & la noblesse au moins paternelle acquise par la naissance & non par privilege.

Les chevaliers & les officiers de l'ordre, au moment de leur réception, font le serment de vivre & de mourir dans la religion catholique, apostolique & romaine, de ne jamais former aucun dessein direct ni indirect contre la personne du roi, sa famille & l'état; de les servir fidellement dans les emplois qui leur seront confiés, de reconnoître sa Majesté comme le seul & unique chef & souverain de l'ordre, & de défendre sur-tout le mystere de l'immaculée Conception.

Tous les chevaliers, outre la communion de précepte, sont obligés de communier tous les ans la veille de la fête de la Conception, pour attirer les bénédictions du Ciel sur la famille royale & sur l'Etat, &c.



Jurisprudence, Tribunaux.

LE goût s'est introduit dans les arts, tout ce qui nous environne s'est embelli, s'est perfectionné ; nous n'avons conservé des formes gothiques que l'élégance & la légéreté. La philosophie a porté son flambeau dans les écoles, & nous en avons vu disparoître ces puérilités, ces disputes vaines, ces mots barbares qui masquoient la raison & déshonoroient la plus sublime de toutes les sciences. L'astronomie, le calcul, la chymie, l'histoire naturelle ont fait des progrès étonnants; pourquoi faut-il que la jurisprudence, elle qui nous touche de si près, soit la seule qui tardive dans sa marche, ne participe point à cette raison universelle ? Il n'y eut jamais cependant tant de magistrats éclairés; c'est avec dégoût qu'ils se portent à leurs fonctions, qu'ils se voient forcés de suivre un dédale fatigant, où sans cesse contredits par les formalités, ils sont obligés de sacrifier leur équité naturelle & leur jugement à l'usage, à telle coutume particuliere, à des loix que de nouvelles mœurs, un autre gouvernement, le climat, un nouvel ordre de choses & d'idées, ont rendues inconséquentes, pour ne rien dire de plus. Quand il n'y auroit à objecter contre la jurisprudence civile que la longueur des plaidoiries, & ces monceaux d'écrits pleins de mots, qui embrouillent une bonne cause, la rendent inintelligible à ceux qui doivent la juger, & font gémir pendant des années une famille

entiere que ruine un puiſſant oppreſſeur : ce ſeroit déja beaucoup pour qu'on cherchât enfin à la réformer. Mais la juriſprudence criminelle plus dangereuſe dans ſes effets, paroît auſſi avoir été plus négligée. Nos mœurs ſe ſont adoucies ; mais nous conſervons encore des préjugés terribles. Ah ! que je plains le magiſtrat s'il eſt humain & ſenſible, lorſqu'il ouvre le livre des loix ſur la tête d'un citoyen, d'un homme comme lui ! On m'arrache à ma famille, à mes amis ; une porte de fer roule peſamment ſur ſes gonds, on la ferme ſur moi ; je ſuis mort à l'inſtant que je ſuis ſoupçonné. Avant d'être accuſé, on me traîne devant un juge, il lui faut un crime, un délit, il le cherche : ſeul devant lui, abattu par le déſeſpoir, j'ai à lutter contre toute la ruſe & les artifices d'un homme libre, & dans lequel un rang plus diſtingué produit ſouvent une injuſte prévention ; il interprete tous mes mouvements, il tire des inductions de ma timidité, de ma rougeur & de mon embarras, & ſa plume eſt prête à graver mon ſupplice. Conduit à l'échafaud, toujours ignoré, je n'emporte à la terre que l'horreur ou la pitié de quelques hommes témoins de mon abattement & de mes derniers pas dans la vie.

Il y a long-temps que l'on ſoupire après la publicité de la procédure criminelle ; elle paroît à tous égards répondre à l'eſprit de la loi, qui cherche des hommes innocents & non des coupables ; c'eſt à regret qu'elle tue. La pompe, ſi je puis me ſervir de ce terme, que l'on mettroit au jugement d'un coupable, produiroit un

exemple plus utile que la publicité de ſon ſupplice. Le voleur, l'aſſaſſin ne fréquente perſonne; il vit avec un ou deux complices de ſes débauches & de ſes crimes; il eſt ordinairement peu connu; on le découvre, on le ſaiſit, on l'enferme; il n'eſt alors guere vu que du geolier & de ſon juge. Lorſqu'enfin il eſt exécuté, l'exemple de ſa mort eſt perdu pour le lieu qui l'a vu naître. La publicité de ſa procédure produiroit un intérêt, une curioſité auſſi favorables à l'accuſé dans les cas douteux, qu'exemplaires pour le peuple. D'ailleurs eſt-il croyable que dans des délits aſſez graves pour faire priver un citoyen de la vie, il ſoit queſtion de la pluralité des voix? Le fait ne doit-il pas être aſſez clair, aſſez prouvé, pour que d'une voix unanime l'accuſé ſoit abſous ou condamné?

S'il eſt une juriſprudence où la porte ſoit ouverte à l'abus, à tous les ſubterfuges; c'eſt ſans contredit celle d'Eſpagne. Il y regne une telle confuſion de loix & tant de gens de loi, qu'il faut plaindre là, plus que par-tout ailleurs, le malheureux qui eſt forcé d'avoir recours à la juſtice; elle eſt ſi lente, enveloppée de tant de formes, & ſi coûteuſe, qu'il eſt préférable, à tous égards, de perdre ſon bien que de le diſputer. Les cas où l'on adjuge les dépens à la partie gagnante ſont très-rares; & tout homme méchant & poſſeſſeur de cinquante mille livres, peut ſe flatter de ruiner, en ſacrifiant la moitié de ſa fortune, & ſous le moindre prétexte, celui qui n'en a que vingt-cinq mille. L'ennemi le plus terrible que l'on puiſſe avoir, eſt un

Efcrivano ; c'eſt le nom qu'on donne aux notaires : ce ſont eux qui inſtruiſent les procès au civil comme au criminel. Un notaire paſſe dans une rue, il eſt témoin d'une diſpute ; il s'informe doucement du nom & de la qualité des parties : de retour chez lui, il verbaliſe, il griffonne, il noircit du papier. Les plaignants raccommodés & bons amis vont en paix chacun chez ſoi ; ils ont bientôt oublié leur querelle. Mais le notaire arrive, qui les fait ſouvenir qu'ils ſe ſont battus la veille, & qui leur demande le prix de ſon travail. Les trois quarts des gens de loi ſont nés miſérables ; ils fourniſſent à leurs études en mendiant : peut-on attendre d'eux la délicateſſe, la ſenſibilité, cette pudeur que donne la bonne éducation ?

Rabelais a comparé les loix à des toiles d'araignée où ſe prennent les petites mouches, mais trop foibles pour retenir les grandes. C'eſt tout le contraire en Eſpagne ; celui qui n'a pas de quoi fournir aux frais que l'on feroit à le pourſuivre, peut être ſcélérat impunément, à moins que le plaignant ne veuille lui-même payer les démarches de la juſtice, qui alors ne ſe preſſe pas trop de terminer ; & de maniere ou d'autre, le miſérable vit impuni, car le pourſuivant finit toujours par ſe laſſer ; & dès qu'il ferme ſa bourſe, ſon affaire eſt abandonnée.

Il y a peu de pays où l'on exécute moins qu'en Eſpagne ; & l'on n'y connoît pas d'autre ſupplice que la corde. J'ignore s'il faut l'attribuer à la probité naturelle des Eſpagnols, ou à leur nonchalance, qui leur feroit regarder le vol moins comme un crime que comme un

travail (*) ; mais il eſt conſtant qu'il y a peu de malfaiteurs en Eſpagne. S'il s'y fait quelquefois des aſſaſſinats ; ils ſont dus à la haine, à l'eſprit de vengeance, plus qu'à cette frénéſie ſi commune ailleurs, qui porte le voleur de grand chemin à priver un homme de la vie, pour le dépouiller plus aiſément de ſes biens. Les routes de l'Eſpagne ne ſont point gardées ; il n'y a pas de maréchauſſée. La *Sainte Herman-*

(*) *Fielding* connu par *Tom-Jones*, & pluſieurs romans où il a ſu répandre autant de goût, de morale & de philoſophie que de ſentiment, étoit Lieutenant de Police dans la ville de Londres. Sa place lui avoit fourni les plus grandes reſſources pour connoître les hommes, & ſur-tout cette claſſe dépravée qui trouble le bon ordre de la ſociété. D'après les idées qu'il avoit acquiſes ſur les diverſes ſortes de crimes, il forma le plan d'un ouvrage intitulé, *Recherches ſur les cauſes qui ont multiplié les délits, & ſur les moyens de les prévenir.* On en trouve quelques fragments dans ſes œuvres : il ſeroit à deſirer qu'il eût eu le temps d'achever un ouvrage auſſi utile. Le voyage m'a fait naître quelques idées ſur ce ſujet important. J'ai vu en général que les pays où l'induſtrie & le commerce ont acquis un plus grand degré de perfection, ſont ceux où le vol eſt plus multiplié. Il n'y a pas de royaume où il exiſte autant de voleurs qu'en Angleterre. La France, après elle, ayant un commerce intérieur, très-étendu, malgré les maréchauſſées, & la police la plus exacte, vient difficilement à bout de prévenir une foule de crimes, tandis qu'en Allemagne & en Eſpagne, les vols ſur les grands chemins ſont beaucoup plus rares. Dans la premiere, c'eſt moins en raiſon du peu de communication qui exiſte entre ſes diverſes parties, que parce qu'en général ſes villes & ſes bourgs ſont remplis de propriétaires de terres, adonnés à la culture, par conſéquent livrés à des mœurs plus douces & plus pures. Les délits ſont rares parmi des agriculteurs. En Eſpagne le défaut d'induſtrie, de commerce intérieur, & le peu de communication qui exiſte entre ſes provinces, rendent de même les délits moins fréquents. La ſobriété paroît auſſi y contribuer.

dad, confrairie chargée du ſoin de ſaiſir les voleurs, ne ſe met en marche que lorſque le crime eſt commis; & cependant un voyageur peut traverſer en ſûreté cette vaſte monarchie.

J'ai paſſé près de trois ans en Eſpagne ſans entendre parler d'exécution; il n'eſt ſorte de moyens que l'on ne mette en œuvre pour ne pas en venir à cette extrêmité. Après pluſieurs années de détention, le jugement d'un coupable ſe termine preſque toujours à des *préſidios*, qui ſont des galeres plus ou moins rigoureuſes, en raiſon du délit.

Le nommé *Pignero* avoit reçu de la nature un eſprit vif, une taille avantageuſe & des parents honnêtes; mais il s'étoit fait un cœur de ſcélérat. Il ſe rendit coupable, en dix à douze ans, de vingt-huit aſſaſſinats, tous horribles, & dont le moindre méritoit de le faire écorcher vif. Après quelques crimes commis en Eſpagne, il s'enfuit en Afrique, où il continua ſes déportements; il fut pris & condamné à mort: il alloit être empalé, lorſqu'un Santon qui ſe trouva ſur ſon chemin, touché de ſa figure & de ſa jeuneſſe, le couvrit de ſon manteau & lui ſauva la vie; il le mena dans ſa ſolitude, où il le traita & le chérit comme ſon fils. Pignero vécut avec lui pendant quelques mois fort tranquille; mais bientôt fatigué de cette vie monotone, il ſaiſit un inſtant où le Santon dormoit; & l'ayant aſſaſſiné, il lui vola le peu d'argent qu'il avoit, avec lequel il revint en Eſpagne. Peu de jours après ſon arrivée, il fut pris pour un nouveau crime, & enchaîné dans un vieux château ſur le bord

de la mer. Il y étoit gardé par un soldat, avec lequel il s'entretenoit un soir : la connoissance établie, il le pria de vouloir bien lui allumer sa pipe à la lampe ; le soldat n'hésite point, & Pignero profite de ce moment pour lui donner un coup de couteau qui l'étend mort sur le plancher. Libre alors, il se dégage de ses chaînes, & se jette dans la mer ; il étoit sur le rivage transi de froid & ne sachant que devenir, lorsqu'il passa un homme à cheval, qui avec bonté lui demanda ce qu'il faisoit là mouillé comme il étoit. Pignero lui répondit qu'il s'étoit sauvé à la nage d'une barque qui venoit de se perdre, & qu'il ne pouvoit faire un pas tant il étoit fatigué. Le voyageur compatissant lui offre la croupe de son cheval, Pignero ne refuse point : ils firent ainsi quelques lieues en raisonnant ; mais au premier détour, Pignero ne manque pas d'assassiner son bienfaiteur, & de se rendre à Gibraltar avec son argent & son cheval. Arrivé dans cette ville, il y mena long-temps une vie si réguliere, qu'il vint à bout de gagner la confiance du gouverneur de la place, qui le chargea de plusieurs commissions dont il s'acquitta avec beaucoup d'intelligence. Un officier anglois ayant demandé à ce gouverneur un homme de confiance pour faire le voyage d'Espagne ; celui-ci crut bien faire de lui donner Pignero, qui après deux jours de route, assassina l'officier. Pour achever, ce monstre fut mis dans les prisons de Malaga, où il étoit encore il y a quelques années. S'y étant rendu amoureux d'une jolie femme emprisonnée avec son mari,

il ne trouva pas de moyen plus court pour posséder l'objet de sa passion que l'assassinat : en effet, un coup de couteau le délivra du mari, il épousa la veuve ; & depuis, tant la justice est bonne en Espagne, il en eut plusieurs enfants. Pignero qui avoit de l'argent, & qui graissoit la patte à son *Escrivano*, espérant toujours bien de son affaire, sollicitoit son jugement. La sentence vint enfin, qui condamna cet honnête homme aux mines. Il se crut trop puni, il appella de son Arrêt ; & la chancellerie de Grenade ayant vu ce procès tissu d'horreurs, condamna Pignero à être pendu. Fâché contre le greffier qui avoit rédigé la procédure, il résolut de l'assassiner au moment où il lui liroit sa sentence ; heureusement pour cet homme, un autre greffier prit ce jour-là sa place. Pignero, sans se déconcerter, tira son long couteau, & lui dit : *prenez, il étoit destiné pour un autre.*

On sera sans doute étonné de voir ainsi les prisonniers armés de poignards & de couteaux. La police des prisons en Espagne est inconcevable. Les fenêtres sont ordinairement garnies de longues cordes & de paniers, par le moyen desquels ils reçoivent de leurs amis tout ce qu'ils veulent, des armes, des avis & de l'argent. Mais si un homme honnête est pris sur le moindre soupçon de contrebande, on lui met à l'instant les fers aux pieds & aux mains, s'il n'a pas six louis à donner au geolier pour se délivrer de cette oppression. Il seroit trop long d'entasser toutes les vexations & les horreurs qui se commettent en ce genre. Le gouverne-

ment ne veille peut-être pas assez sur ces désordres particuliers ; & je ne crains pas de le dire, s'il est un pays où le despotisme se fasse sentir presque à chaque pas, ce pays est l'Espagne. Chaque village a un despote dans son alcade ; chaque ville dans son corrégidor ; chaque douane dans son administrateur, & chaque province dans son intendant ; & l'on veut détruire l'inertie lorsque tout tend à la faire naître ; on prétend ranimer l'agriculture & l'industrie ! Ah ! que de réformes ne falloit-il pas faire avant que de distribuer des quenouilles & des rouets.

Il n'y a que deux *Chancelleries* en Espagne ; c'est ainsi qu'on appelle les cours souveraines de Grenade & de Valladolid. Elles se partagent tous les procès de l'Espagne en dernier ressort : car les principales villes, comme Barcelone, Valence, Séville, &c. ont des cours de justice, appellées *Audiences*, dont les jugements, comme ceux de nos sénéchaussées, sont soumis à l'appel. On donne le nom d'*Oydores* à tous ces juges, qu'ils soient membres d'un tribunal supérieur ou inférieur ; leurs charges ne sont point vénales ; c'est le conseil qui nomme, & le roi approuve. Les auditeurs sont choisis parmi les avocats, les anciens alcades, les corrégidors ; & la brigue, en ce genre, fait commettre plus d'abus que la vénalité des charges ne peut en produire en France. Les Arrêts des *Chancelleries* peuvent être réformés par le *Conseil de Castille*, comme en France, au Conseil, sur les requêtes en cassation.

Ce Conseil, comme le plus ancien & le premier de la monarchie, jouit de très-grands hon-

neurs ; il fut fondé, dit-on, par Ferdinand III, en 1245 : il eſt le dépoſitaire des loix du royaume ; la grande police de l'Etat lui eſt confiée. Ce Conſeil nomme aux chaires des univerſités d'Alcala, de Salamanque & de Valladolid, ou plutôt il inſtalle dans ces places celui qui a triomphé dans le concours, & lui expédie les brevets ou les titres qui lui ſont néceſſaires. Il examine les avocats, & après les ſerments d'uſage, il leur fait auſſi jurer de défendre, envers & contre tous, l'immaculée Conception de la Vierge. Il eſt juge ſuprême en littérature ; toutes les approbations des livres émanent de lui & ſont de ſon reſſort ; il remplit en ce genre les fonctions de notre chancelier. Il eſt compoſé d'un préſident, nommé *Préſident de Caſtille*, (place ſi belle, & qui jouiſſoit de tant de privileges, que les rois l'ont ſupprimée, & ne l'ont fait revivre que dans les temps de criſe, comme Rome nommoit autrefois un dictateur ; le dernier préſident de Caſtille a été M. le comte d'Aranda), de ſeize conſeillers que l'on qualifie de *Seigneurs*, d'un fiſcal ou procureur général, & d'une foule d'officiers ſubalternes. Dans les requêtes que l'on préſente à ce tribunal, on lui donne le titre d'*Alteſſe*, & dans les mémoires & les conſultations, celui de *Majeſté*.

Après avoir parlé des tribunaux en général, je ne crois pas inutile de faire connoître les deux emplois d'*Alcade* & de *Corrégidor*. Le premier date des Arabes, & ſignifie gouverneur ; ſon emploi eſt beaucoup moins important qu'autrefois ; il n'eſt aujourd'hui pour ainſi dire que le lieutenant de police de l'endroit où il eſt établi :

il

il veille à la sûreté publique, aux marchés; il taxe le prix des denrées, &c. Il n'y a pas de petit hameau qui n'ait son alcade. Le corrégidor est plus moderne; la premiere fois qu'on le trouve nommé dans les loix de l'Espagne, c'est en 1387.

Lorsque l'Espagne eut secoué le joug des Romains, elle nomma pour son gouvernement intérieur une foule de magistrats. Ceux dont on retrouve le nom dans les loix anciennes, sont, le seigneur de la ville, le vicaire du seigneur ou son assistant, le juge ordinaire, le juge de la terre, le seigneur de la province, le duc, le comte, le juge de résidence, les juges délégués, les arbitres, &c. Quoique tous ces noms soient différents, il est à supposer qu'ils n'ont servi qu'à désigner les mêmes fonctions; c'est-à-dire, que le juge de la ville étoit le même que celui que les loix nomment tantôt le juge ordinaire, & tantôt le juge de la terre. Le comte étoit sans doute le seigneur de la ville; & le duc, celui de la province. Les juges délégués étoient ceux qui accompagnoient le duc ou le roi dans la visite qu'il faisoit de son gouvernement ou de ses états, & qui l'aidoient à rendre la justice. Les arbitres étoient, comme aujourd'hui, des hommes choisis par deux parties en litige, qui vouloient se mettre d'accord.

Lorsque la monarchie espagnole se fut vengée de l'usurpation des Maures, en les dépouillant de la plus grande partie des provinces qu'ils avoient conquises, elle conserva à ses gouverneurs, sous le titre d'*Alcades*, la police & le gouvernement des villes qui leur étoient

abondantes, les vents mêmes suffisent pour causer dans les terres des ravages considérables. Cependant, malgré l'aridité causée par le défaut de culture, on a remarqué qu'année commune, la récolte peut fournir en grains une année & demie de subsistance pour toute l'Espagne. Que seroit-ce si tout étoit également & bien cultivé?

Il est permis de supposer, qu'au moyen de cette abondance & de quelques greniers publics, on ne devroit jamais manquer de grains en Espagne: cependant il arrive très-souvent des disettes dans quelques provinces, parce que l'exportation y est mal combinée, & le pain est toujours beaucoup plus cher qu'en France. Il est vrai de dire que le paysan Espagnol ne connoît pas ce pain noir & dégoûtant que mange souvent notre laboureur; le pain le plus blanc, fait du meilleur froment, sert de nourriture à presque tous les ordres de l'Etat. Les Castilles & l'Estramadure sont les provinces les plus fertiles en bled, & sur lesquelles devroit se porter sur-tout l'attention du gouvernement.

On pourroit apporter plusieurs remedes à la grande stérilité dont on se plaint en Espagne. Le premier dont on retireroit un double avantage, seroit de planter des arbres. On a la douleur de traverser les plaines immenses de la Castille sans y rencontrer le plus petit arbuste; les sources ne manquent pas dans la plupart des provinces, mais elles tarissent dans les grandes chaleurs. Si l'on avoit soin de planter des arbres sur les bords des ruisseaux & des rivieres, le soleil

rendre compte aux administrateurs. La visite qu'il fait dans les divers endroits de son ressort, doit être à ses dépens, sans qu'il puisse exiger, ni le logement, ni la nourriture, ni aucune espece de redevance. Il est obligé de résider dans la ville principale de son district, & il ne peut s'en absenter sans une permission expresse du roi, sous peine d'être privé de sa charge. Il doit empêcher les jeux de hazard, poursuivre & châtier les vagabonds, parmi lesquels sont compris les chaudroniers étrangers; ne laisser mendier que les vieillards & les impotents; modérer le luxe; ne pas permettre aux femmes d'aller entiérement voilées, & veiller à ce qu'il n'y ait pas de maisons de débauche; il faut enfin qu'il soit exact à tenir ses audiences, & qu'il termine les procès avec la plus grande célérité. Un corrégidor ne demeure guere dans la même ville que trois ou quatre ans; il se promene de *Corrégidoriat* en *Corrégidoriat*, jusqu'à ce que, pour le récompenser de ses travaux, on le place dans les tribunaux supérieurs. Il fait invariablement son chemin, en suivant le cercle: une fois qu'il y est admis, il ne peut être déplacé, à moins qu'il ne commît des délits trop graves; ce qui est très-rare je crois. Mais on dit qu'ils ne sortent jamais d'une place aussi pauvres qu'ils y sont entrés.



DE L'AGRICULTURE.

LES causes qui ont dépeuplé l'Espagne & fait négliger l'agriculture, sont trop connues pour que je cherche à les rappeller. Le gouvernement plus éclairé sans doute sur ses vrais intérêts, paroît vouloir s'occuper beaucoup de tout ce qui concerne l'économie politique. La faveur qu'il accorde aux diverses sociétés établies sous le nom d'*Amis du pays*, en est une preuve, puisque leur but est de fomenter l'industrie, & sur-tout de ranimer, de perfectionner l'agriculture; mais les progrès qu'elle a faits sont bien lents encore. Quelques années de vigilance & de protection n'ont pas pu suffire à réparer le mal causé par plusieurs siecles d'inertie. D'ailleurs un des principaux obstacles que rencontrera long-temps le zele des amis; c'est moins le défaut de population, puisqu'il est prouvé que celle d'Espagne, depuis trente ans, a augmenté d'un tiers, que le trop grand éloignement qui existe d'une peuplade, ou d'un village à l'autre. Peu de voyageurs, en traversant ce royaume, auront manqué d'observer qu'il n'y a guere que les terres distantes d'une lieue, plus ou moins, des villes & des villages, qui soient cultivées, & il n'est pas possible qu'on défriche plus avant : car l'on parcourt quelquefois les quatre, cinq & même six lieues, sans rencontrer d'habitation. L'entre-deux paroît une terre sacrée, que la charrue & le hoyau profaneroient; &

confiées: elle donna le titre de *Régidor* ou de régiſſeur à ceux qui eurent le ſoin de veiller aux affaires de la ville; & de *Corrégidor*, au magiſtrat qui devoit juger les différents qui ſurviendroient dans cette même ville. Avec le temps, ce corrégidor devint plus puiſſant que l'alcade: celui ci n'eut plus que la police ordinaire; l'autre devint l'unique juge au civil comme au criminel. L'alcade ne fut, pour ainſi dire, & n'eſt aujourd'hui que le premier officier du corrégidor: car c'eſt lui qui eſt chargé de faire les premieres diligences contre les coupables; il doit ſe ſaiſir de leurs biens & de leurs perſonnes, & rendre compte de ſes démarches au corrégidor, qui ſeul a le droit de décider & de juger. L'alcade des villes & des villages change tous les ans. Dans Madrid, chaque quartier choiſit & nomme lui-même ſon *Alcade* à la pluralité des voix. Les notables s'aſſemblent en préſence d'un alcade de cour & de l'eſcrivano à ce délégué. Chacun donne à ſon tour ſon ſuffrage, & l'homme élu repréſente nos *Commiſſaires de quartier*; il veille à la police, à la propreté des rues & des maiſons, aux rixes publiques & particulieres. Cet emploi ne rend rien, dit-on: cependant il eſt très-recherché; & quelques jours avant l'élection, les prétendants ont ſoin de ſe conciler les ſuffrages. Le pouvoir des alcades de cour eſt encore très-étendu; ils jugent même quelquefois en dernier reſſort au criminel.

Santayana, qui a fait un traité aſſez eſtimé du gouvernement politique de l'Eſpagne, prétend que l'emploi de corrégidor eſt un des plus

augustes de la monarchie ; que ses obligations sont sans bornes, & que son autorité peut se comparer à celle qu'avoient les proconsuls romains. On en jugera : car voici le détail des devoirs & des fonctions d'un corrégidor.

Il doit visiter au moins une fois les villes & les villages de son district, pendant la durée de sa charge, faire renouveller les termes qui désignent les limites de sa jurisdiction, s'ils tombent en ruine ; distribuer avec équité la justice, & faire rendre à chacun le sien ; annuller les péages, les droits & les impôts qui auroient été mis sur les villes, grands chemins & les villages, sans le consentement du roi ; veiller à l'exécution du concile de Trente, en ce qui concerne les tonsurés & le bas clergé ; & ne pas souffrir que, sous aucun prétexte, les droits de la couronne soient fraudés. Il doit avoir un regître, où il tiendra un compte exact des frais de justice qu'il aura été obligé de faire par lui ou ses officiers pour le service du roi ; recouvrer ce qui est légitimement dû ; rendre ses comptes tous les ans dans le mois de décembre ; & remettre l'excédant de la recette au receveur des finances avant la fin du mois de janvier. Il est obligé de veiller à la sûreté des chemins, de faire observer les loix en ce qui concerne la chasse, les pâturages, les bois & la pêche ; d'instruire tous les six mois le conseil, si les prélats & les juges ecclésiastiques ne cherchent pas à usurper de nouveaux privileges, & n'empietent pas sur la jurisdiction royale. Il doit prendre soin des écoles publiques & des maisons de charité, connoître leurs revenus, & faire

doute la préférence ; mais en accordant au mulet toute la ſupériorité de force, & la frugalité qu'on lui ſuppoſe, le ſeul défaut de ne pouvoir ſe reproduire, devroit le faire exclure. Il n'y a que l'ignorance, un luxe mal entendu & le défaut d'agriculture qui ſoutiennent le préjugé national d'avoir des mules, qu'on tire preſque toutes de l'étranger, & qui ſont d'un prix extravagant. S'il y a quelques parties de l'Eſpagne où le cheval ne ſoit pas aſſez fort pour réſiſter à la vivacité de l'air & à la fatigue, qu'on ſe ſerve alors de mulets, cela paroît naturel ; mais par-tout où les chevaux peuvent être employés ſans riſque, ils me paroiſſent à tous égards devoir être préférés.

Un autre abus que devroit réformer l'amour de l'agriculture, feroit de faire diminuer cette quantité de taureaux que l'on réſerve & que l'on nourrit hors du travail & dans l'inutilité, pour les tuer enſuite avec cérémonie & ſi chérement pour le public. On pourroit au moins, ſi le peuple eſt très-attaché à ce genre de fêtes, & qu'il lui en coûtât trop de s'en voir privé, réduire le nombre des victimes, & ne ſacrifier que quatre ou cinq taureaux au lieu de vingt qu'on a coutume d'éventrer dans ces jeux de boucherie : l'agriculture ne pourroit qu'y gagner.

ſervir dans les voyages, les femmes & les eccléſiaſtiques étant les ſeuls exceptés de cette regle, l'uſage a conſtamment prévalu. Ces défenſes furent faites, parce que la race des chevaux ſe perdoit.

élément naturel ; il y en croît une prodigieuse quantité d'especes. Les *Reinettes* y sont assez communes, avec quelques variétés entr'elles ; les cerisiers y prennent la grosseur des ormes ; les pêches y sont délicieuses, & l'on y trouve les quatre meilleures especes de poires fondantes.

Les Valenciens prétendent que leur soie est plus fine, plus légere, & plus unie que celle de Murcie, parce qu'ils élaguent leurs mûriers tous les deux ans, & que les Murciens ne les élaguent que tous les trois ans, ce qui rend la feuille plus âpre & plus forte. Mais on peut leur opposer l'exemple des habitants de Grenade, qui ne les élaguent jamais, & qui peuvent se vanter, avec raison, de posséder la soie la plus fine de l'Espagne. Il est vrai que ce sont deux especes de mûriers différents, car on cultive à Grenade le mûrier noir, tandis qu'à Valence & à Murcie c'est le mûrier blanc. Ils ont aussi l'habitude dans ces deux derniers royaumes de couper la tête du mûrier, afin qu'il étende ses branches davantage, & que l'on puisse cueillir plus aisément la feuille. Cette méthode est défectueuse, en ce que l'arbre en souffre, & très-souvent il se creuse & se pourrit. La culture du mûrier dans le royaume de Grenade, est sans contredit la meilleure.

On voit dans la Murcie des forêts d'orangers & de citroniers, le cédrat & tous les autres fruits de ce genre y sont très-abondants. Les oranges de Murcie sont, en général, plus douces & plus grosses que celles du royaume de Valence, de la Catalogne & du reste de l'Espagne.

L'eſpece de *gramen* vivace qu'on appelle *Eſparta*, eſt très-commun, car il couvre une bonne partie de l'Eſpagne. On en fait des cordes, des nattes & quantité d'ouvrages utiles. M. Bowles dit avoir compté plus de quarante-cinq ſortes ou manieres de l'employer. Depuis quelques années on a trouvé le ſecret de filer cette plante comme le chanvre & le lin, & d'en faire des toiles très-fines. Charles III a récompenſé celui qui a fait cette précieuſe découverte, & lui a accordé pluſieurs privileges.

La plante qu'on appelle *Pita* eſt l'aloès d'Amérique. Comme ſes feuilles ſont épaiſſes, hautes & fortes, on s'en ſert en Eſpagne pour enclore les propriétés : ſa culture donne peu de peine, puiſqu'on n'a beſoin que de mettre une de ſes feuilles en terre ; elle pouſſe une tige de ſix à ſept pieds de haut, qui ſe termine en pyramide & qui fait un ornement agréable ſur les grandes routes. M. Bowles prétend que ſi l'on diſtilloit ſes feuilles, on pourroit en extraire une eſpece d'eau-de-vie ; on ſe contente, après les avoir long-temps laiſſé fermenter dans l'eau, de les battre comme le chanvre, & d'en faire des cordes que l'on teint de pluſieurs couleurs, & des rênes pour les chevaux. Dans la Catalogne on eſt venu à bout de les filer ſi menu, qu'on en fait des blondes. Je crois que l'on pourroit aiſément multiplier cette plante en Provence.

Les Patates furent apportées d'Amérique en Galice par les Eſpagnols, d'où elles ſe propagerent enſuite dans le reſte de l'Europe ; elles

en abondance le *Kermès*, ou ce ver connu ſous le nom de *Gal-inſecte*, qui ſert à la teinture écarlate, qui étoit ſi appréciée des anciens, & dont l'uſage eſt devenu moins fréquent par l'abondance de cet autre inſecte nommé *Cochenille*, qui nous vient d'Amérique. Cette eſpece de chêne s'appelle en Eſpagnol *Coſcoxa*.

Le *Suber* ou *Alcornoque* eſt l'eſpece de chêne qui produit le liege ; ſes glands ſont amers. De quatre en quatre ans, on le dépouille de ſon écorce juſqu'à l'épiderme, car ſi on l'attaquoit, l'arbre ſe deſſécheroit. Lorſqu'on l'a ainſi dépouillé, l'arbre produit une eſpece de liqueur qui s'épaiſſit à l'air, & qui au bout de quatre ou cinq ans forme le nouveau liege.

Le vrai chêne qui ſe nomme en Eſpagnol *Encina*, eſt un arbre très-haut, très-touffu, dont le bois eſt extrêmement dur ; ſes racines ſont plus tendres & ſe tournent avec facilité. Cette eſpece de chêne produit des glands très-gros, oblongs & ſi doux qu'on les mange comme des marrons. Il y a une variété de la même eſpece dont les feuilles ſont liſſes & luiſantes, les glands n'en ſont ni auſſi gros, ni auſſi bons que les premiers.

Les montagnes ſeptentrionales de l'Eſpagne produiſent des chênes blancs, très-propres à la conſtruction des navires : ils ont la feuille large & découpée, elle tombe en hiver. Ils produiſent des glands amers.

Le hêtre vient auſſi dans les provinces ſeptentrionales, ſur la cime des montagnes où les chênes ne peuvent déja plus ſe ſoutenir ; il

croît auſſi dans les plaines, & produit un fruit triangulaire.

Le noyer eſt aſſez commun dans quelques parties de l'Eſpagne. Il eſt étonnant qu'on n'ait pas cherché à le planter dans les autres où il croîtroit auſſi-bien.

La plupart des oliviers n'ont, pour ainſi dire, que l'écorce; cela provient de la mauvaiſe méthode dont on ſe ſert pour les planter : car l'on ne fait que prendre une branche d'olivier, on la fend en quatre par un bout, & on la met en terre, de ſorte que l'eau & la chaleur en pourriſſent l'intérieur. L'Eſpagne a de l'huile en abondance, mais elle eſt en général puante & déteſtable au goût, tandis qu'elle pourroit être auſſi bonne que celle de nos provinces méridionales. On a la coutume, dans un pays auſſi chaud que l'Andalouſie, de laiſſer pourrir l'olive avant que de la détriter, & ce n'eſt ſouvent que trois mois après avoir cueilli le fruit, qu'on ſonge à faire l'huile. Ce n'eſt pas-là la méthode de Provence, où l'on ne laiſſe guere fermenter l'olive, que huit jours avant de la porter au moulin. En uſant du même procédé, l'Eſpagne pourroit faire un grand commerce de ſes huiles.

L'Andalouſie eſt remplie d'oliviers, ceux de *Lucena* & des environs produiſent une olive ronde, petite & de bonne qualité pour faire l'huile. Celles de *Séville*, au contraire, ſont à-peu-près groſſes comme des œufs de pigeon, & ſont excellentes à préparer & à conſerver pour être ſervies dans les tables.

Le pommier paroît être en Biſcaye dans ſon

M. *Bowles*, qui dans son introduction à l'histoire naturelle & à la géographie physique de l'Espagne, prouve qu'il a bien examiné les diverses productions de ce royaume, assure que ni *Bellonius*, ni *Rauwalf*, ne font mention d'aucune plante des environs de Jérusalem, qu'il n'ait rencontrée dans cette péninsule. Je ne crois pas inutile de donner ici une légere idée de quelques plantes, arbres & arbustes que l'on trouve en Espagne.

Le térébinthe ordinaire est assez commun, un insecte le pique pour déposer ses œufs, & cette piquure produit une noix de galle couleur de corail; & comme cette noix, au lieu de s'arrondir en croissant, s'alonge de plus d'un demi-pouce, & prend la forme d'une corne de chevre, cette espece de térébinthe est vulgairement appellée *Cornicabra*. Ses racines, souvent plus grosses que le tronc, fournissent un bois très-dur, agréablement veiné, & qui prend au tour toutes les formes qu'on veut lui donner; il est susceptible d'un beau poli; on en fait une prodigieuse quantité de tabatieres à Orihuela, qui sont connues sous le nom de bois d'Orihuela. Mais les ouvriers qui les travaillent ne sont pas très-habiles, & j'ai peu vu de ces boîtes faites dans le pays dont la forme fût agréable.

Le figuier d'inde, *Opuntia*, est très-commun dans la partie orientale & méridionale de l'Espagne, & quoique cet arbuste soit originaire des Indes, il croît par-tout sans culture & jusques dans la fente des rochers, où il trouve à peine de la terre pour y prendre racine. Sa

fleur eſt de la grandeur d'un œillet ordinaire, mais plus touffue, d'une couleur très-rouge & ſans épines ; mais les feuilles qui l'enveloppent lorſqu'elle eſt encore en boutons, en ſont armées de très-aiguës. A la fleur ſuccede un fruit aſſez reſſemblant à la figue ordinaire : en la dépouillant de ſon écorce, on lui trouve un goût pâteux, mais aſſez agréable : il a la propriété de teindre en rouge les urines de ceux qui en mangent. On découvrit en Angleterre, par hazard, que les os d'un cochon qui vivoit dans la maiſon d'un teinturier, & qui s'étoit nourri avec de la garance, s'étoient teints en rouge. L'expérience fut répétée & confirmée à Paris par l'académie des ſciences.

Le grand palmier croît dans toutes les provinces méridionales de l'Eſpagne ; mais où il abonde le plus, c'eſt dans le royaume de Valence, aux environs d'Elche ; la plaine en eſt couverte autant que la vue peut s'étendre. On prétend qu'il y en a plus de cinquante mille, dont les deux tiers, au moins, ont plus de cent vingt pieds de haut, & qui forment une forêt ſuperbe. Les dattes qu'ils produiſent ſont attachées à la cime de l'arbre en grappes de quinze à vingt-cinq livres ; elles ſont moins douces & moins bonnes que celles du Levant, mais je crois que cela dépend un peu de la préparation qu'on donne à celles-ci, & qui corrige l'écorce du fruit qui eſt naturellement un peu apre.

Il y a pluſieurs ſortes de chênes en Eſpagne. *Ilex aculeata, cocciglandifera* eſt celui ſous les feuilles épineuſes duquel on trouve

On voit dans le royaume de Valence plusieurs plantes de coton, & il est étonnant que l'on néglige aujourd'hui en Espagne la culture de cette plante si utile, & qui s'y faisoit autrefois avec beaucoup de succès.

Sur toute la côte, depuis Malaga jusqu'à Gibraltar, il y a plus de douze manufactures ou moulins à sucre ; on en compte quatre dans le seul village de *Motril*, qui travaillent depuis un temps immémorial, & la tradition rapporte que ce furent les Maures qui apporterent en Espagne les cannes à sucre & la maniere de le préparer. Cette culture pourroit être encore plus étendue qu'elle ne l'est ; on pourroit aussi, dans les mêmes cantons, cultiver l'ananas & quantité d'autres plantes & fruits de l'Amérique. Il croît aussi en Espagne de la cannelle ; mais elle n'a ni le goût, ni le piquant, ni le balsamique de celle que nous apportent les Hollandois.

Il résulte de tout ce qui précede, que l'Espagne a reçu de la nature le climat le plus favorable à tous les genres de culture, & qu'elle sera un des pays les plus florissants de l'Europe, dès qu'elle aura détruit certains vers rongeurs de sa population & de son industrie.



De la Mesta & des Troupeaux.

On appelle *Mesta* le corps des propriétaires des troupeaux à laine, qui ont le privilege de traverser les Castilles & quelques autres provinces d'Espagne, pour chercher leurs pâturages. On la divise en quatre chefs-lieux, qui sont Ségovie, Soria, Cuenca & Siguenza.

Pour la conservation & le gouvernement de la Mesta, il existe un code particulier, dont l'objet est de leur assigner des ravines sur les limites des villes & des villages par où les troupeaux doivent passer, la possession des pâturages de l'Estramadure & de la province que l'on appelle la Montagne. Il sert aussi à régler les différents qui pourroient s'élever entre les confreres de la *Mesta*.

Le plus odieux de tous les privileges de ce corps étoit de pouvoir conserver à perpétuité les pâturages qu'il avoit affermés, sans que le propriétaire pût en disposer ni pour autrui, ni pour lui-même, tant qu'ils étoient exacts à payer le prix convenu : ce qui arrivoit toujours, parce que ces propriétaires de bestiaux sont très-riches. Ils avoient ainsi des pâturages affermés depuis plus de deux siecles, dont la valeur avoit quadruplé, sans qu'on pût exiger d'eux un sou de plus. On vient de leur enlever tout récemment ce privilege dicté par la tyrannie & l'usurpation. Le Conseil de Castille a rendu aux propriétaires des pâturages, la liberté de les affermer toutes les années au plus offrant.

On doit regarder en Espagne comme un des plus grands obstacles aux progrès de l'agriculture, l'énorme quantité de moutons qu'on y fait voyager. Il n'est permis à aucun particulier, dans toutes les terres qu'ils doivent traverser, de faire clorre son champ, & l'on n'ignore pas qu'en Angleterre les enclos ont été une des plus grandes ressources de l'agriculture.

Ces troupeaux errants sont très-nombreux, ils voyagent de la cime des montagnes de Ségovie & même de celles de Léon jusqu'en Estramadure, par divisions de douze cents brebis, conduites par cinq bergers. Il existe tel propriétaire qui possede jusqu'à 70 mille têtes de menu bétail. Il faut savoir qu'on distingue en Espagne deux sortes de brebis; celles qui fixées dans le pays qui les a vu naître, passent la nuit dans les vastes écuries qui leur sont destinées; la laine de celles-ci est grossiere & n'a pas une grande valeur, & les brebis qui passent l'été dans les montagnes de la Manche, de l'Estramadure & de l'Andalousie ont la laine la plus blanche & la plus fine. On appelle celles de cette derniere espece *Merinas* ou *Transhumantes*; & l'on en compte environ cinq millions de têtes en Espagne.

Un parc contient ordinairement dix mille brebis; son administration est confiée à un *Mayoral* qui doit être intelligent & actif, il a sous sa direction cinquante bergers & un nombre égal de chiens. Ses gages sont de cent doublons par an, qui font quinze cents livres de notre monnoie; on lui fournit aussi un cheval. Les bergers sont divisés en quatre

claſſes : ceux de la premiere gagnent environ quarante livres par an ; ceux de la ſeconde 25 livres ; ceux de la troiſieme 15 livres, & ceux enfin de la derniere 10 livres ; on leur donne outre cela deux livres de pain par jour. C'eſt auſſi la ration des chiens ; mais le pain qu'on leur fournit eſt d'une qualité inférieure. Dans les mois d'avril & d'octobre, chaque berger reçoit trois livres de gratification.

Le premier ſoin des bergers, lorſqu'ils arrivent dans les pâturages où ils doivent paſſer leur été, eſt de donner à leurs brebis autant de ſel qu'elles en veulent manger, & pour cela le propriétaire du troupeau fournit vingt-cinq quintaux de ſel par chaque mille têtes de bétail ; elles conſomment cette quantité en moins de cinq mois.

Vers la fin de juillet, le berger introduit les mâles dans le troupeau. Six ou ſept ſuffiſent pour cent brebis. On les retire d'un parc où ils paiſſent en particulier, & dès qu'ils ont fécondé les femelles, on les y conduit de nouveau. Les moutons ſont d'un plus grand rapport que les brebis, quoique la laine de celles-ci ſoit plus fine. Trois toiſons de mouton peſent ordinairement vingt-cinq livres, tandis qu'il en faut cinq au moins de brebis pour faire le même poids.

Vers le milieu de ſeptembre on les frotte avec de la terre d'Almagra délayée dans l'eau. Les uns prétendent que c'eſt pour les défendre contre les injures de l'air, les autres, que c'eſt pour empêcher que leur laine ne croiſſe trop vite & ne s'abâtardiſſe. Enfin, on l'emploie

comme une eſpece d'abſorbant qui s'empare d'une partie de la tranſpiration de l'animal, & qui l'empêchant de fournir trop de ſuc à ſa laine lui conſerve ſa fineſſe.

A la fin de ſeptembre, on met les troupeaux en marche. Leur voyage, depuis la montagne juſque dans l'intérieur de l'Eſtramadure, eſt de 150 lieues, qu'ils font en quarante jours, plus ou moins.

Peu de temps après leur arrivée dans leurs quartiers d'hiver, vient le moment où les brebis mettent bas, & c'eſt alors qu'elles exigent le plus de ſoin de la part des bergers. On place celles qui ſont ſtériles dans les pâturages les moins gras, réſervant la meilleure herbe pour les meres; & à meſure qu'elles ſe délivrent, on les conduit dans des pâturages meilleurs, encore réſervés à cet effet.

Dans le mois de mars, les bergers ont quatre opérations à faire ſur les agneaux qui ſont nés dans l'hiver précédent: la premiere eſt de leur couper la queue à trois pouces de ſa racine, pour qu'ils ſe saliſſent moins; la ſeconde eſt de les marquer ſur le muſeau avec un fer chaud pour les reconnoître; la troiſieme eſt de leur ſcier les cornes, pour qu'ils ne ſe nuiſent pas dans leurs petites querelles, & la derniere eſt de châtrer ceux qui doivent ſervir de guide aux diverſes diviſions.

Le mois d'avril eſt ordinairement le temps marqué pour leur retour à la montagne; alors les brebis ont coutume de montrer par divers ſignes qu'elles ont envie de partir, & les bergers doivent alors les veiller de plus

près, pour qu'elles ne leur échappent point.

La tonte commence presque toujours le premier de mai si le temps est beau; mais s'il est humide, on la differe de quelques jours; & lorsque les brebis sont tondues, on les renferme dans de vastes écuries bâties exprès & capables de contenir jusqu'à vingt mille têtes de bétail, parce que les brebis ont la peau si délicate, que la moindre pluie seroit capable de les faire périr.

Pour la tonte de chaque mille bêtes, on a coutume d'employer cent vingt-cinq hommes. Chaque homme tond environ huit brebis par jour; mais il ne peut tondre que cinq moutons. Avant de commencer la tonte, on enferme une grande quantité de bétail dans un petit espace pour le faire suer, & par ce moyen adoucir la laine & la rendre plus facile à couper.

Si l'on faisoit voyager les troupeaux qui sont accoutumés à ne pas changer de climat, je crois que leur laine deviendroit peu à peu aussi belle que celle des *Transhumantes*.

Un troupeau de vingt-quatre mille têtes rapporte à son maître, tous frais faits, environ 60000 livres.

Il y a une grande différence de prix entre la laine des troupeaux voyageurs & celle des troupeaux résidants. La laine des premiers se vend de 110 à 120 réaux, environ 30 livres les 25 livres ou l'arrobe, tandis que celle des derniers ne vaut que de 12 à 15 livres. La laine perd presque la moitié de son poids par le lavage.

Les principaux endroits où on la transporte sont, Londres, Bristol, Rouen & Amsterdam.

La cour ne permet l'exportation de ses bêtes à laine que par grace spéciale; elle l'accorda en 1760 à l'électeur de Saxe qui la fit demander par sa fille, reine d'Espagne; & quoiqu'elle mourut sur ces entrefaites, Charles III n'envoya pas moins à l'électeur quatre cents têtes de bétail les plus choisies. On en conserva la race à part sans la croiser; mais le défaut de soins en fit périr une partie, le reste fournit une laine excellente qui n'a presque rien perdu de sa premiere qualité. On a spéculé en Saxe qu'elle pourroit dispenser d'en acheter davantage en Hollande, & seulement quelque peu du crû de l'Espagne pour la mêler à celle du pays. Au commencement de 1778, la cour de Madrid a accordé au même électeur l'exportation de 300 têtes; trois ans auparavant l'empereur en avoit obtenu la même quantité.

Le roi a des droits considérables sur l'extraction des laines, qui sont de 33 réaux, 7 livres 15 sous de notre monnoie, par *Arrobe* lavée, outre ce, les droits de passage qui en Espagnol se nomment *Hollazgos y Montazgos*, mais qui ne se perçoivent pas toujours, & les alcavalas de ce qui se consomme dans les pays où la tonte se fait. Ces droits ont été introduits à diverses époques & selon les besoins de l'Etat.



Finances, Troupes de terre, Marine.

ON évalue les revenus de l'Eſpagne à cent millions environ de piaſtres, y compris ceux des Indes, qui, toutes déductions faites, ne vont guere, dit-on, qu'à quatorze ou quinze millions, quoique des perſonnes inſtruites les portent de quarante à cinquante. Tous ces revenus doivent être de beaucoup augmentés aujourd'hui; puiſqu'étant fondés ſur la conſommation & le luxe, il eſt prouvé, ſuivant le dénombrement de M. le comte d'Aranda, que l'Eſpagne contient de dix à onze millions d'habitants, au lieu de ſept qu'on lui ſuppoſoit.

Quoique la recette & la dépenſe ſoient depuis long-temps à-peu-près balancées, on trouva en 1770 un déficit de cinq millions. On prit pour le remplir des moyens inſuffiſants; & cependant le projet du gouvernement eut ſon effet. C'eſt que les dépenſes extraordinaires qu'avoient exigé les Indes pendant quelques années, ont été ſuſpendues, ou ont ceſſé d'être néceſſaires. La vente du tabac établie au Mexique a produit une augmentation de deux millions. Le même établiſſement projeté au Pérou & dans le reſte des Indes, n'auroient pas de moindres avantages.

Ces reſſources ont mis le gouvernement en état de ſubvenir ſans efforts extraordinaires aux ſoixante millions qu'ont coûté les expéditions d'Alger & de Buenos-Ayres, ſi ce n'eſt quelques

avances faites par l'entrepreneur des vivres de la marine, & de quelques emprunts faits aux *Gremios*, ou corps des marchands. Ces emprunts ſont ſecrets & doivent être peu conſidérables : car ſans cela ce corps perdroit la confiance du public, qui lui prête tous ſes fonds, à raiſon d'un & demi ou deux pour cent, intérêt très-modique qui prouve que l'Eſpagnol n'entend rien à l'agiotage ; que le commerce intérieur offre peu de reſſources ; que l'agriculture n'eſt pas en vigueur ; & que le gouvernement n'inſpire qu'une très-légere confiance. Cette derniere obſervation eſt démontrée par l'eſpace de ſept ans qu'il a fallu pour remplir un emprunt de dix millions, à rente viagere, ouvert en 1770 ; quoiqu'il offrît aux prêteurs un intérêt de neuf pour cent. C'eſt la premiere opération de finance qu'ait fait l'Eſpagne, ſi l'on y joint les contrats que fit le roi régnant à ſon avénement au trône, pour éteindre une dette d'environ quarante millions, laiſſée par Philippe V, & qu'il dépenſa à faire planter les jardins de la Grange. Ces contrats ſont tombés dans un tel diſcrédit, que les propriétaires les offrent à quatre-vingt-cinq pour cent de perte.

L'emprunt des dix millions étoit deſtiné à éteindre des charges onéreuſes à l'Etat ; comme il n'a point rempli cet objet, on l'aura ſans doute employé à ſubvenir à d'autres beſoins.

Ces emprunts exceptés, l'Eſpagne n'a donc pas de dettes, à moins qu'on ne veuille parler de celles de Philippe V. Ferdinand VI déclara, en montant ſur le trône, qu'il ne vouloit pas

les payer. Il ne faut cependant en rien conclure contre l'équité de ce prince. Ce ne fut qu'après plusieurs consultations de jurisconsultes, & sur-tout de théologiens, qu'il se décida à ce manque de bonne foi ; & il n'en conserva pas moins le titre de juste qu'on lui avoit donné. Il eut ensuite des remords, & il en fit part à son confesseur qui étoit jésuite. Celui-ci osa demander au roi pourquoi il avoit pris ce parti ; il lui répondit que telle avoit éte son opinion dans le temps. Le confesseur voulut le nier ; mais le roi qui avoit conservé l'avis du jésuite, écrit, & signé de sa main, le confondit, & bientôt l'éloigna de sa personne.

Charles III trouvant cent cinquante millions d'épargne, déclara qu'il paieroit les dettes de son pere, mais que les étrangers ne seroient remboursés qu'après les nationaux. Il paya en effet environ un cinquieme du capital, & suspendit ensuite ses paiements, comme je l'ai déja dit. L'Espagne, après cela, peut-elle compter beaucoup sur son crédit chez l'étranger ? Elle trouveroit aussi peu de ressources dans son intérieur. Les deux seules villes riches & commerçantes, Cadix & Barcelone, ne confieroient pas leurs fonds au gouvernement, ayant, par la liberté du commerce dans les Indes, des moyens plus lucratifs & plus sûrs de les faire valoir.

Il y avoit autrefois des maisons puissantes dans Madrid, sur lesquelles, dans des besoins urgents, le gouvernement auroit pu compter ; mais elles sont éteintes aujourd'hui ; leurs fonds se sont dispersés ; & d'ailleurs elles avoient en

ferme les revenus qui ſont à préſent en régie. Nous avons vu juſqu'à quel point l'Etat peut compter ſur les *Gremios*. On auroit de la peine à augmenter les impôts ; ils ſont déja trop conſidérables : il eſt donc évident que l'Eſpagne eſt peu en état de faire la guerre, & qu'elle s'épuiſeroit aiſément.

Les revenus publics ſe diviſent en Eſpagne en rentes générales & rentes provinciales.

Les rentes générales ſont, les douanes, la vente du tabac, du ſel, du plomb, du cuivre & du vif-argent, les poſtes, le papier timbré, &c. Ces rentes ſont en régie, & le clergé y eſt ſoumis comme les autres corps de l'Etat.

Le bail des rentes provinciales ne regarde que les vingt-deux provinces de la couronne de Caſtille. Il comprend l'*Alcavala*, dont le clergé eſt exempt, impôt qui date depuis l'année 1329 : il conſiſte en un droit payable ſur toute marchandiſe achetée, vendue ou échangée. Cet impôt n'eſt pas égal par-tout ; il eſt de huit pour cent ſur toutes les marchandiſes qui entrent dans Madrid, & qui ſouvent ſont arbitrairement eſtimées. Dans pluſieurs villes, comme à Alicante, Cordoue & Murcie, &c. il eſt permis aux marchands de s'abonner pour le droit d'*Alcavala* ; de ſorte qu'il devient plus ou moins fort, en raiſon de la vente qu'ils ſont.

Il exiſte en Eſpagne trois coutumes relativement aux finances. La premiere eſt celle de la province franche de Biſcaye qui ne payoit rien autrefois ; mais ſur laquelle on a commencé de mettre quelques légers impôts. Les dépenſes de la communauté ſont couvertes par une taxe

egale & modique, imposée sur chaque feu.

La seconde est celle de la couronne d'Aragon, où l'imposition est arbitraire & personnelle, excepté dans la Catalogne, où il existe un cadastre & une taxe proportionnelle.

La troisieme enfin, est celle dont j'ai déja parlé, & qui regarde les provinces de Castille.

Les troupes espagnoles sont sur un très-mauvais pied; & si l'on excepte quelques régiments étrangers & celui des gardes espagnoles, il existe peu de régiments complets. La profession militaire est tombée dans un tel discrédit depuis la paix de 1748, que le roi, pour faire des recrues, n'a trouvé d'autre moyen que celui des *Quintas;* c'est le nom qu'on donne aux milices. Les soldats ainsi enrôlés par le sort, le sont pour six ans, & ne manquent pas de retourner chez eux à l'expiration de ce terme, quelque bon traitement qu'on leur fasse éprouver. Il est rare qu'un Espagnol s'enrôle de bonne volonté.

L'usage des Quintas a plus d'un inconvénient; il dépeuple les campagnes; il y répand une désolation continuelle, par la fréquence avec laquelle il se répete. Les sujets qui rentrent dans les bourgs & les villages au bout de leur engagement, ayant contracté le goût du libertinage & de l'oisiveté, ne sont plus propres qu'à corrompre leurs concitoyens.

Deux raisons entr'autres ont dégoûté en Espagne du parti des armes; la crainte fondée d'être transporté aux Indes, & le traitement qu'éprouverent à la paix ces fameux *Grenadiers provinciaux*, qui furent réformés & renvoyés

chez eux, où ils porterent & répandirent le dégoût & l'humeur que leur causa cette maniere de payer leurs services. Les *Quintas* ont encore cela d'odieux, que les *Hidalgos* ou fils de nobles étant fort nombreux, la classe qui souffre de cette vexation en est d'autant plus accablée : car les *Quintas* n'empêchent pas qu'il n'y ait en Espagne des milices particulieres.

Charles III a tenté inutilement plusieurs moyens d'accréditer la profession militaire; il a augmenté la paie du soldat, il a eu soin qu'il fût bien traité; il a recruté ses troupes de vagabonds, de gens sans aveu, & même de malfaiteurs. Mais on s'est bientôt apperçu des inconvénients de cette composition, & l'on a été obligé de recourir à la ressource violente des *Quintas*, qui n'ont produit d'autre bien que d'avoir multiplié les mariages, & qui sont peut-être une des causes qui ont augmenté la population en Espagne. Mais aussi combien de misérables n'ont-elles pas produit !

Je ne dirai que deux mots de la marine. Au moment où j'écris, l'Espagne réunie à la France cherche à faire ses preuves. J'observerai simplement que les Espagnols construisoient autrefois des vaisseaux prodigieusement lourds, mais forts comme des châteaux, & terribles dans le combat. Les Anglois les craignoient, les fuyoient presque toujours, & en étoient souvent maltraités. Ces vaisseaux étoient si bien garnis d'hommes & de canons, qu'on a vu, au combat de Toulon, le Royal Philippe entiérement démâté, rasé comme un ponton, soutenir un très-long combat, se faire remorquer & se

ſauver malgré tout le feu de la flotte Angloiſe. Dans ce temps-là, la marine Eſpagnole, quoique peu nombreuſe, étoit reſpectable; ſes vaiſſeaux étoient de la plus grande durée & n'en redoutoient aucun pour la force.

Les Eſpagnols ſe ſont degoûtés de cette conſtruction maſſive qui leur étoit particuliere. Ils adopterent la conſtruction Angloiſe, étonnés de la légéreté & de la prompte manœuvre des vaiſſeaux de cette nation; ils détruiſirent leurs vieilles fortereſſes, ſans faire réflexion qu'une grande partie de l'avantage de ces vaiſſeaux légers, eſt dans l'habileté de celui qui commande & l'adreſſe des matelots. Une nation qui a beaucoup de navires, doit en avoir de tous les genres, & doit s'attacher ſur-tout à ceux qui ſont bons voiliers, parce qu'alors le nombre ſupplée à la force; mais une nation qui en a peu doit les avoir forts & de durée. Les Eſpagnols appellerent des conſtructeurs Anglois, qui parurent travailler pour leur nation, puiſque dans la derniere guerre les Anglois s'emparerent de preſque tous les vaiſſeaux Eſpagnols.

Le gouvernement a maintenant adopté la conſtruction Françoiſe, qui paroît tenir un juſte milieu entre l'ancienne conſtruction Eſpagnole & l'Angloiſe. Il demanda à la cour de France & obtint un conſtructeur. M. Gauthier, qui étoit attaché au département de Toulon, fut nommé pour aller en Eſpagne, où il fut ſur le champ agrégé à la marine. Ses talents ſont reconnus; il a conſtruit pluſieurs vaiſſeaux qui ont paru remplir les vues du gouvernement.

Route de Madrid à Bayonne.

EN quittant *Guadarrama*, petit village qui eſt à ſept lieues de Madrid, on entre par une barriere dans les hautes montagnes qui portent le nom de port de Guadarrama. On monte environ l'eſpace d'une lieue, & lorſqu'on eſt parvenu au ſommet, on trouve ſur un piedeſtal un lion de pierre qui déſigne la ſéparation de la vieille & de la nouvelle Caſtille, avec cette inſcription ſur une piece de marbre :

Fernandus VI

pater patriæ

viam utrique Caſtellæ

ſuperatis montibus fecit

an. ſalut. M. DCCXLIX

regni ſui IV.

Ce chemin du port de Guadarrama eſt ſuperbe & bien entretenu ; il en coûte à chaque petite voiture attelée d'un ou de deux mulets, 3 livres pour paſſer la barriere dont j'ai parlé, & 4 livres 10 ſous aux voitures plus conſidérables. On deſcend environ l'eſpace de deux lieues, & comme cette route eſt ſouvent couverte de neige, le chemin eſt bordé de piliers élevés pour qu'on puiſſe le reconnoître. La

chaussée finit au bout de la descente, & l'on n'a plus que de très-mauvais chemins pour se rendre à *Villacastin*, petite ville assez peuplée où l'on trouve de jolies maisons. On traverse plusieurs villages considérables qui sont, *San-Cidran*, *Rapadeous*, *Martin Munos*, & l'on arrive à *Omeldo*, ville assez grande. On y voit encore les restes de ses anciennes murailles, dont l'enceinte étoit très-vaste, & quelques vieilles tours. On passe le *Douero* sur un pont de pierre à deux lieues de *Valladolid*, & l'on apperçoit de loin cette grande ville. Toute cette route est couverte d'un pied & demi de sable.

Avant d'entrer dans Valladolid, je donnerai une idée de la *vieille Castille;* elle est bornée au levant par l'Aragon & la Navarre, au nord par la Biscaye & les Asturies, & au couchant par le royaume de Léon. Sa longueur du sud-ouest au nord-est est de cent lieues, & sa largeur de cinquante. Les principales rivieres dont elle est arrosée sont, l'*Ebre*, le *Douero*, la *Pisuerga* & l'*Arlençon*. Les deux premieres ont leur source dans son sein.

Les villes les plus considérables de la vieille Castille sont, Burgos, Valladolid, Ségovie dont j'ai déja parlé dans ce volume, Siguenza, Calahorra & Soria.

Cette province est montueuse; elle ne jouit pas d'autant de fertilité ni d'un air aussi pur que la nouvelle Castille; elle produit cependant à-peu-près tout ce qui est nécessaire à la vie. On y recueille du vin en abondance, & il est en général assez bon; elle n'a pas beaucoup

beaucoup d'oliviers. La branche la plus lucrative pour cette province est la laine de Ségovie, de Siguenza & de Soria, dont elle fait un commerce considérable.

Revenons à Valladolid. On entre dans cette ville par une esplanade immense, qui n'est entourée que d'hôpitaux, de couvents & de chapelles ; on y en compte plus de trente. Cette ville n'est plus ce qu'elle étoit autrefois. Le palais bâti par Philippe II tombe en ruines ; on n'y retrouve pas ces tableaux dont parle Colmenar ; ces jardins qui renfermoient des plantes rares & quantité d'animaux ne sont plus aujourd'hui qu'un tertre ras & inculte. Les Dominicains ont vis-à-vis de ce palais un superbe couvent ; la façade de leur église est gothique & surchargée d'ornements & de figures, le cloître est beau par sa grandeur & les statues dont il est orné ; mais je n'y ai pas vu parmi les autres martyrs de l'ordre, le Pere Bourgoin, martyrisé à Paris après l'assassinat de Henri III, comme l'assure Colmenar ; il y étoit sans doute de son temps.

La Pisuerga baigne, pour ainsi dire, les murailles de Valladolid. On a fait sur ses bords une assez belle promenade qu'on appelle le *Spaulon ;* mais elle n'est bonne qu'en hiver ou pendant la nuit en été. Les bords de la Pisuerga sont charmants ; cette riviere est large & profonde, & l'on n'a pas imaginé de la rendre navigable jusqu'à vingt lieues au moins de Valladolid ; ce qui seroit très-utile au transport des diverses provisions qui arrivent dans cette ville.

On ſait que c'eſt à Valladolid que réſide une des deux chancelleries établies en Eſpagne. Auſſi y voit-on un peuple de juges, d'avocats & de plaideurs.

La grande place eſt belle, réguliere, & paroît plus grande que celle de Madrid, parce que les maiſons qui l'entourent ſont moins élevées. Preſque toutes les rues qui ſont aux environs de cette place, ſont ornées d'une colonnade en granit, qui forme un portique ſous lequel on ſe promene à couvert. Ces rues ſont larges, droites, les maiſons ſont aſſez belles; mais il regne dans toute la ville une horrible mal-propreté & beaucoup de miſere.

En quittant Valladolid, on traverſe une plaine immenſe & ſablonneuſe. On n'a pas d'autre chemin, environ l'eſpace de ſix lieues juſqu'à *Duenas*, bourg très-peuplé où l'on trouve l'auberge la plus belle, la meilleure & la plus propre qui ſoit en Eſpagne. A une lieue de Duenas on voit ſur la route une belle maiſon de Bénédictins; mais elle eſt ſans alentours, ſans jardins. On voit à droite & à gauche de la route pluſieurs villages & hameaux, la ville de Placencia, &c.

Le terrain eſt toujours aride & ſablonneux. On traverſe quelques cantons de pâturages & une campagne entiérement nue juſqu'à *Torrequemada*, gros bourg ſitué au confluent des rivieres d'Arlençon & de la Piſuerga, que l'on paſſe ſur un pont de bois extrêmement long. On pourroit tirer un grand parti de ces deux rivieres; mais les terres incultes qui les avoiſinent prouvent bien que l'on n'y a pas encore

songé. De ce bourg à *Villa-Nueva de las Carretas*, on compte sept lieues, que l'on fait dans une plaine qui n'a d'autres bornes que la foiblesse de la vue. On y rencontre de temps en temps quelques touffes d'arbres & des champs couverts de vignes. A trois lieues de Villa-Neuva est un autre village nommé *Villa-Real de Buniel*, qui est à deux lieues de Burgos. Le chemin passe entre de petits côteaux dépouillés de toute verdure, quoiqu'on pût aisément y planter des chênes, qui y viendroient très-bien. Lorsqu'on a le bonheur de voyager par un temps frais, la route est assez agréable ; mais il faut savoir que ces côteaux sont brûlants en été & glacés en hiver.

A demi-lieue de *Burgos*, on suit le cours de la petite riviere d'*Arlençon*, & l'on a pour chemin une large promenade plantée de haut peupliers. La porte de la ville est ornée des statues de plusieurs rois d'Espagne, & de Ferdinand Gonsalve, premier comte souverain de Castille. On y lit aussi quelques inscriptions faites à la louange de Charles-Quint, de Philippe II & de Philippe III. Avant d'arriver à cette porte, on passe la riviere sur un pont assez large qui sépare la ville du fauxbourg.

Burgos est la capitale de la vieille Castille, &, comme dans toutes les villes un peu anciennes, les rues y sont étroites, & les maisons inégales & mal bâties ; on y trouve quelques jolies places ornées de fontaines. La grande place est très-vaste, mais irréguliere ; les maisons y sont soutenues sur des piliers,

qui forment à l'entour une espece de galerie. La ville est dominée par une vieille citadelle qui tombe en ruines.

La cathédrale est ce qu'il y a de plus curieux à voir dans Burgos; elle est en forme de croix, longue de plus de quatre cents pieds, & large de deux cents cinquante; mais ce qui la rend très-vaste, ce sont les principales chapelles, qui par leur grandeur peuvent se comparer à tout autant d'églises. Aussi, dit-on, que l'on peut, dans cette cathédrale, faire chanter cinq grandes messes, sans que les chanteurs puissent se troubler & se confondre.

La chapelle la plus remarquable par son antiquité, est celle de la famille *Velasco*, aujourd'hui connue sous le nom des ducs d'Uzeda. On y voit au milieu le tombeau du marquis de Velasco, connétable de Castille, & de la Dame son épouse, de la famille de Figueroa. Les deux figures y sont sculptées en marbre blanc, & tout à côté est un bloc de marbre de plusieurs couleurs, bien poli & couvert d'un tapis dont ils ont fait présent à l'église; il pese 14780 livres. Selon l'inscription qu'on y a mise, son épaisseur est de vingt pouces, sa longueur est d'environ vingt pieds, & sa largeur de dix.

La sacristie est curieuse par sa coupole & une boiserie moderne travaillée avec beaucoup de patience, mais sans goût.

Les sieges du chœur sont d'un bois très-dur, sculptés en divers bas-reliefs, dont le sujet est tiré de l'ancien & du nouveau testament;

mais ce qui eſt digne de remarque, c'eſt la marqueterie des ſtalles, elle eſt d'un bois blanc jauni par le temps; & ſi le doſſier eſt ſacré, l'ornement du ſiege eſt profane ou plutôt tiré de la fable. Ce ſont des Bacchus, des Silenes, des faunes, des ſatyres, des bergers & des bergeres, des grouppes d'animaux, des parties de chaſſe, &c. Tout cet ouvrage eſt délicat & mérite d'être vu, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe du contraſte. Les figures de cette marqueterie ſont en général de dix à douze pouces.

La décoration du maître-autel s'éleve juſqu'à la voûte. On y voit la vie & la mort de Jeſus-Chriſt repréſentée en figures grandes comme nature & très-bien ſculptées.

La chapelle des reliques renferme quantité de ſaints enchâſſés dans des armoires ou eſpeces de niches dorées. Entre tous les os de beaucoup de ſaints connus, il ne faut pas manquer de voir une caſſette qui renferme quelques reliques de l'ancien teſtament, qui ſont un morceau de la verge de Moyſe, un os du prophete Zacharie, un ſoulier de la Vierge, une pierre du Mont-Calvaire, un peu du ſable du Jourdain, une boîte de plomb remplie du ſang des ſaints Innocents; raretés bien précieuſes, toutes authentiquées par de bons témoins.

Cette égliſe renferme plus de cent tombeaux de marbre, en général bien travaillés; ce ſont des figures couchées de chanoines, d'abbés, d'évêques & de divers particuliers. Les grilles des chapelles ſont magnifiques, la

plupart dorées & toutes d'un travail admirable ; la façade de l'église est un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, par la légéreté des aiguilles de pierre qui la terminent, la quantité & le fini des figures qui la couvrent.

Les moines Augustins ont une chapelle fameuse, c'est celle qu'on nomme du très-saint Christ. Elle est placée dans un vieux cloître, l'autel est d'argent doré, la balustrade est d'argent, le dais est d'argent ; tout le fond de la chapelle est d'argent. On a écrit qu'il y avoit trois cents lampes d'or & d'argent qui brûloient en tout temps devant la sainte effigie. Les Augustins sont apparemment moins dévots aujourd'hui, car je n'ai vu que cinquante lampes, dont à peine huit étoient allumées. Il faut avouer cependant que cette chapelle est très-riche.

La sainte image est couverte de trois rideaux brodés de perles & de quelques diamants ; ils ne se tirent qu'après beaucoup de cérémonies & au son des cloches. Le crucifix, sans être un chef-d'œuvre, est assez bien fait & d'une carnation assez naturelle ; mais on le revêt d'une courte chemise qui n'est pas décente. On prétend que ce christ est l'ouvrage du disciple Nicodeme ; mais les plus zélés soutiennent, sans tant de façon, qu'il vint en droiture du ciel ; on ne sait quand ni comment. D'autres moines, jaloux du trésor que possedent les Augustins, tenterent par deux fois de le dérober ; mais le crucifix content, sans doute, du bon traitement que lui ont toujours fait ses premiers maîtres, est revenu les deux fois se placer

lui-même dans sa niche : en un mot, c'est un objet bien précieux à la dévotion des fideles & bien miraculeux, car il sue tous les vendredis.

La sacristie renferme divers bijoux précieux. Ce sont des tableaux miniatures, d'un fini admirable ; une Vierge d'albâtre, tenant l'enfant Jesus, environnée de Chérubins, & soutenue sur un nuage, ouvrage très-délicat & dont les figures ont près de cinq pouces ; des cariathides d'albâtre dans le goût antique, & diverses figures de quatre à six pouces, qui sont placées & comme enchâssées sur un cadre d'ébene, qui renferme un tableau qui ne vaut pas le cadre ; la boiserie de cette sacristie est assez bonne. C'est dans le fauxbourg, nommé *Bega*, qui est séparé de la ville par la petite riviere d'Arlençon, que sont bâtis la plupart des hôpitaux & des couvents.

Philippe I, de la maison d'Autriche, pere de Charles-Quint, mourut à Burgos.

On fait dans cette ville un grand commerce des laines de la Castille. Les eaux de l'Arlençon sont excellentes pour les préparer & les blanchir : il y en avoit des tas immenses sur ses bords au moment où j'ai passé.

A une lieue & demie environ de Burgos, est la fameuse abbaye nommée de *Las Huelgas*, à laquelle on donne le titre de *la Noble* par excellence. C'est la demeure d'une centaine de religieuses ; on la compare à l'abbaye de Fulde en Allemagne. Ce fut Alphonse IX, roi de Castille, qui la fonda au commencement du trezieme siecle.

En quittant *Burgos*, on retrouve une nouvelle avenue bordée de peupliers. On apperçoit à un quart de lieue de la route une Chartreuſe environnée de grands arbres qui lui forment une belle ſolitude, & l'on arrive à *Quintanapalla* par une plaine immenſe où l'on prend le chemin comme on veut; elle eſt variée par quelques petits boſquets & pluſieurs touffes de chênes-verds répandus çà & là. Le chemin devient montueux; on traverſe des campagnes moitié fertiles, moitié incultes, & des pâturages couverts de beſtiaux, pour arriver à *Birbieſca*, gros bourg ſitué ſur le bord d'une petite riviere. On y voit un couvent de Dominicains, dont le vaſte domaine eſt fermé de murailles en pierres de taille. En quittant les jolis environs de Birbieſca, les côteaux que l'on grimpe ſont abſolument déſerts & le chemin affreux. On retrouve enfin une plaine aſſez bien cultivée juſqu'au village de *Maria*, dont on quitte l'auberge avec beaucoup de plaiſir, & l'on reprend ſa route dans une plaine ſemblable à celle de la veille & très-fertile en grains; mais la plaine finit, & l'on entre dans des montagnes hériſſées à pic, & c'eſt une des ſituations les plus affreuſes & les plus pittoreſques que j'ai vues de ma vie. On voit les miſérables reſtes d'un château que l'on dit avoir appartenu à Roderic, dernier roi des Goths, & être celui où il viola la fille du comte Julien. Je doute que ce malheureux roi qui, dans une ſeule bataille, perdit ſon royaume & la vie, habitât ces montagnes ſtériles, & qu'il eût bâti au ſein de ces roches menaçantes une demeure aux plaiſirs. Ces ruines

que l'on apperçoit à la cime de ces pyramides naturelles me paroiſſent plutôt être les reſtes de quelque fortereſſe élevée pour défendre le paſſage de ces montagnes. On appelle les plus élevées *Las Penas de Pancorvo* (*), à cauſe d'un grand village de ce nom qui eſt bâti à leur pied. Le chemin ſuit les replis qu'elles forment, & un torrent qui roule ſes eaux avec bruit parmi ces rochers, travaille à le rétrecir. Cette chaîne de montagnes s'appelle la *Sierra de Occa;* on y demeure comme enſeveli durant l'eſpace d'une lieue, juſqu'à un bourg fermé de murailles, nommé *Aveingo*. Le chemin continue d'être montueux & très-mauvais juſqu'à *Miranda de Ebro*, qui eſt à deux lieues de là.

Cette ville petite & mal bâtie eſt la derniere de la vieille Caſtille; on y voit les reſtes d'un château ſur une montagne qui produit d'excellent vin. On ſort de cette ville par un pont de pierre, long de cent ſoixante pas, conſtruit depuis quelques années, l'ancien ayant été emporté par l'Ebre qui eſt là très-rapide. A chaque extrêmité de ce pont, on voit un pilier; celui qui eſt vers la Caſtille en porte les armes, l'autre n'a que les armes d'Eſpagne. L'Ebre ſépare la province d'*Alava* de la vieille Caſtille, & ſert de barriere à

(*) La ſituation de *Pancorvo* eſt une des plus affreuſes que l'on puiſſe voir en Eſpagne. Le chemin paſſe entre deux rochers très-eſcarpés, qui paroiſſent menacer la tête des voyageurs, & qui l'écraſent quelquefois. *M. Bowles, dans ſon Introduction à l'Hiſt. natur. de l'Eſpagne.*

l'eſpece de liberté dont on jouit dans la Biſcaye, qui ſe diviſe en Biſcaye proprement dite, dont *Bilbao* eſt la capitale ; en province de *Guipuſcoa*, dont la capitale eſt *Toloſa*, & en celle d'*Alava*, qui a *Vittoria* pour capitale. Ces trois provinces ſont exemptes de pluſieurs contributions.

A une lieue de *Miranda*, on traverſe *Armignon*, petit village, & enſuite *la Puebla*, bourg fermé de murailles, & c'eſt-là que l'on trouve le beau chemin qui conduit aux Pyrenées. Il eſt là ſur les bords d'une petite riviere, où de grands arbres, un moulin, un couvent de Franciſcains qui, ſéparés du monde, vivent en paix dans cette ſolitude, forment un payſage charmant. On paſſe devant une venta iſolée dans ce canton champêtre, où l'on eſt auſſi proprement logé que bien ſervi, ſur-tout en poiſſon d'eau douce, accommodé à la maniere du pays. A la ſortie de Miranda, le voyageur n'a plus beſoin de ſe pourvoir de vivres ; il en trouve dans toutes les auberges de ſa route. A deux lieues de la venta *Gaetano*, on trouve *Vittoria*.

Cette ville fut bâtie par Sanches, roi de Navarre, après une grande victoire qu'il remporta ſur les Maures dans la province d'*Alava*, & pour laiſſer un monument de ſa conquête. Vittoria jouit du titre de cité depuis l'an 1431 ; elle eſt ſituée ſur une hauteur au bout d'une vallée fertile & couverte de pluſieurs bourgs & villages.

Vittoria n'a de remarquable que ſa grande place qui paroît être hors de la ville ; ce n'eſt ni ſa régularité, ni les beaux édifices qui

l'environnent qui la rendent recommandable, ce ſont deux égliſes qui s'élevent en amphithéatre, & quelques galeries ornées de colonnes dans le goût antique. Les autres maiſons qui la bordent ſont aſſez mal bâties ; les rues de la ville étroites & obſcures, viennent preſque toutes y aboutir, & ſont fermées par des portes qui leur donnent l'air ſombre d'une priſon. On ne retrouve plus *ces grandes rues* dont parle Colmenar, *ni ces grands arbres qui y ſont un doux ombrage, ni ces ruiſſeaux d'eau vive, qui par leur agréable fraîcheur les défendent contre l'ardeur du ſoleil.* J'ignore où il a pris & vu tout cela. Cette ville n'eſt pas peuplée, j'ai parcouru des rues entieres ſans y rencontrer une ſeule perſonne.

L'égliſe principale eſt fort ancienne & dans le bon genre gothique ; elle eſt en forme de croix, & le chœur n'empêche point l'œil de jouir de toute ſon étendue, car il eſt conſtruit au deſſus de la porte ; on y voit pluſieurs tombeaux. L'autel dont la décoration s'éleve juſqu'à la voûte eſt un ouvrage de ſculpture en bois, repréſentant la vie de Jeſus-Chriſt, dont les divers morceaux ſont très-bien exécutés ; mais ils ne ſont pas comparables à ceux de l'égliſe de ſaint Michel, une de celles qui dominent la grande place, dont les figures, grandes comme nature, ſont grouppées avec beaucoup d'intelligence, & forment un enſemble digne d'être vu. Le périſtile de l'égliſe principale eſt auſſi hardi que léger ; les trois portes qui ſervent d'entrée dans le temple, ſont ornées de bas-reliefs en pierre, que le temps a maltraités.

J'ai été témoin des danſes de *Vittoria*, ſous les arbres d'une promenade qui eſt aux environs de la place. L'Alcade *Mayor* donnoit le ton, deux tambours ont commencé par battre l'appel ; les filles & les jeunes gens de la ville ſe ſont raſſemblés. Les premieres ſe tenoient toutes par des mouchoirs, les hommes en faiſoient de même ; c'étoit une image de la danſe Grecque d'Ariane que M. Guis a décrite dans ſes Lettres. Ils alloient ainſi, chaque bande à part décrivant diverſes figures autour des arbres & ſur le gazon. Après environ un quart d'heure de ſauts & de tournoiements, toujours au ſon du tambour, & pendant lequel les jeunes gens choiſiſſent chacun de l'œil leurs Demoiſelles ; ils envoient deux députés à la file que forment les femmes, pour aller chercher tour à tour les premieres qui ſont choiſies ; pendant cet intervalle les danſes vont toujours, & peu à peu les deux bandes n'en forment plus qu'une. Alors, le labyrinthe qu'elle forme, les tours, les pas & les figures ſont plus variés & plus précipités ; mais à un certain ſignal que donne le tambour, les danſeurs ſe ſéparent, & bientôt, à l'air du fandango, toute la prairie paroît en mouvement. Rien de plus leſte que ces *Vittoriennes ;* on eût dit que chacune d'elles étoit ſeule avec ſon danſeur, tant elle en ſuivoit les pas & l'attitude. Je n'ai jamais vu moins de confuſion que dans ce lieu, qui me paroiſſoit naturellement devoir en produire beaucoup.

En quittant *Vittoria* la route eſt très-belle, on paſſe à *Salinas*, petite ville ainſi nommée

à cauſe de quelques mines de ſel qui ſont aux environs. On trouve enſuite le village d'*Eſcuriacha ;* mais à meſure qu'on avance, la plaine ſe rétrecit & les montagnes ſemblent s'élever pour fermer tous les paſſages ; on ſe trouve bientôt dans leurs replis. Je me ſuis arrêté à *Mondragon*, petite ville bâtie ſur le bord de la riviere d'*Eva* ; ſa ſituation eſt très-agréable, ſa campagne produit beaucoup de fruits, ſes mines donnent un fer excellent. Il y a même aux environs une mine qui produit de l'acier naturel ; elle donne quarante pour cent de métal, mais elle eſt très-difficile à fondre. Je dînois, lorſque le tonnerre s'eſt fait entendre au ſein de ces montagnes ; les éclats répétés de la foudre ſe prolongeoient & alloient en redoublant au lieu de s'affoiblir, tandis que je voyois des fenêtres de l'auberge les prêtres de la paroiſſe occupés à conjurer la tempête.

Vergara eſt à une lieue de Mondragon ; elle jouit des mêmes avantages, on y trouve pluſieurs ſources d'eaux minérales ; on y exploite quantité de mines de fer, & aujourd'hui cette petite ville eſt devenue fameuſe par ſon académie, connue ſous le nom des Amis du pays, où l'on a raſſemblé les meilleurs maîtres en tout genre, pour y faire l'éducation de la jeune nobleſſe des environs.

Plus on avance dans les Pyrenées & plus les ſites deviennent pittoreſques ; quoiqu'on ſe trouve de temps en temps reſſerré comme dans un gouffre, & que la vue n'ait ſouvent pas la liberté de s'étendre à plus de cent toiſes, la ſcene eſt ſi variée que les idées qu'elle inſpire

ſont quelquefois ſublimes & toujours intéreſſantes. Tantôt un bois ſombre éleve ſa tête dans la nue; mille pieds de chênes vigoureux étendent, entrelacent leurs branches pour former une retraite au paſſant & lui dérober le ciel ; tantôt une étroite prairie lui offre le chevreau bondiſſant; plus loin c'eſt une caſcade qui ſe précipite & qui trouble le ſilence des montagnes. Tous les verds imaginés par la nature ſont ici raſſemblés & confondus; ces collines paroiſſent avoir été amoncelées pour le ſentiment & la poéſie, & cependant elles ne ſont habitées que par de noirs forgerons & quelques laboureurs; elles ſont fertiles en grains, en fruits & ſur-tout en pommes, dont on fait un cidre que tous les voyageurs ont beaucoup vanté ; mais j'en ai demandé envain, on m'a toujours répondu qu'il n'y en avoit pas. A quatre lieues de *Vergara*, eſt *Villa-Franca*, petite ville aſſez bien bâtie, & dont la ſituation eſt très-agréable. Dans les trois lieues qui ſéparent cette ville de *Toloſa*, on ſuit les bords de l'*Oria;* la vue eſt toujours bornée; mais elle ne ceſſe de ſe repoſer ſur des objets pittoreſques. Mille chariots à bœufs tranſportent la mine de fer dans les moulins qui bordent la route, de ſorte qu'elle eſt très-fréquentée.

Toloſa ou *Toloſeta*, capitale de la province de Guipuſcoa, eſt ſituée dans une étroite vallée, au confluent de l'*Araxe* & de l'*Oria*. La premiere de ces rivieres eſt très-petite; mais l'*Oria* ſerpente au loin dans toutes ces montagnes, elle récrée le voyageur par une foule de caſcades naturelles, & dans l'eſpace de deux lieues

on la traverſe plus de quinze fois. *Toloſa* n'eſt pas grande, elle eſt compoſée de quelques rues aſſez longues & droites, où l'on trouve beaucoup de mouvement & d'induſtrie. On rencontre, en continuant la route, pluſieurs petits villages, un gros bourg fermé de murailles, nommé *Hernani*, & à deux lieues de ce bourg *Saint-Sébaſtien*.

Cette ville eſt dans une preſqu'île ; la haute montagne au pied de laquelle elle eſt bâtie, lui ſert de digue contre les fureurs de la mer. On a conſtruit au deſſus un fort qui peut la défendre du côté de la terre & de la mer ; mais cette ville eſt dominée par tant d'endroits, que ce ſecours lui feroit d'une foible utilité. Saint-Sébaſtien a une place très-réguliere & bien bâtie ; elle fait un grand commerce de fer & beaucoup d'expéditions dans la Havane : elle eſt défendue par un double rempart & quelques baſtions. Les vaiſſeaux de guerre ne peuvent pas venir juſque dans le port ; ils s'arrêtent à *Paſſaje*, petite plage qui eſt à demi-lieue environ de la ville. A trois lieues de Saint-Sébaſtien eſt *Irun*, petite ville aſſez mal bâtie, dont les rues ſont étroites & montueuſes. A un quart de lieue d'*Irun*, on trouve la *Bidaſſoa*, petite riviere qui ſépare l'Eſpagne de la France. Elle eſt fameuſe par une île nommée, avant le traité des Pyrenées, l'île des Faiſans, mais qu'on appelle aujourd'hui l'île de la Conférence, depuis celle de Louis de Harce avec le cardinal de Mazarin. Cette riviere eſt moitié françoiſe & moitié eſpagnole ; des bateliers des deux nations paſſent tour à tour les voya-

geurs. Les François amenent, & l'on eſt ramené par des Eſpagnols.

Me voilà au terme de mon voyage. J'aurois voulu donner une idée des Aſturies, des royaumes de Léon, d'Aragon & de la Galice que je n'ai point parcourus, & ce n'eût été qu'en conſultant les géographes les plus accrédités, les hiſtoires particulieres de ces provinces, & Colmenar, le ſeul qui ait donné quelques notions rapides des diverſes routes qui y conduiſent & de leurs principales villes. J'ai mieux aimé, toute réflexion faite, renoncer à ce travail, & ne décrire cette partie de l'Eſpagne que lorſque je l'aurois viſitée.

Avec quelques précautions, on voyage aſſez commodément en Eſpagne. Les voitures y ſont bonnes, les mules exercées, les voituriers fideles, patients & laborieux. En choiſiſſant les beaux temps de l'année, on peut traverſer ce royaume avec agrément & ſans courir aucune eſpece de riſque. Il faut porter un lit ſi l'on eſt délicat; mais ne pas oublier des draps, du linge de table, & ſur-tout des proviſions. Cette prévoyance ne fatigue pas beaucoup un voyageur, & le met dans la certitude de ne manquer jamais de rien.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

TABLE

DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le ſecond Volume.

☞ *Si l'on prend la peine de parcourir cette Table, on ſera curieux de lire ces Eſſais ſur l'Eſpagne, qui renferment bien des détails ſur cette Monarchie & ſes vaſtes Poſſeſſions.*

A

B

F

Fin de la Table des Matieres.

